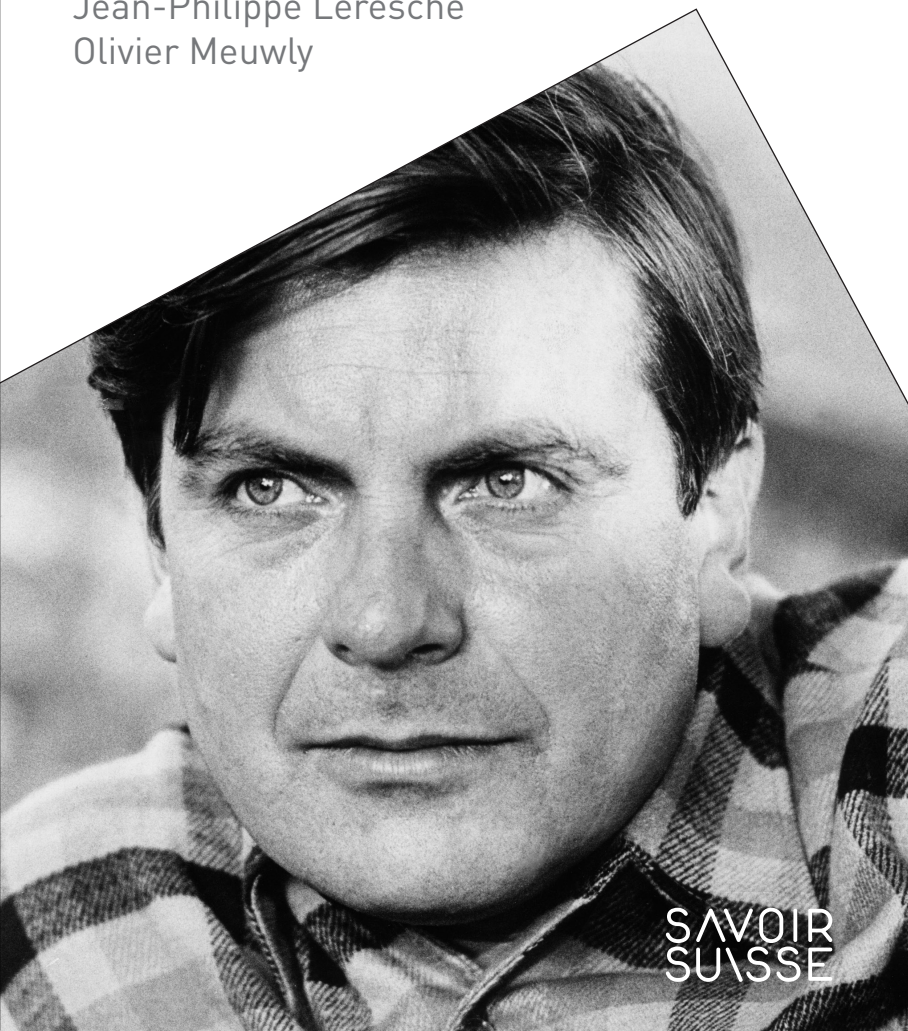


# Bertil Galland

## Vagabond des savoirs

Jean-Philippe Leresche  
Olivier Meuwly



SAVOIR  
SUISSE



**Bertil Galland**

## Savoir suisse

Le *Savoir suisse* publiée, sur divers sujets concernant le pays, des ouvrages de référence destinés à un large public. Il vise ainsi à rendre accessibles les travaux de recherche réalisés par les communautés académiques de Suisse ou des auteurs indépendants.

Lancée en 2002, sa collection encyclopédique au format de poche contribue à nourrir le débat public au moyen de données fiables et de réflexions qui situent l'évolution des connaissances dans le contexte européen et international. Elle couvre les domaines suivants: *Arts et culture, Histoire, Politique, Société, Économie, Nature et environnement, Sciences et technologies*. Le *Savoir suisse* propose aussi des biographies dans une série *Figures* et accueille des prises de position personnelles dans une série *Opinion*.

Depuis 2021, il publie également des ouvrages hors collection qui, dans des formats variés et des formes d'expression délibérément décloisonnées, proposent des regards différents sur la Suisse.

Les ouvrages du *Savoir suisse* sont publiés par les Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR), sous la direction d'un Comité d'édition qui comprend: Robert Ayrton, politologue et avocat; Olivier Babel, secrétaire général de LIVRESUISSE; Julia Dao, collaboratrice personnelle, État de Vaud; Dominique Dirlwanger, historien, maître de gymnase et chercheur associé à l'Université de Lausanne; Nicole Galland-Vaucher, professeure honoraire de l'Université de Lausanne; Véronique Jost Gara, vice-présidente du Comité; prof. Jean-Philippe Leresche, Université de Lausanne, président du Comité; Thierry Meyer, conseiller en communication, ancien rédacteur en chef de *24 Heures*.

Membres honoraires: Bertil Galland, journaliste et éditeur; Anne-Catherine Lyon, ancienne conseillère d'État (Vaud); Nicolas Henchoz, directeur EPFL+ECAL Lab; Stéphanie Cudré-Mauroux, conservatrice aux Archives littéraires suisses, Berne; Jean-Christophe Aeschlimann, journaliste et conseiller en communication, Bâle; Giovanni Ferro Luzzi, professeur à l'Université de Genève; Eric Hoesli, président du conseil d'administration du *Temps*.

La publication des volumes *Savoir suisse* est soutenue à ce jour par les institutions suivantes: FONDATION PITTET DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE VAUDOISE – UNIVERSITÉ DE LAUSANNE – FONDATION PHILANTHROPIQUE FAMILLE SANDOZ – FERRING PHARMACEUTICALS que l'Association «Savoir suisse» et l'éditeur tiennent ici à remercier.

La maison d'édition PPUR bénéficie d'un soutien structurel de l'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE pour les années 2021-2024.

L'édition de cet ouvrage a également bénéficié de l'aide généreuse du CANTON DE VAUD, de la VILLE DE LAUSANNE, de la VILLE DE VEVEY et de la FONDATION JAN MICHALSKI POUR L'ÉCRITURE ET LA LITTÉRATURE.



Fondation  
Jan Michalski

# Bertil Galland

## Vagabond des savoirs

Jean-Philippe Leresche  
Olivier Meuwly

SAVOIR  
SU\SSÉ

Cet ouvrage paraît dans la série *Figures*.

Chargé d'édition du *Savoir suisse* : Jean Rime

Illustration de couverture : *Portrait de Bertil Galland par Marcel Imsand*

Maquette intérieure, couverture et mise en page : Kim Nanette

Impression : PCL Presses Centrales SA, Renens

La Fondation des Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR) publie principalement les travaux d'enseignement et de recherche de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), des universités et des hautes écoles francophones.

Le *Savoir suisse*, PPUR, EPFL-Rolex Learning Center,  
CM Station 10, CH-1015 Lausanne,  
ppur@epfl.ch, tél. : +41 21 693 21 30 ; fax : +41 21 693 40 27.

[www.savoirsuisse.org](http://www.savoirsuisse.org)

Première édition, 2022

© Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne

ISBN 978-2-88915-490-6

ISSN 1661-8939 (Savoir suisse)

Tous droits réservés.

Reproduction, même partielle, sous quelque forme ou sur quelque support que ce soit, interdite sans l'accord écrit de l'éditeur.

# TABLE DES MATIÈRES

- 1 Galland et ses «bandes» \_\_\_\_\_ 11  
Galland, entrepreneur culturel • Du mythe à la biographie •  
Les savoirs hybrides de Galland • Les «bandes» enracinées  
du vagabond
- 2 Un Suédois à Lausanne \_\_\_\_\_ 27  
Vers le Nord maternel • Les voyages initiatiques
- 3 À la rencontre d'un canton \_\_\_\_\_ 39  
La Ligue vaudoise: un foyer intellectuel • L'expérience  
syndicale • Un romantisme d'abord philosophique • La poésie  
comme politique
- 4 La réinvention de la littérature romande \_\_\_\_\_ 53  
Une littérature romande en déshérence • L'hommage à  
Gustave Roud • Au commencement étaient les «Cahiers de  
la renaissance vaudoise» • Le livre, un objet pour l'universel  
• *Écriture* et le Prix Georges-Nicole
- 5 Un pilier de l'édition romande \_\_\_\_\_ 73  
La fraternité créatrice • Des ambitions pas encore assouvies  
• L'affaire *Carabas*, le temps des tempêtes • Sur son propre  
navire • Vers le couronnement littéraire
- 6 Le grand reportage \_\_\_\_\_ 93  
Le reporter et le chroniqueur: une double vie • Trois années  
dans la vie d'un journaliste – 1965: *reporter de guerre au*

*Vietnam – 1966: envoyé spécial en Asie et en Afrique – 1967: Galland est partout • D'autres reportages au long cours • L'énigme Erice*

- 7 Des marges de la politique à la défense  
de la nature \_\_\_\_\_ 119  
Entre convenances et anticonformisme • Quelques radicaux  
• Amitiés socialistes • La passion romantique du paysage • En  
première ligne pour la protection de la nature • Un combat  
de tous les instants
- 8 L'esprit encyclopédique du cosmographe \_\_\_\_\_ 137  
L'épopée de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* • Une  
encyclopédie vivante: le «Savoir suisse» • L'empreinte de  
l'éditeur et ses «dadas» • Un savoir (véritablement) suisse  
est-il possible?
- 9 Toujours de nouvelles aventures éditoriales \_\_\_\_ 157  
Les années 1990, une période de transition • Le souffle de  
ses *Écrits*, l'écrivain reconnu
- 10 Un libre penseur en dialogue permanent \_\_\_\_\_ 169  
Vagabond d'ici et de partout
- Bibliographie \_\_\_\_\_ 178



Pour Arnaud et Lucien  
Pour Benjamin et Béatrice



« Il ne peut y avoir de destin  
que celui du vagabond. »

Bertil Galland

*Entre les lignes,*  
Espace 2, 28 février 2012

## **Remerciements**

Pour réaliser ce volume, nous avons contracté plusieurs dettes que nous voulons ici honorer. Nos plus vifs remerciements vont d'abord aux personnes qui ont accepté de partager des informations, archives, articles ou regards sur Bertil Galland : Corinne Chuard, Philippe Jatton, Jacques Pilet, Olivier Delacrétaz et Hélène Joly, documentaliste à VIEDOC (pôle documentaire sur la vie politique, sociale et économique en Suisse) à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne. Nous remercions aussi très chaleureusement Daniel Maggetti et François Vallotton pour leur précieuse et attentive lecture du manuscrit qui a permis des approfondissements de pistes fécondes. Un amical merci également à Sylvie Pellaton Leresche, Véronique Jost Gara et Olivier Babel pour leur lecture empathique du texte et à Jean Rime pour son très sérieux travail éditorial sur le manuscrit final. Enfin, une immense reconnaissance à Bertil Galland, qui a pu douter de la nécessité d'un tel ouvrage, pour avoir malgré tout ouvert sa porte aux auteurs pour de beaux et longs entretiens, confié des documents, relu avec une certaine surprise le manuscrit et accepté l'amicale distance qu'ils ont prise pour le saisir dans ses multiples élans. Sans son amitié, cet ouvrage n'existerait pas.

## GALLAND ET SES « BANDES »

« Moine-soldat », « Suisse-scandinave », « vagabond magnifique », « humaniste-à-grands-pas », « nomade », « saltimbanque » : les formules de belles plumes romandes ne manquent pas pour qualifier Bertil Galland. Ajoutons « vagabond des savoirs », pour essayer d'attraper le globe-trotter aussi érudit que polyglotte. Figure incontournable de l'histoire de la presse, de l'édition et de la littérature romandes, il n'a cessé de jouer à saute-mouton sur les continents et les cultures et de mobiliser différentes communautés professionnelles et intellectuelles afin de servir les connaissances, les transférer, les communiquer de façon impérieuse ou empathique selon l'humeur et l'ambition.

Insaisissable Galland dans ses amarrages multiples ? Européen plus que vaudois. Suédois de cœur par sa mère et européen de langues par culture. Vaudois par nécessité, pour s'ancrer en un lieu et établir un lien avec le père prématurément disparu. Davantage bourguignon de Rimont, lieu érémitique où il réside depuis sa retraite en 1996, que veveysan dans le pied-à-terre qu'il utilise lors de ses passages en Suisse. Que valent ces attaches ?

Tout part de ces paradoxes identitaires lourds de maints et féconds malentendus. Habile à brouiller

les pistes, Galland n'a pas tout de suite livré les clés d'un étrange patriotisme vaudois qu'il s'est construit avec détermination. Il les a données au fur et à mesure, dans des entretiens radiophoniques, puis par l'écrit. Avant tout le monde, Chessex (1991) et Bouvier (1993) ont percé l'énigme du personnage. On l'a cru vaudois alors que, dans sa tête, il peut être suédois. On l'a dit éditeur, mais il est aussi écrivain. On l'a décrit homme de cour; or, au plus profond de lui-même, il est poète. On l'a prétendu de droite et il se proclame anarchiste. Petit-fils du fondateur de la banque Galland, il est en réalité démuné dans sa prime jeunesse. Esprit encyclopédique, il apparaît en même temps épris de multiples petites communautés et de « savoirs indigènes locaux » (Callon, 1999: 44).

### **Galland, entrepreneur culturel**

L'impossible portrait ? Le moment est pourtant venu de s'efforcer de rassembler toutes les pièces du puzzle et d'essayer de les faire tenir ensemble. Aucune biographie globale de cette figure des lettres romandes et du journalisme n'a été établie à ce jour. Ses différentes vies, les métiers variés qu'il a exercés et ses nombreuses prises de position ont probablement dissuadé toute tentative de mise en cohérence de ce parcours protéiforme et hors du commun. Galland traverse les époques, les pays et moult milieux sociaux, culturels, politiques et professionnels comme d'autres traversent la route, avec confiance, en toute simplicité et en pleine audace.

Définitivement inclassable? Oui et non. Assurément, Galland ne veut pas être classé et, en effet, il est aussi multiple que « secret », comme l'écrit Jacques Chessex (1991: 15). Pourtant, cet ouvrage vise à donner un sens à ce parcours d'un Suédois à Lausanne qui devient ensuite, pour certains, l'archétype du Vaudois, pour d'autres, une sorte de « traître » éditant des ouvrages sulfureux du même Chessex qui heurtent certaines pudeurs protestantes et, pour d'autres encore, plus nombreux, une figure intellectuelle romande et suisse qui a pu susciter de discrètes controverses.

Chemin faisant, cet ouvrage veut mettre en évidence le caractère atypique des entreprises intellectuelles de Galland, menées hors de l'académie. Elles ont pourtant joué un rôle fondamental dans la dissémination et la valorisation de savoirs spécialisés dans une visée vulgarisatrice. Telle est l'une des singularités de cet engagement au service des savoirs à travers d'innombrables canaux littéraires, journalistiques, encyclopédiques ou encore cinématographiques, mais en dehors de l'université, tout en la servant, quelquefois à son insu. Dit autrement, Galland subvertit – voire transgresse – toutes les catégories de savoirs et leurs ancrages habituels dans les professions de la culture.

Ses projets encyclopédiques mobilisent des chercheurs d'horizons variés, que ce soit pour l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* ou la collection « Savoir suisse ». Les deux cherchent à valoriser des travaux des hautes écoles romandes et suisses, à « ouvrir le domaine clos des clercs » et « populariser

les connaissances de chercheurs» (Galland, 2016a : 226). En même temps, ces aventures collectives lui permettent de se repositionner stratégiquement dans un paysage éditorial romand en mutation.

Par ses chroniques dans la presse également, Galland rend souvent compte de l'actualité scientifique suisse et internationale. Par exemple, chaque année à fin août, il participe aux rencontres d'Erice en Sicile où l'on parle bombe atomique, urgences planétaires et risques globaux. Sont réunis des scientifiques venus du monde entier, parmi eux des Prix Nobel, auxquels il rend hommage dans des articles souvent dithyrambiques. Quant à ses savoirs architecturaux et urbanistiques, plus locaux, ils s'expriment souvent dans la défense des paysages par voie de presse et dans des livres contre les spéculateurs immobiliers. Galland ne hiérarchise pas les cadres éditoriaux. Tous peuvent être les supports d'une insatiable curiosité et d'un attachement à des lieux qu'il veut aussi poétique – la poésie « comme appartenance secrète, supérieure et plus importante que tout le reste » (RTS, 27 février 2012). C'est comme un « langage second », proclame-t-il dans *Princes des marges* (1991 : 8).

Dans chacun de ces cercles, il a « sa bande », ses compagnons, qu'il ne mélange si possible pas. Au contraire, il les a longuement cloisonnés, puis les a assemblés en un millefeuille intergénérationnel. Rencontré en 1964, son compagnon le plus transversal est Marcel Imsand, l'ami, le « frère », associé à trois bandes au moins, celle de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, celle du journalisme à la *Feuille*



*d'avis de Lausanne* et celle de l'édition. En « symbiose artistique » avec lui (Poget, 2021 : 41), Galland édite des ouvrages d'Imsand (*Frères comme ça* en 1970 ou *Carnaval* en 1976), il les préface (*1000 Lausanne* en 1969), les cosigne (comme *Paul et Clémence* en 1982 ou *Luigi le berger* en 1990) ou le recrute comme photographe dans les rencontres d'écrivains.

À la radio, au *Petit déjeuner* de La Première du 1<sup>er</sup> novembre 1991, Galland est interrogé sur sa « bande » d'écrivains, comme s'il y avait des sous-entendus péjoratifs dans l'expression : « [...] on a dit – évidemment – la bande à Galland, parce que je les réunissais, mais tant mieux après tout parce que les bandes, ça fait aussi du bon boulot. » (Cité dans Vallotton, 2019 : 10) Galland propose en effet un accompagnement quasi fraternel ou familial à ses auteurs, dans une conception artisanale du métier qui s'inscrit dans la durée. Ses auteurs et compagnons de route viendront d'horizons professionnels et politiques très différents, des ultraconservateurs à l'extrême gauche, de la Ligue vaudoise aux trotskistes ou maoïstes. Comptent avant tout le talent et l'amitié.

## Du mythe à la biographie

Galland absorbe plusieurs univers dans une idiosyncrasie fortement métissée que cet essai de biographie intellectuelle et politique cherche à décrypter. Nous nous efforçons de couvrir l'ensemble du parcours et des « bandes » de Galland, qui sont autant de strates de son existence et de sa pensée. Cet ouvrage évoque évidemment des aspects notoires de

sa personnalité, comme sa passion de la poésie, mais traite également de l'écrit en général ainsi que des voyages et de sa pensée politique. Un angle large, donc, qui met en évidence des facettes plus méconnues de son itinéraire, comme l'action du syndicaliste qu'il a été pendant presque dix ans, le reportage d'actualités internationales (guerres du Vietnam, des Six Jours et du Kippour au Proche-Orient et en Afrique, du Biafra à l'Angola), ses combats pour la défense du paysage (Lavaux, Lutry, lac de Bret, Chillon-Villeneuve, Mormont, etc.). Sans oublier ses face-à-face avec plusieurs (ou futurs) présidents des États-Unis, ainsi qu'avec Robert Kennedy, Sihanouk, roi du Cambodge, Chou Enlai, Olof Palme, Malcolm X. Ou encore son œuvre rassemblée, entre 2014 et 2018, dans ses *Écrits*.

À vrai dire, il existe un « mythe Galland » construit et diffusé par de nombreux canaux. Il repose sur l'idée, quelque peu prométhéenne, d'une littérature romande créée et promue par le seul Galland et sur la figure du reporter intrépide qui parcourt le monde et couvre les grands événements de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, toujours présent là où les choses se passent. Si cette caricature n'est pas entièrement contraire au personnage et nourrit en partie sa trajectoire, il est à craindre que ses accomplissements et récits aient tendance à le figer dans une période particulière ou un seul registre. Or Galland est en mouvement.

Au mythe a contribué une histoire classique de la littérature romande. Les auteurs publiés par Galland et la presse y ont constamment apporté leur touche.

Dans ses *Écrits*, Galland lui-même livre son propre récit de sa vie et évoque son œuvre qui, d'une certaine manière, contribuant à l'imaginaire, montre avec malice et raffinement ses adaptations successives aux évolutions de la société, du terroir ou de la planète ! Au « mythe Galland » ont aussi contribué un peu l'émouvant film de Frédéric Gonseth et Catherine Azad *La Saga Bertil Galland* et l'ouvrage de Jacques Poget *Bertil Galland expliqué en un quart d'heure*. Tous deux sortis en 2021 à l'occasion de ses nonante ans, ils alimentent sous certains aspects l'image parfois contestée et pétrifiée de la statue du Commandeur ou d'« un saint des lettres romandes » (Pellegrino, 2015).

Gardons-nous en effet de céder à la tentation d'une lecture rétrospective, arrangée, anachronique. Riche et bigarré, le parcours de Galland n'est ni linéaire ni aisé à reconstituer. Il y a des nœuds, des énigmes, des tournants, des ruptures – mais aussi maintes continuités. On ne peut broser son portrait qu'à travers ses actes et retracer son histoire qu'en éclairant ses contextes, car Galland n'est pas un théoricien, ni *a fortiori* un dogmatique. Il ne s'intéresse pas « aux épistémologies désincarnées » (Pestre, 2013 : 46). Tout au contraire, il s'amuse « du méli-mélo des micro-cénacles » dans son ouvrage *Destins d'ici* (2018 : 47). Dans *La Nation* du 1<sup>er</sup> décembre 1955, il écrivait déjà : « Si l'on venait à brûle-pourpoint me demander ce que je crois, notamment en matière politique, je serais aujourd'hui bien emprunté pour articuler un corps doctrinal. [...] Par là je marquerais, sans devoir aborder le problème du régime politique,

ce qui m'éloigne du marxisme d'une part et du libéralisme de l'autre.»

Galland avance par des actions concrètes, souvent pragmatiques, parfois téméraires. Il construit des alliances ponctuelles ou durables avec une certaine appétence pour la stratégie aussi bien politique que littéraire (Pellegrino, 2015). Il veut en quelque sorte prouver la marche en marchant, quitte à forcer le pas. Dans cet ouvrage, ses actes seront aussi confrontés à sa parole replacée dans le contexte historique, et cette déambulation tous azimuts va rencontrer des moments clés de l'histoire contemporaine du canton de Vaud, de la Suisse, de l'Europe et du monde.

Approcher Galland au plus près implique de le mettre à distance. De le lire et l'écouter, bien sûr, mais aussi d'entendre ses contradicteurs, de le décrypter, de le soumettre à la critique historique. Les recherches menées pour la réalisation de cet ouvrage s'appuient beaucoup sur des archives orales peu ou pas exploitées, tels de nombreux entretiens radiophoniques ou filmés enregistrés ces vingt dernières années par la Radio Télévision Suisse (RTS) ou à la Fondation Jean Monnet pour l'Europe (FJME). Si l'on inclut dans ces sources les entretiens que nous avons menés avec lui, c'est un corpus de plus d'une vingtaine d'heures qui sera exploité tout au long de ce livre. De très nombreux articles de presse constituent une autre source jusqu'ici négligée. Enfin, des archives inédites ont été dépouillées, comme celles de la collection «Savoir suisse» ou, partiellement, celles de ses *Écrits*, ainsi que, de façon ciblée, des archives de l'Université de Lausanne.

Paru en 2011, l'ouvrage *Bertil Galland ou le regard des mots* était conçu comme un hommage au récipiendaire à l'occasion de ses huitante ans. Plusieurs de ses amis et proches s'y exprimaient. Le présent ouvrage vise un autre objectif : produire une synthèse sur un parcours et une œuvre, éclairer des aspects, sinon inconnus, du moins peu soulignés, et développer des analyses nouvelles sur le pays où cet homme s'est inscrit dans les savoirs, les territoires et les événements de ces septante dernières années. Son vagabondage dans divers domaines de la recherche, son étonnante ubiquité intellectuelle et professionnelle sont ici éclairés d'un double point de vue historique et politique.

### **Les savoirs hybrides de Galland**

Au vu du parcours atypique de Galland, une telle biographie permet également de soulever la question de la production et de la diffusion des connaissances : qui définit les savoirs ? Les connaissances savantes sont-elles uniquement produites dans les universités ? Autrement dit, qui est légitime pour réunir et diffuser des savoirs ? La trajectoire de Galland hors l'université montre que l'on peut travailler toute son existence sur des connaissances de différentes natures sans être rattaché à une institution académique. En même temps, un tel itinéraire interroge sur le rôle de la parole médiatique en lien avec l'université, compte tenu des méfiances, malentendus ou contresens qui peuvent en découler. Galland sait que l'université n'a pas (ou plus) le monopole de

la production de connaissances nouvelles. Il ne lui refuse nullement son respect, mais s'est spontanément mis au service des savoirs en Suisse, de *tous les savoirs* : ceux des hautes écoles qu'il juge parfois hermétiques, atomisés et repliés dans des « chasses gardées » (Galland, 2016a : 226), mais aussi ceux des autres chercheurs, hors les murs des universités.

Disant cela, il joue sciemment avec les frontières entre spécialistes et non-spécialistes, entre savoirs dits « profanes » ou « populaires » et savoirs « savants », toujours plus floues et poreuses. Dans la collection « Savoir suisse », des ouvrages écrits par des journalistes sont soumis à l'expertise scientifique et leur fiabilité se trouve ainsi validée et, à l'inverse, des ouvrages d'universitaires sont complètement réécrits par le journaliste Galland pour s'assurer de leur lisibilité. Les savoirs ont besoin de passeurs, de traducteurs et, pour tout dire, de plumes qui savent écrire la science pour la mettre à la portée d'un public plus large. À ce titre, Galland a beaucoup vagabondé sur et entre les savoirs, il n'a cessé de passer de l'un à l'autre, du profane au savant, sans les hiérarchiser, mais en appréciant particulièrement le plaisir de l'esprit à fréquenter et à admirer une figure de la recherche. Ou, tout aussi bien, une personne qui, quoique sans diplôme spécifique, se révèle une autorité dans un domaine bien précis. Exemple : Élisabeth Bréguet, à Lausanne, qui savait tout sur les photographes vaudois et dut être convaincue d'écrire un livre à leur sujet (*100 ans de photographies chez les Vaudois, 1839-1939*, paru en 1981). Cet exemple, parmi bien d'autres, témoigne

d'un usage des savoirs comme il en va de « l'usage du monde » chez Bouvier, c'est-à-dire une sorte d'émerveillement permanent et de pénétration en soi dans une profonde quête personnelle.

Galland n'est pas un savant au sens de l'éminent spécialiste d'aujourd'hui qui manifeste sa maîtrise et ses relations dans des domaines hyperspécialisés, au point qu'il découperait tout en rondelles selon la tactique dite du *salami slicing*. Il associe le « savoir d'usage » (Sintomer, 2008) au savoir encyclopédique, le savoir local au savoir universel, pour en faire les deux faces d'une même médaille. N'allons pas croire cependant qu'il se contente du savoir du « citoyen ordinaire », où prévaut le sens commun, voire le bon sens. Bien au contraire : la curiosité de l'enquêteur, toujours présente, est son guide, la vulgarisation son but. Il veut comprendre et faire comprendre à ses lecteurs une situation ou un fait. Pénétrer dans les milieux politiques et demander systématiquement : « Qui veut quoi ? », question fondamentale apprise des journalistes américains. Même dans la science dite « pure », débusquer les intérêts en jeu.

Sa méthode de travail est empirique, parfois positiviste, méfiante à l'endroit des théories qu'il jugera abstruses, n'expliquant rien, sinon une partie très réduite des faits observés. Que ce soit à l'autre bout du monde ou dans son environnement proche, il veut réaliser ses observations sur place, recueillir des témoignages avant de témoigner lui-même dans son journal ou dans ses ouvrages, dans un raisonnement souvent apodictique. Il ne s'enferme pas dans un bureau, dans lequel il se bornerait à lire les dépêches

des correspondants ou des agences de presse. Priorité au terrain, «l'ardente exactitude du ras du sol» en forme de plaidoyer pour la géographie (Galland, 2014a: 139).

### **Les « bandes » enracinées du vagabond**

Son imaginaire le porte au loin, mais ses « bandes » sont, elles, bien ancrées régionalement, à commencer par la Ligue vaudoise. Ce mouvement antidémocratique, ultraconservateur et maurrassien a été fondé dans les années 1920-1930 par l'avocat vaudois Marcel Regamey. Au début des années 1950, Galland le rejoint et fréquente, avec d'autres étudiants, ses réunions hebdomadaires au pavillon de l'Abbaye de l'Arc, proche de la place Saint-François à Lausanne, ou ses rencontres annuelles à Valeyres-sous-Rances, jusqu'à la rupture de 1971 sur laquelle nous nous attarderons.

Mais Galland composera aussi sa « bande » de cœur et d'esprit en réunissant lui-même les écrivains et poètes romands qu'il a choyés, nourris et abreuvés dans de mémorables retraites au signal de Bougy (en 1970), à Valeyres-sous-Rances encore (en 1971) ou à Orta (en 1976 et en 1981, quand il leur annoncera la fin des Éditions Bertil Galland). Sur les photos de Marcel Imsand à Orta, on identifie notamment maintes figures aujourd'hui reconnues de la littérature romande : Corinna Bille, Georges Borgeaud, Maurice Chappaz, Nicolas Bouvier, Jacques Chessex (horrifié à l'idée de ramer sur le bateau conduisant au lieu du repas, comme le raconte le film de



Frédéric Gonseth et Catherine Azad), Anne Cuneo, Anne-Lise Grobéty, Grisélidis Réal, Lorenzo Pestelli, Pierre-Alain Tâche ou Alexandre Voisard.

Ses « bandes » varient, se constituent également de façon embryonnaire au sein du comité de la revue *Écriture*, avec la présence de Chessex, sujette à éclipses, ou du jury du Prix Georges-Nicole créé en 1969. L'aventure au long cours de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* débute en février 1968 lors d'une séance à Corsier-sur-Vevey. Elle réunit un groupe d'étudiants, filles et garçons qui avaient la plupart été scouts de la brigade veveysane du Vieux-Mazel, encadrés par Galland, lequel avait été lui-même éclaireur dans la petite troupe de Montbenon à Lausanne. Plusieurs des participants s'étaient rencontrés l'année précédente à Valeyres-sous-Rances avec Marcel Regamey (Gerhard, 2011).

Autres bandes encore, celle de *Plans-fixes* rassemblera des cinéastes qui multiplieront des portraits filmés constituant de grandes archives orales, et celle du « Savoir suisse » réunira des personnalités d'obédiences politiques et intellectuelles hétérogènes et d'horizons professionnels très diversifiés que seule fédère la passion des recherches sur la Suisse.

Accentuant l'illusion d'optique, ces « bandes » sont souvent vaudoises, romandes par extension, comme si, selon Chessex (1991 : 12), « le survenu du froid avait fait halte avec une conviction d'autant plus certaine qu'il avait à s'inventer un lieu et à s'y légitimer, et à façonner dialectiquement ce lieu à la dimension de son Imaginaire ». Bouvier (1993 : 177) ne dit pas autre chose quand il parle du lien de Galland à « ce

pays de Vaud où, comme tout vrai nomade, il tente de se trouver des racines».

Galland quête aussi un ancrage national dans l'aventure, qui se poursuit aujourd'hui, de la « Collection CH » qu'il a contribué à créer en 1974 aux côtés du journaliste alémanique Hans Tschäni dans le cadre de la Fondation CH pour la collaboration confédérale. Destinée à traduire dans les différentes langues nationales des ouvrages littéraires, la « Collection CH » lui permettra d'accueillir la même année les écrivains alémaniques Hugo Loetscher (*Les égouts*) et Beat Brechbühl (*Basile*) aux Éditions Bertil Galland.

Nul hasard au fait qu'il prenne souvent la tête des opérations même si, pour lui, le pouvoir n'est pas une fin en soi. Le pouvoir pour le pouvoir ne l'intéresse pas. Galland est davantage homme d'influence. Attendu, bien sûr, que l'influence est un pouvoir, pas celui de la conquête des postes et des positions, mais celui des entreprises à réaliser selon ses vœux et à sa manière (*power to* et non pas *power over*, selon la distinction anglo-saxonne). Et là, en effet, il ne laisse à quiconque le soin de « mener la barque ». On peut avoir de l'ambition sans être ambitieux pour soi-même. Ses « bandes » lui donnent, par des ressources de toutes sortes, le pouvoir de mener des entreprises culturelles qui, sous sa houlette, deviennent collectives. Le pouvoir de faire, il l'a conquis de haute lutte, comme prix de sa liberté. Il a pu ainsi se donner des rendez-vous avec l'histoire, la petite et la grande, dans des registres qu'il a souvent choisis épiques, conviviaux ou amicaux.

C'est ici l'homme qui fait le style, et son goût de la rencontre crée l'événement.

Dans cette liberté tant recherchée, il n'y a pas de « petits chefs » comme dans une administration ou une organisation internationale (dans lesquelles ses compétences linguistiques et sa formation auraient pourtant pu le conduire). Ses rédacteurs en chef ont évidemment confié au journaliste maints sujets sur lesquels investiguer. Mais, comme éminence grise, la proximité des hautes autorités ou d'hommes et femmes de pouvoir lui a surtout prodigué des exemples pour l'action. Il inspire confiance, il sait parler aux puissants, sa culture les ravit ou les fascine, son énergie les rassure. Il décroche des budgets non pour lui, mais pour les projets qui lui tiennent à cœur, comme un jour à Berne où il rencontre, sans mandat de quiconque, le conseiller fédéral Flavio Cotti et obtient que la Confédération verse d'un coup la somme qui permettra à Roger Francillon, entouré de collaborateurs qualifiés, de publier dès 1996 la grande *Histoire de la littérature en Suisse romande*, rééditée en un gros volume par Zoé en 2015. En 2012, dans l'élan d'amis proches, il crée avec d'autres (dont Léonard Gianadda) l'Association Marcel Imsand pour rassembler les fonds qui permettront la donation du fonds du photographe au Musée de l'Élysée. Galland trouve en cette occasion l'appui de la conseillère d'État Anne-Catherine Lyon. Toujours la même méthode.



## UN SUÉDOIS À LAUSANNE

«Knulp», nom du héros vagabond d'un roman de Hermann Hesse, est également celui que Galland a donné à son vélo d'écolier. Puni par le directeur du Collège classique cantonal de Béthusy à Lausanne après avoir insulté son professeur d'allemand, l'insolent est condamné à trois jours de suspension à domicile. Pour quelle faute ? Avoir défendu un camarade allemand stigmatisé par l'enseignant qui lui faisait porter des responsabilités ou une culpabilité de la guerre qui ne pouvait être la sienne, et ce sans connaître les raisons de sa présence en Suisse. Indigné, le jeune Bertil avait traité son professeur de «salaud»... Dans sa «mansuétude», le directeur lui permet de choisir son activité durant la suspension qu'il lui inflige. Galland choisit de commencer à traduire *Knulp* de l'allemand au français (Galland, 2014a).

Cette anecdote révèle plusieurs aspects de la posture de Galland au début de son adolescence : une sensibilité forte au poids des mots, à l'injustice, une étonnante précocité de lecteur doublée de prédispositions pour les langues qui, à son âge, ne sont pas si répandues et un goût pour la littérature et la poésie allemandes, principalement romantiques. «Enfant, la poésie m'a permis de respirer», reconnaîtra-t-il

(*Le Temps*, 21 décembre 2018). Dans un autre entretien, accordé à la revue *Le Regard libre* de février 2019, Galland redit son appétence pour la poésie depuis qu'il est petit, « n'aimant pas forcément les ouvrages pour enfants ». Son poème « Le sablier », écrit à quatorze ans et montré pour la première fois dans le film de Gonseth et Azad, l'atteste. Sa passion l'amènera jusqu'au Tessin avec l'espoir de rencontrer Hermann Hesse à Montagnola, où le lauréat du Nobel de littérature 1946 a longuement résidé.

Cet épisode révèle aussi la situation économique de la famille Galland. Le vélo lui a été offert, car l'argent manque depuis les débuts de la maladie du père. C'est une véritable surprise de découvrir un foyer désargenté, lorsque l'on connaît les grands-pères tant du côté paternel que maternel, respectivement directeurs de banques en Suisse et en Suède – une « ironie du sort » pour celui qui confiera « n'entend[re] rien aux coffres-forts, ni à l'art de faire fortune » (Galland, 2014a : 30).

Alfred Galland, fondateur à Lausanne de la banque Galland (d'abord Galland's English American Bank Agency à la place Saint-François) avait eu trois fils : sur son injonction, l'aîné, Maurice, a repris le métier de banquier (Viredaz, 2009) ; le deuxième, Emmanuel, est devenu pasteur en Argentine ; et le troisième, René, le père de Bertil, s'est destiné à la médecine, grand admirateur du professeur et chirurgien César Roux. Leur sœur Violette, pionnière en conduite automobile, est restée au service de la famille.

René Galland a d'abord officié au Grand Hôtel de Leysin, où Bertil est né le 15 octobre 1931 (cadet de

son frère Jean-Denis et de sa sœur Ariane). Après la crise de 1929, le tourisme médical dans les sanatoriums des Préalpes s'effondre. René Galland perd son travail et ouvre un cabinet à Lausanne dans la Villa Doria, dans le quartier de La Sallaz, où la maladie le rattrape. Non qu'il ait contracté la tuberculose qu'il a longtemps soignée : il est atteint d'une pathologie des reins plus rare appelée la néphrite, qui le maintient alité.

À cette époque, il n'y a pas d'assurance maladie ou d'assurances sociales. Les deux branches familiales, celle des Galland côté suisse et celle des Odencrants côté suédois, viendront en aide au foyer, privé de revenu, en lui versant chacune une petite pension durant la maladie de René, tout comme l'Église libre (paroisse de Marterey) à laquelle sa famille appartient et qui vit du soutien financier que les fidèles accordent à ses pasteurs. Il n'empêche que ce drame marquera la destinée de Bertil Galland, car « dans les faits la famille explosa » (Galland, 2014a : 21).

## **Vers le Nord maternel**

Menacée par l'indigence mais « fière et combative », comme la décrit Bertil (*Le Temps*, 11 septembre 1999), sa mère doit se résoudre à la dispersion de ses trois enfants. À l'âge de quatre ans, le petit Bertil part pendant une année en Suède avec sa mère et sa sœur Ariane (placée à Göteborg chez un oncle dont la grande famille est servie par six domestiques). Le père et l'aîné Jean-Denis restent pour leur part à Lausanne. Si Bertil parlait déjà le suédois en famille,

ce séjour à Stockholm lui fait oublier la langue française. Une amnésie féconde. Plus tard, il dira : « La Suède m'a appris à voir la Suisse. » (*Le Temps*, 13 janvier 2012)

Le Nord reviendra à intervalles réguliers dans sa vie, que ce soit comme espace d'explorations et de séjours ou dans son travail de journaliste et d'écrivain. Témoin le livre *Le Nord en hiver. Parcours du haut de l'Europe de Reykjavik à Moscou* paru en 1985 aux Éditions 24 Heures, puis réédité dans les fameux cahiers rouges de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, puis son unique roman, *Luisella* (1999). Le récit part d'un tableau bien réel représentant le visage d'une femme révéree dans sa famille à Stockholm. De l'existence de Luisella, modèle et grande amoureuse, il fera une énigme familiale et une intrigue érudite évoquant le grand passage du pôle des arts européens de l'Italie à la France.

Durant cinq étés, Galland mènera à Rome des recherches historiques approfondies afin de reconstituer la vie de son personnage. À travers l'itinéraire de cette fille d'un cordonnier élevée par les brigands de la route de Naples, il fait revivre le monde des peintres et des grandes expositions au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Il décrit le voyage de la belle illettrée à Paris et perce le secret de son lien avec sa grand-mère maternelle de Stockholm. Ce livre sera traduit en suédois par Ulla Lundquist-Rosenqvist en 2010 pour les Éditions Atlantis à Stockholm. La traductrice écrira à Bertil que ce cheminement paradoxal de ses origines suédoises représente « un élément essentiel, pour ne pas dire la clé de voûte de [sa]



personnalité », ce qu'elle nomme, par un néologisme, sa « suéditude » (Lundquist-Rosenqvist, 2011 : 171).

Plus tard encore, Galland traduira des poèmes scandinaves en français, preuve que son lien à la langue maternelle, loin de s'effacer avec le temps et le manque de pratique, se sera logé au plus profond de lui-même. Avec Betty, sa seconde épouse, il confirme son attachement à la Suède lors de plusieurs séjours estivaux dans l'archipel de Stockholm, pour y retrouver non sa propre famille, mais une autre, celle de Betty. Celle-ci, quoique née à Shanghai, est de souche semi-suédoise et semi-finlandaise. Récemment, le film que Frédéric Gonseth et Catherine Azad ont consacré à Galland réserve de belles séquences au « Viking vaudois ».

Toutes ces inspirations nordiques entretiennent un lien à la mère très puissant et admiratif. À un point tel que le père est absent de l'œuvre. Il est comme remplacé par d'autres figures tutélaires, à l'instar de Marcel Regamey ou, d'une tout autre manière, par l'attitude poétique, Gustave Roud, qu'il appelle « les deux mages » (Galland, 2014a : 181). René Galland, lui, meurt en 1947 après de longues années de maladie à l'hôpital psychiatrique de Cery.

Bertil n'est pourtant pas coupé de sa famille helvétique. Son oncle Maurice l'accueille souvent le week-end dans la superbe « campagne » de Valcreuse, demeure du 18<sup>e</sup> siècle aujourd'hui encerclée par l'autoroute et sa sortie de Vennes – source d'une vive souffrance que Galland ne dissimule pas dans *Les pôles magnétiques* : « Le bâtiment subsiste à l'état d'un cadavre debout, maison de maître enrobée de bruits de moteur dans un moignon de parc, avec un reliquat

d'allées et de pelouses dominées par les derniers rescapés de conifères rares.» (2014a : 30) Double national, comme son père Alfred, l'oncle Maurice devient également consul d'Angleterre en Suisse. Valcreuse se transforme pendant la guerre en «petit bastion britannique» (36) qui reçoit entre autres, sous un grand portrait photographique de Churchill, des aviateurs anglais tombés en Allemagne.

Durant l'été, Bertil va aussi aider aux travaux de la ferme de Bel-Air, de Frank Mayor, à Vernand-Dessus. Son épouse norvégienne est l'une des jeunes amies de sa mère. La famille fréquente la diaspora scandinave de Lausanne qui n'est pas nombreuse, mais conforte la construction de son imaginaire nordique. Dans cette période, Galland ressent néanmoins «un isolement, pas déplaisant, parfois confus, ou l'attirance qu'exerçait un chemin qui ne serait pas celui des autres. Très tôt, je me suis figuré l'existence d'une sphère à part que j'identifiais, par une simplification naïve, à une vie d'errant, de vagabond, d'explorateur.» (Galland, 2014a : 39)

### **Les voyages initiatiques**

Après le Collège classique cantonal de Béthusy, la scolarité de Bertil Galland se poursuit au Gymnase classique cantonal (devenu Gymnase de la Cité en 1962). Les goûts s'affirment avec son intérêt pour l'Europe du Nord, que ce soit l'Allemagne ou les pays scandinaves, et celle du Sud, l'Italie et la Grèce, auxquelles s'ajoutent plus tard les pôles Est (l'Asie) et Ouest (les États-Unis). S'il n'est pas fasciné par son

professeur Jacques Mercanton qui semble peu intéressé par l'enseignement, il reste très marqué par Carl Stammelbach, helléniste, son professeur de français, avec lequel, en compagnie d'un autre ancien élève et futur médecin, Charles Mahaim, il entreprend un voyage très important pour lui dans l'Europe en ruines de l'après-guerre, puis à travers les fjords jusqu'en Laponie. (Quant à son premier voyage au sud, en Italie, à Florence, il eut lieu en décembre 1946 avec sa mère et son frère Jean-Denis, dans un pays déchiré par la guerre et le fascisme.)

Confiante et reconnaissante que Bertil puisse bénéficier de pareilles vacances, Märtha, sa mère, le laisse donc, en 1947, partir à la découverte de l'Allemagne dévastée, avec des réserves de carburant qu'on ne pouvait trouver sur place. Puis la Scandinavie illumine le jeune voyageur d'un soleil qui ne se couche plus. Galland raconte ce périple de 10 000 kilomètres dans *Les pôles magnétiques* : « Cette montée au cap Nord traça une ligne initiatique. Je suis tenté de dire que cette verticalité me structura. Mes aspirations à la poésie avaient généré un fort désir d'espaces. Il me sembla entrevoir soudain par quel élan pouvait être pénétrée la mécanique du monde. » (2014a : 105) À sa retraite et jusqu'à son décès en décembre 2004, Stammelbach vivra à La Fouly dans le val Ferret, proche du chalet Bréau. Galland s'y rendra à plusieurs reprises avec des visites mémorables de la combe de l'A qu'il évoque dans *Les pôles magnétiques*. Tourné à La Fouly, un film *Plans-Fixes* consacré à Carl Stammelbach sortira en 1990, rendant justice au pionnier d'une nouvelle pédagogie.

Deux ans plus tard, à la veille de ses dix-huit ans, c'est en bateau que Bertil, accompagné d'un ami lausannois, Marcel Thévoz, et de deux compagnons belges, des frères qu'il retrouvera toute sa vie, navigue des Îles Féroé vers l'Islande. Un pays auquel il s'attache. Ce voyage peu commun et ses aléas sont également racontés dans *Les pôles magnétiques*. Une fois encore, une mère a fait confiance à son fils, en dernière année de gymnase. Avec l'ami belge Jacques Dewaele, bientôt professeur de français à Bruges, le contact ne sera jamais rompu et les voyages se multiplieront. Bertil Galland l'a connu dans la maison familiale de La Sallaz où sa mère vit en se mettant à accueillir des étudiants étrangers.

Par ailleurs, grâce à son frère Jean-Denis qui suit des études en agronomie à l'École polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ) et travaille comme stagiaire à Rheinau, île sur le Rhin et hôpital psychiatrique, il est mis en relation avec un médecin allemand, juif réfugié, passionné de théâtre, Heinz Zeitler. Par les contacts de ce dernier avec d'excellents comédiens berlinois qui créent la *Mère Courage* de Brecht au Schauspielhaus de Zurich, l'adolescent découvre la culture germanique mise en fuite par le nazisme, rejoint cette diaspora au Tessin, lit Rilke dans des poèmes dactylographiés par le psychiatre. Le canton de Vaud est bien lointain, les voyages attirent Bertil, il n'est pas ancré, il se sent libre.

Mais vient le temps des études à l'Université de Lausanne. Sans surprise, Galland commence un cursus en Faculté des lettres en 1949, choisissant comme branches le français, le grec, le latin. Et la

géographie. Son choix des langues anciennes n'est pas dicté par une vision de son avenir professionnel, qu'il ne connaît du reste pas. Il ne s'imagine pas en futur enseignant « en classe et pour la vie dans le circuit vaudois classique » (Galland, 2022 : 285). Il ne s'y trouve guère à l'aise, les enseignants l'ennuient, à quelques exceptions près.

En revanche, sa passion pour la culture grecque lui permet d'apprécier les cours du grand helléniste André Bonnard, qui accueille volontiers ses étudiants à son domicile au chemin du Levant. Galland (2022) témoignera à quel point Bonnard a marqué sa vie. Pour autant, ne partageant pas du tout ses idées politiques, il ne se mobilisera pas lorsqu'un procès lui sera intenté au printemps 1954 et qu'on l'accusera à tort d'espionnage pour l'URSS (Fornerod, 1993 ; Buenzod, 2003).

Les cours du professeur de géographie Henri Onde lui font découvrir Vidal de La Blache, les synthèses régionales et le travail de terrain. Il exprime une « déférente estime » à son égard dans la *Feuille d'avis de Lausanne* du 13 juillet 1971 par un « Salut au géographe ». En cours libre, il suit l'enseignement de la langue russe de Constantin Regamey. Il s'étonne des intérêts limités d'autres enseignants, en particulier de latin, férus d'une didactique linguistique très spécialisée, mais sans ouverture sur l'histoire de la civilisation romaine. Fait peu connu, à peine suggéré dans *Les pôles magnétiques*, il échoue à la demi-licence de lettres. Il en détaillera les raisons plus tard, sans amertume, ni regret (Galland, 2022).

Grâce à l'obtention d'une bourse, il passe en 1952 un semestre à l'Université d'Uppsala, en Suède, où il peut renouer avec sa langue maternelle ; là, il s'initie surtout à l'ensemble des langues et cultures scandinaves, sans lien avec ses branches lausannoises. À son retour à l'Université de Lausanne, nouvel échec à la demi-licence de lettres. Pour des raisons non élucidées, le professeur et juriste Jacques Secrétan s'efforce de faciliter son transfert à l'École des sciences sociales et politiques qu'il préside entre 1947 et 1953 en lui accordant des équivalences. L'historien Jacques Freymond lui fait également bon accueil, avant de rejoindre l'Université de Genève. Depuis 1947, la durée d'une licence de science politique a passé de deux à trois ans. Avec la validation de plusieurs enseignements de lettres en science politique, il peut avancer plus vite et entrevoit des savoirs plus pratiques, en l'occurrence le journalisme. Cette licence, il l'obtient en date du 21 juillet 1955.

Son relevé de notes retrouvé dans les archives de l'Université témoigne d'un éclectisme certain, propre à la nouvelle licence de science politique. Il montre un intérêt pour des branches comme celles enseignées par Jean-Charles Biaudet, son professeur d'histoire suisse, ou Firmin Oulès, en économie publique. Avant l'arrivée de Jean Meynaud à Lausanne, la science politique est construite de bric et de broc (Gottraux et Voutat, 2022). On y trouve des cours de droit international ou de géographie. Mais point de science politique *stricto sensu*. Bref, son passage à l'Université de Lausanne laisse à Galland un souvenir mitigé, car les cours de lettres

lui paraissent coupés de l'environnement romand et européen, notamment du comparatisme littéraire où s'illustrent déjà Starobinski et l'École de Genève, alors que la science politique n'y est pas encore constituée en discipline.

Ses études, il doit travailler pour les financer. Parallèlement à ses premiers articles publiés bénévolement en 1950 dans *La Nation*, l'organe de la Ligue vaudoise, et à ceux parus dans le journal étudiantin *Voix universitaires* (Fornerod, 1993: 268), Galland cumule les jobs d'étudiant, le plus souvent le soir, des leçons particulières au tri postal de la gare CFF à Lausanne en passant par une fabrique de jouets à La Sallaz. Dès 1953, il est à la recherche d'un emploi à temps partiel en lien avec sa formation. En premier lieu, loin de ce qu'on croit savoir sur lui, ce n'est pas vers le journalisme qu'il se tourne, mais vers le secrétariat d'association.





À la recherche d'un emploi plus stable pour financer ses études, Bertil Galland se fait engager par un syndicat rattaché à la Ligue vaudoise. À ce moment-là, il assiste aux rencontres organisées alors les mercredis soir par la Ligue vaudoise, à l'invitation de l'un de ses camarades de gymnase et voisin du quartier de Chailly, Jean-Marie Vodoz, étudiant en droit, futur journaliste et fils d'un conseiller d'État décédé prématurément en 1942. Jusque-là, Galland cultive un éclectisme politique joyeux et curieux et se défendra toujours de s'être associé à l'une ou l'autre des formations politiques officielles. C'est probablement sa formidable appétence intellectuelle, son goût des nouvelles rencontres et du débat qui conduisent ses pas, dans ceux de Vodoz, vers l'Abbaye de l'Arc où se tenaient alors les réunions autour de Marcel Regamey.

### **La Ligue vaudoise : un foyer intellectuel**

La rencontre est décisive. C'est à travers la Ligue vaudoise qu'il effectue son initiation politique. Il devient l'un des piliers des soirées de cette organisation et tient un rôle en vue lors des retraites que ses membres organisent chaque année à Valeyres-sous-Rances,

dans les vignes d'Alphonse Morel, l'un des fondateurs du mouvement. Et il tombe sous le charme magnétique du président de la Ligue, avocat de formation et homme d'une puissante culture. Galland l'avouera en toute honnêteté : Regamey jouera pour lui le rôle d'un de ses pères de substitution, du moins jusqu'en 1971. Indépendant d'esprit, Galland garde toutefois ses distances avec la Ligue, héritière du mouvement Ordre et Tradition que Regamey et ses comparses, tous alors étudiants à l'Université de Lausanne, avaient fondé en 1926. Quelle trace son compagnonnage avec la Ligue laissera-t-il sur Bertil Galland ? Il n'abandonnerait pour rien au monde son indépendance d'esprit assumée, mais ses réticences envers certaines thèses défendues par le mouvement ne l'éloignent pas des convictions dans lesquelles baignent ses amis de la Ligue. Galland puise là un aliment politique qui l'aide à construire sa propre vision du monde.

Influencé par la pensée du Français Charles Maurras, Ordre et Tradition postule un mode de gouvernement centré sur la figure d'un chef entouré non d'un parlement, haï comme dépositaire des divisions qui hantent la société démocratique, mais d'une chambre des corporations, conçues comme les seuls authentiques représentants de la société dans sa diversité (Butikofer, 1996). Le mouvement Ordre et Tradition devient Ligue vaudoise en 1933 lorsqu'il prend la tête du combat contre un impôt sur les vins décrété par la Confédération et qu'il s'allie, pour la circonstance, avec des représentants des partis bourgeois vaudois qu'il juge par ailleurs porteurs,

comme tous les partis, des germes de dissolution du corps social. Ultrafédéraliste, antiparlementaire, attachée à une sorte de « souveraineté » vaudoise, la Ligue ne conserve des institutions démocratiques que leur dimension directe, le peuple étant considéré comme plus sage que les élus de tout poil. Elle laissera une forte empreinte dans la vie politique et sociale du canton. Le goût pour le débat d'idées, le discours résolument antimoderne de son journal *La Nation*, le charisme de son chef Marcel Regamey et, ponctuellement, ses liens avec les autorités politiques accordent à la Ligue vaudoise une place inversement proportionnelle à sa force numérique.

Que peut amener Bertil Galland, si rétif à toute forme d'enthousiasme idéologique, si viscéralement respectueux de l'avis d'autrui, dans ce milieu à la doctrine si charpentée, hostile à la démocratie libérale, née d'une abhorration de la geste révolutionnaire, et accusée d'antisémitisme ? En réalité, la vision politique de la Ligue s'ancre également dans une conception romantique de la société, malgré les dénégations de Maurras. Elle aspire à une société réconciliée avec elle-même dans son unité organique, incarnée par le chef et symbolisée par l'union des corporations autour d'une conception agrégée de la société, dans laquelle chacun occupe la place que la Providence lui a octroyée. Ces corporations sont censées donner corps aux forces vives de la nation, les corps de métiers, les syndicats ouvriers et patronaux, les communes et les Églises, ces communautés « véritables » dans lesquelles s'épancherait la liberté individuelle amenée, dans l'idée corporatiste, à sa véritable dimension.

À travers les corporations, cette *Weltanschauung* se décline dans une organisation économique originale, bien que déjà dessinée dans la doctrine sociale de l'Église à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, qui recueille une audience nouvelle dans les années 1930 alors que le libéralisme sort laminé de la crise économique qui se répand depuis Wall Street. Cette organisation économique présuppose un dialogue permanent entre les classes sociales, à l'abri des effluves capitalistes et socialistes, au-delà de la lutte des classes. Dans cette vision du monde, Galland, riche de ses lectures des poètes allemands, se sent à l'aise. Comme les nouvelles générations de « liguistes », il rejette toutefois l'antisémitisme que Regamey a exprimé avant-guerre.

### **L'expérience syndicale**

De cette idéologie sortiront les Groupements patronaux vaudois, aujourd'hui encore la principale organisation patronale du canton, qui se battront pour l'introduction des allocations familiales en 1943. Mais, selon la conception sociale de la Ligue, une organisation patronale n'aurait aucun sens sans un solide partenaire syndical. Un partenaire qui ne peut être le syndicalisme ouvrier dans son affiliation socialiste ni les syndicats libres, d'obédience radicale et peu actifs dans les années 1950. Naîtra alors la Fédération ouvrière vaudoise (FOV). Rattachée à l'Association suisse des syndicats évangéliques (ASSE), elle parvient à se faire une place face aux syndicats affiliés à l'Union syndicale suisse (USS). C'est justement la FOV, avec ses quarante sections, sa

caisse d'assurance chômage et ses 1500 affiliés, qui, à la recherche d'un secrétaire, va offrir son premier emploi à Bertil Galland. Le poste lui a été signalé par un secrétaire des Groupements patronaux, et leur futur directeur, Philippe Hubler, bien informé de la vie de son interlocuteur syndical et lui aussi fidèle participant des soirées de la Ligue vaudoise.

Malgré son salaire modeste, Galland se démène pour ces travailleuses et travailleurs qu'il prend en amitié. Profondément croyant, antimarxiste, il découvre une réalité ouvrière concrète, sans rapport avec les schémas dogmatiques et abstraits qu'il reproche aux représentants d'une gauche hypnotisée par Sartre. Il rédige le journal du syndicat, *Conquête*, participe aux négociations salariales, n'hésite pas, une fois, malgré son goût pour le dialogue social, à menacer de recourir à l'arme de la grève pour les camionneurs des entreprises viticoles protestant contre la pénibilité de leurs conditions de travail. Outre ce corps de métier, il défend les vendeuses revendiquant le droit à s'asseoir, les opérateurs de cinéma, les réparateurs de machines, les techniciens dentaires. Il découvre leur vie au quotidien, dans leur dureté, mais si loin aussi des fantasmes révolutionnaires de cette gauche intellectuelle qu'il déteste. Il s'engage aussi pour les dessinateurs en architecture. Pour eux, il organise des voyages professionnels qui vont, par ricochet, lui dévoiler les finesses de l'architecture dont il fera son miel.

Ce moment syndical est séminal dans la pensée de Galland. Il y confirme son rejet du marxisme, dont il se moque dans *La Nation* où il multiplie les

articles. Dans l'un de ses premiers papiers (16 juillet 1953), il invite les étudiants à « ramener le regard fourvoyé dans les nébuleuses marxistes vers l'étude régulière du bien public de notre pays » (cité dans Pellegrino, 2015 : 48). En marge de son activité syndicale, il affine, dans son engagement quotidien, une pensée qui colle aux principes de la Ligue. À l'automne 1955, il publie dans le même journal, presque coup sur coup, les 20 octobre et 1<sup>er</sup> décembre, deux articles qui circonscrivent sa compréhension du politique et de la politique. Ne cachant pas sa méfiance envers l'opinion publique « devenue le critère du bien public », « par sa nature instable », il voit horrifié le *demos* s'emparer du char de l'État, « en se ruant sur les rênes », et le précipiter « contre le peuplier ». Certes, en accord avec Regamey, il reconnaît les mérites de l'initiative et du référendum, mais, pour lui, l'opinion se contente de réagir et affaiblit l'exécutif, s'abandonnant au « politicien qui ne vit que par ses suffrages », au détriment des hommes forts.

Avec son sens de la formule, Galland propose un condensé de la philosophie « liguiste », qu'il complète par une ode aux « vérités permanentes à travers l'histoire », opposées aux vérités partielles dont se parent autant « l'hérésie marxiste » que « l'insuffisance du libéralisme ». Comme ses amis de la Ligue, il renvoie dos à dos ces deux pensées, vides de toute transcendance, de toute durabilité. Il les agonit comme il fustige le règne de l'opinion publique, dont le foyer organisateur ne peut être que la tradition. Mieux encore, pour Galland, tout à son romantisme organisateur et corporatiste : « La plus heureuse consultation

de l'opinion, la plus nécessaire, c'est celle du corps de la nation» par laquelle se soude «le gouvernement au peuple en alimentant l'autorité du premier par les compétences multiples de l'autre». Et il ne se départira jamais de sa critique de Sartre, qu'il dénonce encore dans *La Nation* du 13 novembre 1964.

### **Un romantisme d'abord philosophique**

Galland peut-il cependant être réduit au corporatisme de Regamey et de Maurras ? Non. Sans doute Bertil Galland est-il aspiré vers une forme de fixité du monde que propose la pensée romantique, comme on le constatera dans sa relation avec la nature. Sa pensée est cependant protéiforme : Galland sinue de la société organiquement reconstituée dans son unité, dans le droit fil de la pensée d'Ordre et Tradition, à une forme d'anarchisme, qui scrute cette unité dans une société spontanément organisée, protégée de toute immixtion hiérarchique. Il confessa sa sympathie à l'endroit du mouvement anarchiste lors d'un entretien radiodiffusé en 2012, comme il ne sera pas insensible à l'interrogation de son interlocuteur, le journaliste Christian Ciocca, qui suggère que cette «passion» anarchiste se reflète aussi dans son affection tant de fois réitérée pour les rebelles, ces artistes hantant les «marges» qu'il a magnifiées dans l'un de ses ouvrages majeurs.

C'est ainsi qu'il prendra la défense de Nils Andersson, le maoïste fondateur de La Cité Éditeur, aux convictions situées aux antipodes des siennes, Suédois non naturalisé mais ayant grandi

à Lausanne, lorsque celui-ci est expulsé en 1966 par les autorités fédérales. Galland s'en indignera dans un article resté fameux, « Andersson n'est pas un étranger » (*Feuille d'avis de Lausanne*, 1<sup>er</sup> décembre 1966). Voltairien, il se battra également pour qu'il puisse rentrer en Suisse, librement, non pas pour des raisons politiques, mais au nom de l'autonomie de la culture : les opinions du proscrit que Galland moque ne peuvent effacer son travail d'éditeur. Il convaincra, avec l'appui de Jean-Jacques Rapin et Pierre-Alain Tâche, le conseiller fédéral Jean-Pascal Delamuraz, qui persuadera ses collègues, vingt ans plus tard, de lever son interdiction de séjour en Suisse.

Galland ne saurait toutefois s'enkyster dans une lecture aussi immobile du monde. Certes, ses tentations anarchistes, peut-être ciselées dans le souvenir du Monte Verità qu'il a visité, ne le quitteront jamais, même si son romantisme l'oriente en définitive vers l'ordre, adossé à la tradition, auquel, il en est convaincu, un pays ne peut se soustraire au risque de sombrer. Mais la rencontre avec ce Pays de Vaud qu'il apprend à aimer à travers ses discussions avec Regamey, et bientôt en s'immergeant dans la poésie de Gustave Roud, ne borne en rien son horizon. Au contraire, une fois installé dans ce canton qui est le sien, dans ce pays dont il se reconnaît désormais comme un membre authentique, dans ce berceau géographique dont il s'était senti privé jusque-là, Galland ne fixe aucune frontière à ses lectures, à sa pensée. Plus tard, lors d'une conversation avec l'écrivain Henri Debluë évoquée dans *Les pôles magnétiques*, il avouera son admiration pour



Kierkegaard, enveloppé dans sa dimension mystique et son obsession de la transcendance qui ne se confond pas avec un vain et abstrait universalisme.

Ainsi, il n'a manifesté aucune appétence pour l'Europe des régions de Denis de Rougemont ni pour l'idée d'une «Romandie» institutionnellement trop abstraite, et leur préférera le culte des «petites communautés» dans lesquelles l'individu révèle son humanité. Vaud puis le Jura sont les symboles de la vivacité de ces «petites patries». Car ces communautés aux dimensions réduites, toujours sous la menace de puissances plus grandes, et qu'il oppose au «gigantisme» américain dont il s'effraie (Pellegrino, 2015: 48), méritent tous les soins: voilà un «axiome» auquel il ne dérogera jamais, comme il l'affirme en 2003 lors d'un autre entretien filmé de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe. Ces communautés constituent cette réalité humaine dont Galland va s'enivrer auprès d'un auteur devenu sulfureux découvert dans la bibliothèque des Vodoz: Bertrand de Jouvenel.

Ce ne sont point les errances droitières de ce personnage qui vont l'intéresser (du socialisme, il échouera sur les rivages du Parti populaire français de Jacques Doriot avant de se réfugier en Suisse sur ordre des Allemands). Sa théorie ferme de la *Realpolitik*, en revanche, l'interpelle: le réalisme qu'il postule contredit résolument l'utopie révolutionnaire qui, «pour balayer une autorité absolue», glisse «dans l'abstraction d'une violence bonne en soi», écrit Galland dans *Les pôles magnétiques* (2014a: 132). Grâce à Jouvenel, il apprend, confortant ainsi son approche organiciste du politique, qu'il convient

d'appréhender « tout organisme dirigeant comme un phénomène vivant ». Et, surtout, qu'« au chaos ne succède jamais la feuille blanche où se redessine tout ».

L'anarchie d'une pensée virevoltante, oui ; le désordre camouflé sous les illusions sartriennes ou autres, non. La quête de la réalité l'obsède, une réalité coagulée autour de la longue et patiente construction d'une identité personnelle qui ne peut faire l'impasse sur son ancrage territorial, communautaire. Pour Galland, cet ancrage réside dans le canton de Vaud, résultante d'une sédimentation progressive allant de la culture celte à la réalité vaudoise d'aujourd'hui en passant par les apports burgondes et bourguignons, deux époques qui le passionnent et qu'il a découvertes à la Ligue.

Mais, à nouveau, cette implantation dans un environnement mental bien établi, assumé, ne signifie en rien un repli dans un vase clos d'où s'échapper s'apparenterait à une trahison. L'horizon de Galland demeure constamment ouvert à l'inconnu, au neuf, à l'audacieux. D'où son refus obstiné de s'attacher à un parti politique, malgré, on l'a vu, ses forts liens philosophiques, religieux et politiques avec la pensée de la Ligue. Il s'agit avant tout d'un socle sur lequel il a pu sculpter sa propre appréhension du monde... et bâtir de futurs réseaux. L'adhésion implique une forme de soumission. Nourri de ses voyages entrepris alors qu'il était encore adolescent, il ne rêve que du large, mais d'un lointain qui ne se pense que dans l'appropriation de la petite communauté à laquelle il s'identifie.

## La poésie comme politique

La seule soumission que Bertil Galland s'autorise est réservée à la poésie et, là, elle est intense, totale. Au micro de Christian Ciocca, dans l'entretien déjà cité, il ne se perd pas en d'erratiques circonlocutions : « Je suis au service de la poésie », affirme-t-il tout de go. La poésie, et par extension la littérature, est le grand œuvre de Galland. Non par les vers qu'il aurait composés, ce n'est pas son registre, mais par l'énergie qu'il a déployée pour la défendre, la protéger, en montrer l'actualité – mieux encore : la nécessité – dans un monde rongé par le matérialisme et auquel il ne s'identifie guère. Le 21 décembre 2018, il nourrit son « mythe » dans le journal *Le Temps*, affirmant qu'« enfant, la poésie [lui] a permis de respirer ».

Ce refuge, il va en faire le foyer d'une reconquête du monde qui doit réapprendre à se bâtir dans une nature qui n'est pas seulement l'environnement avec lequel l'être humain entre en osmose. Dans la poésie se mire l'âme dans sa transcendance. Si le romantisme de Galland se révèle dans la vision organiciste de la société que lui propose la Ligue vaudoise, puis dans ses engagements futurs en faveur du patrimoine naturel, il explose dans la relation extatique qu'il crée avec la figure du poète dont la définition transfigurée correspond à celle qu'ont proclamée ses chers romantiques allemands, Novalis et Hölderlin.

Comment donc s'étonner de la passion qu'il va vouer à l'œuvre de Gustave Roud, l'autre père de substitution qu'il s'attribue, découvert grâce à Jacques Chessex ? Galland connaît celui-ci depuis

le mitan des années 1950 et, avec lui, il a formé un redoutable tandem à la pointe du combat pour la littérature romande. Son amitié avec Roud sera couronnée par une correspondance régulière que Daniel Maggetti et Nicolas Gex ont publiée en 2011. Roud, traducteur de Brentano, d'Eichendorff, et surtout de Novalis et Hölderlin, offre un réceptacle à la soif lyrique qui hante Galland dans sa quête de lui-même, de sa patrie, de son univers. En effet, dans l'œuvre de Hölderlin que traduit Roud, le poète ne se contente pas de mettre en mots le monde, à travers sa sensibilité. Il est voyant, perçoit les mystères de la nature, fouille l'âme en lui dévoilant sa propre transcendance (Jaquier, 1987).

Hölderlin trouve son inspiration dans la nature et la patrie. Galland, le serviteur des poètes translucides, réconcilie également son aspiration à l'apaisement harmonique et son amour pour son pays. Il vénère le Tout transcendant, incarné dans la nature et dans le particulier de la petite communauté. Voilà la dimension qui le subjugué dans la poésie roudienne sublimant les paysages du Jorat, capable de repérer en eux un accès à l'universel. Gustave Roud, placé aux avant-postes de cette fonction d'éclaireur que Claire Jaquier perçoit dans l'artiste romand au croisement de plusieurs univers culturels, devient le médiateur romantique par excellence qui fait jaillir de son coin de pays, de ce Carrouge qu'il aura peu quitté, le sens même du monde désormais lisible dans sa globalité poétisée.

Loin des spéculations hasardeuses de la Ligue vaudoise sur la fin de la démocratie parlementaire,

c'est bien dans la poésie que Galland investit une vocation politique latente. Sur le plan philosophique d'abord, à travers ce romantisme qui innerve ses écrits et ses déclarations. En 2011, face à Sonia Zoran qui l'interroge à la radio romande, il évacue d'abord la question de son propre renoncement à la création poétique: « Probablement par timidité et parce que je n'ai jamais eu l'ambition d'atteindre leur niveau », concède-t-il modestement à propos des poètes. Et tout de suite l'homme d'action, le politicien de la poésie, reprend le dessus et plante sa démarche dans une volonté politique sous-jacente, mue par son refus de la modernité telle qu'elle s'est dessinée aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles: « La poésie, pour moi, c'est quelque chose d'existentiel, c'est une attitude anti-bourgeoise »; une attitude dans laquelle seule peut s'exprimer sa soif de « vagabondage ». Toujours, d'un point fixe, faire la rampe de lancement vers un universel tout à coup à portée de main. Cette poésie comme absolu, comme une authentique liberté de pensée qui l'incite à s'intéresser à un Cingria, alors largement oublié, Galland l'oppose irrémédiablement à la littérature engagée, remâchant une doxa sartrienne ankylosée dans ses tics pseudo-humanistes.

C'est dans ce cadre uniquement que l'idée de Suisse romande prend un sens à ses yeux. Non comme une entité abstraite oublieuse des histoires multiples et complexes qui ont accompagné les cantons qui la composent dans leur lente construction institutionnelle. Seule la langue les unit, et cette langue française, parlée dans un pays majoritairement

germanique, il convient de l'honorer en honorant ses utilisateurs les plus subtils, celles et ceux qui sont, par elle, les messagers d'un espace qui se vit autrement, coincé entre la centralisation parisienne et l'héritage alaman d'outre-Sarine.

Cet espace, qu'il a domestiqué loin de sa Suède maternelle, il s'apprête pourtant à le quitter provisoirement. Au bénéfice d'un congé accordé par son employeur, il va, dès 1958, et grâce à une bourse de la fondation Harkness de New York, découvrir les États-Unis d'Amérique, contre l'avis de Regamey. Celui-ci se montre peu sensible aux charmes d'un capitalisme certes dynamique, mais apparemment trop détaché d'une vraie conscience de l'histoire, engoncé dans ce « gigantisme » qu'il fustige. Galland, électrisé par son insatiable curiosité, devine toutefois que c'est bien entre les tours qui envahissent les espaces urbains et les vastes espaces du Midwest que se prépare un avenir que le Vieux Continent ne pourra guère esquiver. Il épouse le 8 janvier 1958 Sylvie Sublet, une cousine éloignée de Gustave Roud, un élément qui ne sera pas sans encourager l'amitié respectueuse qui naît entre le poète et lui. Puis il s'envole avec elle pour New York. De l'autre côté de l'Atlantique, il apprend les nouvelles techniques de journalisme, nous en reparlerons, et apprend aussi à voir son pays différemment. Car, en parallèle, il conjugue son intérêt pour sa patrie et son amour de la poésie en se lançant dans une défense et illustration de la littérature romande qui marquera la suite de son parcours.

# 4

## LA RÉINVENTION DE LA LITTÉRATURE ROMANDE

Galland s'est très tôt exprimé sur la question de la littérature romande, ce territoire immense alors mal connu. *La Nation* lui donne l'occasion non seulement d'exposer des considérations philosophiques, mais aussi de faire connaître la création romande. Porte-voix de Marcel Regamey, ce périodique devient ainsi, grâce à Galland, une vitrine active d'une littérature adulée par l'apprenti journaliste qui désespère en parallèle de la voir sous-exploitée, confinée dans les marges des catalogues des éditeurs locaux, négligée par les salons parisiens qui donnent le ton.

### **Une littérature romande en déshérence**

Il est vrai que le paysage éditorial romand offre, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, un visage pour le moins contrasté. Florissante durant les hostilités, car transformée en base arrière d'un monde littéraire français soumis à la censure, l'édition romande enregistre le retour dans leur pays des écrivains qu'elle avait accueillis, tel Paul Morand : les maisons helvétiques (comme les Portes de France à Porrentruy) ne leur sont plus d'aucune utilité tandis que Paris redevient la capitale littéraire qu'elle était

avant-guerre. Les auteurs romands en profitent pour se frayer un chemin, comme le rappellent François Vallotton et Simon Roth (dans Francillon [dir.], 2015 : 777). Le marché est dominé par la Guilde du livre d'Albert Mermoud, créée en 1936, et par l'industriel mécène Henry-Louis Mermod, qui a fondé ses éditions en 1926. Mais la place qu'ils cèdent aux auteurs du cru est congrue. Alice Rivaz et Catherine Colomb reçoivent le soutien de la Guilde, Philippe Jaccottet celui de Mermod, Jacques Mercanton celui de la Librairie Rouge puis, surtout, de la Guilde.

En dehors du canton de Vaud, où sont installées ces maisons, La Baconnière à Neuchâtel édite certes Jean-Pierre Monnier, Henri Debluë ou Pierre Schlunegger qui se suicidera en 1964. Et, dans le Jura, les Portes de France de Jean Cuttat donnent la parole à Corinna Bille avant de cesser leurs activités fin 1948. À Lausanne, la situation s'éclaircit quelque peu. Payot, sous l'égide de Jean Hutter, apporte en 1967 son soutien à Gustave Roud, Philippe Jaccottet ou Anne Perrier. Quant aux Éditions Rencontre, fondées en 1950 et administrées notamment par Balthasar de Muralt, elles octroient un temps une place aux auteurs romands. Contrairement à la Guilde qui tient à ce que ses adhérents commandent les ouvrages les uns après les autres, de Muralt est le premier à appliquer des techniques de diffusion de masse et crée un véritable empire. Sous l'aile de cette prestigieuse maison, créée en 1950 sous la forme d'une société coopérative, se développe la revue du même nom, marquée à gauche, où publient Georges Haldas, Jean Pache, Alice Rivaz, Anne Cuneo. L'un de



ses initiateurs, Michel Dentan, dirigera la collection «L'aire» entre 1966 et 1970, puis, avec le soutien de Pro Helvetia, la «Bibliothèque romande» (1969-1973). Après la disparition des Éditions Rencontre dans le courant des années 1970, cette maison deviendra en 1978 les Éditions de l'Aire, reprenant le fonds de la coopérative L'Aire-Rencontre (Vallotton, 2014: 31-33).

Dans la seconde moitié des années 1950 et au début des années 1960, Bertil Galland n'est donc pas seul à travailler sur l'espace littéraire romand. Mais ces maisons, selon lui, délaissent trop les auteurs régionaux et la vie littéraire romande se caractérise par une foule de petites chapelles éphémères où le combat est dru entre primauté de l'art et primauté de l'idéologie.

Pour lui, ces initiatives ne suffisent pas à donner corps à cette littérature malmenée, en mal de reconnaissance, dépendante du bon vouloir parisien. Il déplore l'impéritie de l'Association vaudoise des écrivains (AVE), critique sa mollesse, attend une action d'envergure et coordonnée. Le jugement est sans doute sévère. Il n'en appelle pas moins à une action qui rende honneur à la production locale, riche d'un discours singulier, qui ne peut espérer son salut de Paris. Certes, la capitale française restera le sommet de la reconnaissance. Mais la littérature romande doit pouvoir vivre pour elle-même, sans quoi elle n'aura aucune chance de se faire entendre.

Surtout, il croit en une littérature délestée du poids «sartrien» ou marxiste qui oblitère non seulement le génie des auteurs, hommes et femmes, que ce coin de

terre abrite à foison, mais aussi la vraie portée de la littérature. Il s'oppose plus que jamais à la conception plus politique et sociale de la littérature défendue dans la revue *Rencontre*. Il plaide en somme, et une fois de plus, pour l'universel contre le pseudo-universel colporté par une idéologie qui prétend confisquer la vérité. Galland séparera toujours l'écrivain de ses inclinations politiques : seule la dimension poétique de l'œuvre importe ! Plus largement, il n'hésite pas à dissocier les personnes qu'il estime de leurs engagements militants : il s'active, on l'a dit, pour le retour en Suisse d'Andersson, en dépit de son affiliation maoïste, et il défendra toujours Regamey, qu'il refuse de classer parmi les fascistes en dépit des critiques dont ce dernier était l'objet de la part tant de la gauche que de la droite libérale, et ce malgré la rupture de 1971.

Pour Galland, l'heure de l'action au nom de la littérature romande a donc sonné, au-delà des nombreuses contributions qu'il publie dans *La Nation*. Mais son premier acte militant prend une forme particulière. Il avait tôt repéré le talent hors norme de Jacques Chessex, qui publie dans la *Nouvelle Revue française* par l'entremise de Jean Paulhan. Il présente aux lecteurs de *La Nation* le *Chant de printemps* de Chessex, paru en 1955. Galland entre alors en contact avec le poète, professeur dans un gymnase lausannois. Et avec lui se noue, dès 1957, une amitié compliquée, faite de hauts mais aussi souvent de bas... Chessex possède déjà les réseaux littéraires, Galland a un projet et l'esprit d'entreprise : le duo sera d'une grande efficacité (Pellegrino, 2015 :

67-69). Et c'est par Chessex qu'il est rendu attentif, le 20 avril 1957, à l'imminent soixantième anniversaire de Gustave Roud.

### L'hommage à Gustave Roud

Pour les deux hommes, la cause est entendue: il est inconcevable de laisser passer pareil événement sans en profiter pour rendre un hommage appuyé au poète de Carrouge. Une « Fête des Lettres vaudoises – Hommage à Gustave Roud » est ainsi imaginée pour le 16 juin 1957, avec l'appui d'autres personnalités comme le couple d'enseignants et écrivains Philippe Renaud et Odette Renaud-Vernet. Soutenue par Marcel Regamey, elle a pour théâtre la Maison de l'Église et de la jeunesse inaugurée en 1953 à Crêt-Bérard, au-dessus de Puidoux. Galland est un habitué des lieux, animés par le pasteur Charles Nicole, qui a épousé la fille du Genevois Louis Debarge, animateur des décennies durant de *La Semaine littéraire*. Il est proche aussi du mouvement Église et Liturgie lancé par Regamey et le pasteur Richard Paquier. Le pasteur résident est également le frère de Georges Nicole, un ami de jeunesse de Roud et « l'un des critiques les plus perspicaces de la poésie romande », selon les mots de Galland. Tout concourt à ce que l'événement soit mémorable, et il le sera ! Bertil Galland le raconte en détail dans *Les pôles magnétiques*.

Le programme a belle allure. Environ cinq cents personnes font le déplacement de Crêt-Bérard. Une exposition des photographies de Roud est organisée ; le ténor Éric Tappy chante des poèmes de

Roud lui-même, de Ramuz, de Crisinel, de Budry, mis en musique par Jean Apothéloz et Jean Binet; la Compagnie des Faux-Nez joue *La grande guerre du Sondrebond* de Ramuz, mise en scène par Charles Apothéloz, patron de la troupe et sartrien; une douzaine d'auteurs lisent leurs textes et poèmes, dont Anne Perrier, Maurice Chappaz, Henri Debluë, Pierre Schlunegger et Philippe Jaccottet, auteur de l'hommage à Roud – qui y répondra « dans un silence chamanique », narre Galland (2014a: 226). Franck Jotterand, « l'orchestrateur de la vie des arts en Suisse romande par le truchement de la *Gazette littéraire* » (228), s'enflamme. Galland, est de la partie, de même qu'Ernest Ansermet, qui sera l'un des premiers à envoyer son texte pour l'ouvrage appelé à immortaliser l'événement et que Galland et Chessex feront paraître ultérieurement. On y rencontre aussi Armand Abplanalp, le grand comédien vaudois, ou encore Marcel Regamey, et Yves Velan, l'antithèse politique du précédent, auteur « de la seule attaque directe de [la] publication » (230), se souvient Galland, qui publiera ultérieurement un roman et un essai de cet auteur.

Mais la publication de *l'Hommage à Gustave Roud* en l'honneur d'un grand poète, célébré dans une quasi-unanimité, ne fait pas encore un manifeste à même de réorienter la littérature romande, si riche en talents, vers de nouveaux horizons, vers une prise de conscience de sa qualité et de son ampleur. Il sied de franchir un pas de plus. Les articles de Galland parus dans *La Nation* ont présenté un état de la situation, il faut maintenant, sinon proposer

un plan d'action – c'est peut-être prématuré –, du moins poser les axes d'une réflexion susceptible de féconder l'avenir.

Comme le rappellent Françoise Fornerod, Daniel Maggetti et Sylviane Roche (2011), le texte qui prend, *a posteriori*, valeur de programme est l'étude intitulée « Perspective cavalière des lettres vaudoises », que Galland publie dans la revue jurassienne *Miroirs* avec laquelle il est entré en relation entre autres grâce à Chessex. L'article est publié en automne 1958, mais il l'a écrit durant l'été, alors qu'il se trouvait déjà aux États-Unis. Ce n'est pas un hasard. C'est en sillonnant ce pays, en y découvrant une autre mentalité, en lisant des auteurs locaux qui l'influenceront grandement, comme John Dos Passos et Timothy Geithner, qu'il a pris conscience des chemins nouveaux qu'une littérature, même romande, peut oser aborder.

Son projet se forme, petit à petit, entre les faits divers récoltés dans les salles de rédaction qu'il fréquente chez l'Oncle Sam et ses entretiens avec des personnalités de premier plan, comme Henry Miller. Mû par une puissante volonté de coller au réel, cette volonté dont il sait qu'elle n'a pas pour seule vocation de l'aider à forger sa vision du monde, il conçoit l'espoir de réinventer le journalisme. En 1959, de retour à Lausanne avec l'envie d'embrasser cette profession, il reprend d'abord sa routine syndicale, agrémentée de sa fréquentation régulière des réunions de la Ligue vaudoise.

Une simple routine donc ? Que nenni ! Car les idées qu'il a laissées mijoter au gré de ses tribulations américaines commencent à exhaler un parfum

appétissant. Amoureux de la littérature, et de celle de son pays en particulier, fin connaisseur de ce paysage éditorial dont il a ausculté les failles et possibilités, il juge le moment mûr pour l'action. Comme il procédera dans tous les projets qu'il entreprendra, avec un opportunisme jamais spoliateur, il observe ce qui l'entoure et puise les relais qu'il juge utiles pour son projet dans son environnement immédiat. Il fonctionnera toujours ainsi, par cercles concentriques si l'on peut dire ; nous y reviendrons. Autour d'un cercle d'intimes, des gens de confiance, il construit une équipe, puis un projet, qu'il portera au loin avec une énergie toujours au rendez-vous.

### **Au commencement étaient les « Cahiers de la renaissance vaudoise »**

Or qu'existe-t-il autour de Galland à même de l'aider à reprendre en main cette littérature romande qu'il juge à la dérive ? La Ligue vaudoise possède une collection, les « Cahiers de la renaissance vaudoise » (CRV), fondée par Regamey en 1926. Ces « Cahiers » vivent, publient avant tout les essais politiques ou religieux de son fondateur et du pasteur Paquier. Mais la Ligue détient un riche fichier de plusieurs centaines d'abonnés, fidèles lecteurs de la prose de son chef. Pourquoi ne pas en faire le socle d'une entreprise plus ambitieuse, sans espérance mercantile, mais qui se distinguerait par la confiance qu'elle vouerait aux auteurs de Suisse romande ? Voilà un changement de stratégie important pour une collection spécialisée dans une veine politique. Or Regamey accueille l'idée

avec bienveillance et confie la direction des « Cahiers » à son fougueux camarade « liguiste ». Une direction, évidemment non rémunérée, qui sera effective en 1961. Mais Galland se fera toujours un point d'honneur de payer tant l'imprimeur que les auteurs ; car c'est aussi l'existence matérielle des créateurs qui le préoccupe, tant il sait que leur inspiration sera toujours maltraitée si leur survie n'est pas assurée.

Commence ainsi la grande aventure des « Cahiers de la renaissance vaudoise », transformés par l'inspiration de Bertil Galland en terreau d'une littérature romande qui pourrait enfin vivre de ses propres forces et, surtout, matérialiser un pouvoir créateur devant lequel, peut-être, s'ouvriraient indirectement d'autres horizons, d'autres marchés, parce que Galland n'a pas honte d'inscrire la création artistique aussi dans sa réalité économique. Il en est convaincu : la Suisse romande a droit à une place sur la carte de la francophonie. Il ne s'agit donc pas d'affirmer l'existence d'une littérature romande contre Paris, mais avec Paris, en forçant au besoin les portes de l'arbitre alors mondial des élégances culturelles. Dans ce combat se cache un projet politique : de cette littérature romande, le canton de Vaud serait le centre. Mais on n'en est pas encore là.

Pour l'heure, il convient d'affiner la nouvelle identité dont sont sur le point de se doter les éditions de la Ligue vaudoise. Pour débiter, Galland se veut prudent. Pour ne pas brusquer les abonnés des « Cahiers », il leur propose des essais du maître, ou d'autres membres de la Ligue, mais aussi, en 1960, sa *Machine sur les genoux*, récit de son périple américain.

Puis un premier texte en phase avec son projet, immergé dans la logique des « petites patries » qu'il faut ménager, redécouvrir, replacer au cœur de la géographie mentale des sociétés humaines : ce sera *Le Tessin des Tessinois* d'Angelo Parola en 1962 (Pellegrino, 2015 : 78). La même année, il publie *Greffes*, le premier recueil du jeune poète Pierre-Alain Tâche. Le processus est lancé : les nouveaux « Cahiers » prennent leur envol et le mouvement de Regamey, que d'aucuns jugent réactionnaire, va devenir la matrice d'une littérature dédiée à l'écriture contemporaine et à la poésie !

Après avoir décliné au tout début des années 1960 l'invitation à rejoindre la rédaction de la *Feuille d'avis de Lausanne*, mû par le souci de préserver sa liberté, Galland se ravise trois ans plus tard, encouragé par son épouse Sylvie qui se soucie des rentrées financières pour la famille qui s'agrandit. Dans le contrat de travail de 1963, le rédacteur en chef du journal, Pierre Cordey, accepte d'introduire une clause selon laquelle son employé conserve le droit d'animer la maison d'édition toujours dans le giron de la Ligue vaudoise. À côté de son métier de reporter, qui l'amène à parcourir le vaste monde, il pourra donc aussi se consacrer pleinement à la mise en valeur des pépites littéraires que recèle le pays romand. Et là, le travail prend de l'ampleur.

Si une Suisse romande comme entité homogène le rebute toujours par son évidente artificialité, la recherche de l'originalité d'une pensée littéraire propre à cette région continue à le hanter. La cause jurassienne symbolise ainsi la jonction entre un



militantisme politique digne d'intérêt et un militantisme littéraire parce que, à ses yeux, dans le cas jurassien, c'est bien par celui-ci que celui-là pourra déboucher sur une autonomie revendiquée par le mouvement séparatiste, de plus en plus vigoureux. Un combat qui répond d'ailleurs à la ligne de la Ligue vaudoise : Marcel Regamey n'est-il pas l'avocat des chefs du mouvement ? Le deuxième opus que publient les CRV sur les petites patries est ainsi révélateur : *Le Jura des Jurassiens* est signé par Roland Béguelin, l'une des figures de proue des autonomistes, en 1963. Le projet politique se met en place.

Dès ses débuts comme éditeur, Bertil Galland s'appuie sur un certain nombre de principes auxquels il ne dérogera jamais. Nous avons déjà évoqué son souci de respecter ses engagements financiers tant auprès de l'imprimeur attitré de l'entreprise, Samuel Bornand à Aubonne, qu'auprès des auteurs. Cette volonté réduit certes le travail éditorial à un artisanat sans vocation de profit. Mais peu importe : Galland s'ingénie à cultiver cet esprit de milice qu'il transcende dans une relation familiale qu'il instaure avec ses auteurs. Il les invite régulièrement à la table familiale au Châtelard, où son épouse dirige une institution pour enfants difficiles, puis à Vevey et à Saint-Saphorin. Ses enfants, dont le premier est né durant son séjour aux États-Unis, sont sollicités pour aider à la mise sous pli des livres lors des grands envois de ses nouveaux « produits » à ses abonnés. L'écrivain adoubé par Galland devient un membre de droit de la famille élargie d'un éditeur souvent métamorphosé en confident.

## Le livre, un objet pour l'universel

Mais sa marque s'imprime aussi dans la relation avec l'objet livre qu'il souhaite créer. Pour Galland, le livre doit être parfait. Le travail d'écriture requiert un soin obsessionnel au point que, jailli de l'inspiration effervescente du créateur, il ne peut trouver son chemin dans la réalité du marché littéraire qu'en se muant en une sorte de travail d'équipe. Bertil Galland ne se voit pas comme un simple lecteur ou correcteur d'un manuscrit qui serait achevé dès l'apposition du point final par l'écrivain. Il s'implique dans la rédaction, ne compte pas les heures qu'il passe avec ses auteurs au chevet de chaque page, en quête permanente d'une impossible perfection. Il condense le sens du mandat dont il se sent investi au service de l'auteur dans *Une aventure appelée littérature romande* : « Je crois aux livres vers lesquels ont longuement convergé les soins. »

Ces soins, il les prodiguera avec acharnement à l'ensemble de sa production. Porté au pinacle de la qualité formelle, le livre selon Galland doit être non seulement bon, mais aussi beau. La collaboration avec l'imprimeur d'Aubonne est donc primordiale, mais aussi la ligne graphique qu'il souhaite conférer aux ouvrages sortis de ses éditions. Le fer de la Sainte Lance du Royaume de Bourgogne, emblématique d'une création locale, a été placé par Étienne Delessert sur les livres qu'il publie et sera repris par le graphiste Laurent Pizzotti, fils d'un peintre lausannois connu. Le livre, à tout point de vue, sort du cercle étroit de l'auteur livré à ses visions...

Mais les CRV revisités par Bertil Galland poursuivent surtout leur exploration d'une âme de la Suisse romande portée par sa littérature. Reconnaissance de l'esprit du lieu et ouverture vers la grande littérature ne sont pas incompatibles. Galland le démontre avec le troisième ouvrage publié sous sa houlette dans cette série consacrée aux petites patries qu'il chérit: le *Portrait des Valaisans* de Maurice Chappaz. Le nom de ce dernier est déjà une référence dans le microcosme littéraire romand, aux côtés de sa muse et épouse Corinna Bille, fille du peintre Edmond Bille. Galland vénère Chappaz et ne sait comment l'aborder. Mais il connaît sa sœur, compagne d'études à l'Université de Pérouse où il avait passé un semestre en 1953, et le contact s'établit avec finesse et facilité. L'éditeur est aux anges: non seulement le poète de Bagnes a suivi avec attention ses premiers pas d'éditeur, mais il accepte avec enthousiasme de collaborer avec lui. Le sujet que lui soumet Galland arrache vite sa conviction. Mieux encore, il l'avait anticipé: le *Portrait des Valaisans* était déjà écrit et le travail éditorial est rondement mené, en 1964; le livre s'avère un grand succès d'estime et de vente. Les CRV façon Galland sont alors réellement lancés. Ce voyage dans «l'âme des peuples» culmine en 1969 avec le *Portrait des Vaudois* de Jacques Chessex, secoué par le succès de Chappaz et sortant à peine d'une période de disette créatrice. Nouveau triomphe.

Cette réussite inespérée alimente la polémique (Galland, 2014b: 146). Bertil Galland ne se dissoudrait-il pas dans un provincialisme de mauvais aloi au

détriment de l'universalité à laquelle doit aspirer la « vraie » littérature ? Reproche balayé d'un revers de main par l'éditeur : jalousie des « bêcheurs », comme il les qualifie dans *l'Aventure...* Il a déjà prouvé, et le fera encore, qu'opposer une perspective à l'autre révèle le véritable provincialisme ; plusieurs auteurs de gauche ne sont pas sur la même ligne et se distancieront de lui (relevons que plusieurs d'entre eux rejoindront le Groupe d'Olten créé en 1971 à l'initiative d'écrivains alémaniques pour rassembler des sensibilités de gauche).

Le succès du *Portrait des Valaisans* scelle une riche amitié entre le jeune et fringant éditeur et le poète, dont les publications vont se multiplier. Un périple épique en Suède, très important dans le développement personnel de Bertil Galland, soudera encore davantage leurs liens, comme leur combat commun pour la nature menacée par une modernité ravaugeuse. Galland ne travaille pas seulement avec l'auteur valaisan, mais aussi avec son épouse. Corinna Bille devient une amie proche de la famille Galland. Il révèle sa dimension d'écrivaine d'envergure en publiant, aux CRV, *Le mystère du monstre* en 1968. Désormais, Corinna Bille, que Galland publiera régulièrement, l'accompagnera de son affection jusqu'à ses derniers instants à l'hôpital de Sierre, vaincue par le cancer qui l'emporte en 1979. Elle a trouvé, notamment grâce à lui, sa place au panthéon de la littérature romande.

Galland renforce progressivement sa position dans le champ littéraire romand et n'a pas rompu ses liens avec Chessex, malgré son long séjour aux

États-Unis qui n'inspire guère d'intérêt au futur Prix Goncourt. Un Chessex qui poursuit sa propre voie du côté de Paris où Christian Bourgois publie en 1967 sa *Confession du pasteur Burg*. Avec lui, Galland a toujours partagé le même diagnostic sur l'état de la littérature romande, sur la nécessité de la réveiller de sa torpeur et de ses querelles intestines, sur le rôle néfaste de l'engagement idéologique d'obédience sartrienne lorsqu'il est seul à justifier l'inspiration créatrice. Or quoi de mieux pour donner vie à ce corps inerte, mais qui demande à se ranimer, qu'une revue capable de ne pas s'embourber dans les traditionnelles chamailleries personnelles et politiques ? N'ont-elles pas anéanti les efforts entrepris jusque-là pour doter la Suisse romande d'une revue digne de ce nom ? Co-animée par Henri Debluë et Michel Dentan, la revue *Rencontre* a disparu en 1953. *Pays du lac*, où l'art domine le politique grâce à Chessex, n'a existé qu'entre 1953 et 1955. Son successeur, *Domaine suisse*, n'a tenu que quelques numéros.

L'objectif est ambitieux : créer un lieu où se croiraient plumes expérimentées et jeunes pousses qu'il convient de soutenir dans leur vitalité naissante. Une revue surtout qui s'extraîrait des illusions d'une littérature dite engagée et dont l'échec en Suisse romande est à ses yeux programmé. Les CRV, comme maison d'édition, jouent un rôle de plus en plus reconnu, mais seule une revue vouée exclusivement à la création artistique permettrait les rencontres, sources d'une dynamique porteuse. C'est le plan que Galland et Chessex décident de mettre en route par la revue *Écriture*, en gestation depuis 1963

et fondée officiellement l'année suivante, à nouveau sous le toit accueillant de la Ligue vaudoise par ses CRV hissés au rang de promoteur de la littérature romande sous toutes ses formes. Galland présente le programme de travail de la revue dans *La Nation* du 1<sup>er</sup> mai 1964.

### **Écriture et le Prix Georges-Nicole**

Début brillant pour ce point de convergence, salué sous des vivats unanimes pour la qualité de son contenu, avec Étienne Delessert à la baguette graphique. S'y côtoient des textes de Gustave Roud, Philippe Jaccottet, Jean Starobinski, Georges Borgeaud, Catherine Colomb, Jacques Mercanton, Maurice Chappaz et du jeune Pierre-Alain Tâche, en somme la fine fleur de la littérature romande !

Mais, à peine les projecteurs éteints sur ce numéro 1 si prometteur, des désaccords apparaissent. Dénonçant une présence trop intrusive de Marcel Regamey dans les parages de la revue, Chessex et son ami Bernard Christoff, qui avait rejoint les deux compères comme secrétaire de rédaction, se retirent subitement du projet, résolus à faire capoter la revue. Il est vrai que Regamey a pris position dans son journal face à des critiques qui reprochaient l'absence de certaines signatures de gauche appréciées dans le milieu littéraire romand. Puisqu'il s'était contenté de les déclarer simplement les bienvenues, on n'avait pas manqué de suggérer qu'il exerçait là, implicitement, une forme de tutelle sur la revue comme copropriétaire des éditions qui l'abritent. Les acclamations saluant

les heureux résultats de la collaboration entre Galland et Chessex ne calment pas ce dernier, qui dénonce, comme le rappellent Françoise Fornerod, Daniel Maggetti et Sylviane Roche (2011 : 116), un « acte de paternalisme » inacceptable.

Galland connaît certes son Chessex, coutumier des sautes d'humeur, toujours en proie aux actes intempestifs de ses dons contradictoires, créateur d'envergure toujours sur le point de basculer en spectre de l'autodestruction... Il aura encore souvent à endurer les foudres d'un auteur à l'équanimité souvent incertaine. Mais, pour le moment, c'est bien un projet porteur de beaucoup d'espérances qui se voit frappé à mort. Galland, pourtant porté par une énergie à toute épreuve, est anéanti.

Il n'est cependant pas homme à abandonner ou à s'effondrer face aux anathèmes. Il a beau se sentir l'humble serviteur du génie, il connaît aussi les prisons mentales qui s'érigent parfois autour des êtres qu'il a choisi d'oindre de son attention. Il cherche avec sa fougue habituelle d'autres partenaires, plus fiables dans leurs engagements, et les trouve. D'abord dans la personne de Jean-Luc Seylaz, alors professeur de gymnase et plus tard professeur à l'Université de Lausanne. Il bénéficie du ferme appui de Gilbert Guisan, professeur en cette même université et bientôt fondateur du Centre de recherches sur les lettres romandes. Ces deux hommes lui témoignent leur confiance et le premier nommé s'associe à Galland comme co-directeur pour assurer la parution du numéro 2 d'*Écriture*, enfin en librairie en 1966.

La revue trouve son rythme de croisière et sera bientôt à nouveau rejointe par Chessex, accueilli avec joie par un Galland pas rancunier. Elle reste associée aux CRV avant de passer en 1972 sous l'aile des éditions que Galland a fondées, nous y reviendrons. La revue sort dès lors une fois l'an (deux fois entre 1980 et 1986), jusqu'en 2005, date de son dernier numéro. Galland fonctionne, lui, comme éditeur jusqu'au numéro 17 paru en 1980, assurant la pérennité de son projet, malgré la fermeture de sa propre maison d'édition, par la création d'un comité d'édition. La direction de la revue sera alors reprise par Roland de Muralt, puis Françoise Fornerod, Daniel Maggetti et Sylviane Roche en 1986.

*Écriture* sera associée à un autre projet cher à Bertil Galland. Des éditions pour servir la cause de la littérature romande, c'est bien ; l'appui d'une revue reconnue et ouverte à tous les courants constitue un avantage supplémentaire. Mais est-ce suffisant pour assurer la promotion des jeunes talents ? Pour Galland, la réponse est non. Naîtra en 1969, de nouveau avec l'appui de Chessex, mais aussi de Chappaz, et adossé à *Écriture*, le Prix Georges-Nicole. Celui-ci est baptisé du nom du critique, poète et enseignant déjà cité et décédé en 1959, un homme dont Chessex et particulièrement Yves Velan, nouvel écrivain des CRV, loueront « la lecture toujours fraîche et ouverte », « mais d'un goût fin et sévère », des œuvres qu'il analyse. Le prix existe toujours aujourd'hui.

Le jury se réunit en 1969 pour attribuer le premier Prix Georges-Nicole. Outre Galland, Chessex et Chappaz, il est composé de Corinna Bille, Nicolas



Bouvier, Jean-Pierre Monnier et Alexandre Voisard, que l'éditeur est en train de faire entrer dans son «écurie». Galland arrive, il déverse un grand sac à dos devant ses invités, on se répartit les manuscrits, chacun gagne un coin de verger et se lance dans la lecture des textes. Très vite, deux œuvres émergent et récoltent les compliments de cette pléiade de plumes éminentes. Il s'agit de celles de la Chaux-de-Fonnière Anne-Lise Grobéty et du Valaisan Jean-Marc Lovay, deux créateurs à peine sortis de leur adolescence qui se partageront la première place. Ils vont s'installer au frontispice de la littérature romande. Anne-Lise Grobéty rejoindra le jury du prix pour sa troisième session en 1977, complice de Corinna Bille, alors que Lovay, séduit par les charmes ambigus de Katmandou, nouera une longue amitié avec Chappaz. Elle débouchera sur une correspondance que les CRV éditeront en 1970 sous le titre *La tentation de l'Orient*.



Paternaliste ou non, la main de la Ligue sous laquelle vivent des « Cahiers de la renaissance vaudoise » revivifiés autorise un travail de fond que Galland mène avec dextérité. Payant de sa personne, il navigue entre ses obligations professionnelles à la *Feuille d'avis de Lausanne* et les CRV, toujours en train de défricher en sillons littéraires cette terre romande qu'il aime. Il est au four et au moulin. Sa position de journaliste au cœur de la cité offre à l'éditeur une visibilité dont il sait profiter et que certains concurrents redoutent. Il sollicite des étudiants membres de la Ligue ou ses enfants et leurs amis pour l'épauler lorsqu'il faut assurer l'emballage et l'envoi aux médias d'une « nouveauté ».

### **La fraternité créatrice**

On voit Galland accompagner le travail de création au plus près de ses auteurs. Il s'engage avec la même ardeur à leurs côtés dès que les livres sortent de l'imprimerie et qu'ils vont vivre leur vie, entre séances de signatures et rencontres avec la presse. Un livre est un bien précieux, et il est hors de question de laisser ces plumes s'exprimer seules dans un univers plein

de pièges. Le créateur ne reste pas vissé sur sa prose ou ses vers. François Vallotton (2019) a repéré, entre 1960 et 1985, cinquante-deux interventions médiatiques de Galland comme éditeur. Il n'est dépassé, et de justesse, que par celui qui fut parfois présenté comme son rival, Vladimir Dimitrijević, à la tête de L'Âge d'Homme. Le nom de sa maison d'édition lui avait été suggéré par Chessex, indice, chez ce dernier, de la multiplicité de ses propres contacts et des voies diverses qu'il ouvre à son œuvre personnelle.

Les moissons se succèdent dans l'autre des CRV après le succès triomphal des deux *Portraits* et une fois retombée l'émotion autour de la revue *Écriture*. Chessex a publié en habitué de la maison Galland *Reste avec nous*, en 1967, qui précède de deux ans son *Portrait des Vaudois*, avant *Les Saintes Écritures* et son sulfureux *Carabas* dont nous reparlerons. En 1967 également, Galland accueille l'œuvre de Jean Cuttat, le valeureux fondateur, durant la guerre, des Portes de France à Porrentruy. Cuttat, qui vit entre la Suisse et Paris, après la fermeture de sa maison d'édition, est aussi un poète. Galland devient son ami proche. Il se fait un bonheur de l'entendre lire ses chansons et révélera l'ensemble de son œuvre au public romand, au-delà de sa sympathie personnelle pour les combats du Jura.

La poésie n'exclut pas la politique lorsque la cause est juste : c'est le message qui perce aussi de son association avec Alexandre Voisard, le poète militant du Jura libre dont il publie en 1969 *Les deux versants de la solitude*, certes loin de toute littérature engagée. Une série de recueils suivra à partir de 1972, dans

ses propres éditions. En 1968, alors qu'il prend en charge le destin littéraire de Corinna Bille, Galland publie également les œuvres complètes du poète Pierre-Louis Matthéy, ami de Roud, qu'il est allé voir régulièrement dans son lit solitaire de malade aux Pâquis, à Genève.

Si la littérature romande tient le haut du pavé dans le catalogue des CRV, Galland vise néanmoins à le diversifier. En 1967, il publie sa propre traduction d'un roman ouvrier, *Le barrage*, du poète suédois Kurt Salomonson. De retour en langue française, il prend en charge des ouvrages plus difficiles, dans un éclectisme idéologique dont il ne se départira jamais. Autant la poésie asservie à l'utopie ne peut que sombrer à ses yeux, autant il est touché par les longs parcours solitaires, errements dont monte un grand souffle. Tel est le cas pour les deux volumes du *Long été* de Lorenzo Pestelli, Florentin éduqué en Belgique et maoïste perturbé par ses expériences chinoises. C'est une œuvre pour laquelle Galland n'hésite pas à prendre tous les risques en l'édition en 1970 et 1971. Il en va de même pour Anne Cuneo, qu'il publie plus tard et dont il ne partage pas les engagements trotskistes de l'époque. Mais, dès qu'il s'agit de poésie et d'authentique littérature, les divergences possibles s'effacent comme par enchantement. Il le dit clairement dans l'entretien radiophonique accordé à Christian Ciocca, à propos d'Anne Cuneo : « C'est une sœur. » L'autonomie dont jouit Galland au sein de la Ligue favorise cette diversité politique au nom du plaisir et de la profondeur du verbe.

De fait, l'environnement intellectuel de Galland, en dehors des salons feutrés de la Ligue vaudoise, est également en accointance littéraire avec une gauche plus ou moins extrême. Plusieurs écrivains de ce bord, de Cherpillod à Velan, en y ajoutant Chessex, sont passés par la Société de Belles-Lettres, société d'étudiants qui, au lendemain de la guerre et à côté d'étudiants de droite, voit défiler une impressionnante brochette de poètes et de futurs journalistes ayant succombé plus ou moins longtemps au mirage communiste dans ses nombreuses déclinaisons. Ce sont ces gens, et leurs compagnons de cordée en provenance d'autres milieux mais emplis des mêmes idéaux, que Galland côtoie dans son quotidien d'éditeur au service de la création romande.

En définitive, dans ses opinions politiques concrètes, Galland ne cédera à aucune complaisance à l'égard de thèses auxquelles ses amis et amies poètes ont pu adhérer. Périlleux exercice d'équilibrisme ? Non point. Sûr de ses propres convictions, des synthèses qu'il a tirées de ses lectures et fréquentations, il accueille l'altérité avec une profonde tolérance, sachant trier en valeur humaine chez ses interlocuteurs le bon et le moins bon. Politiquement, il fut affligé devant le refus de l'AVS que recommanda la Ligue vaudoise en 1947 ; il l'est pareillement devant les utopies marxistes et les complaisances sartriennes que toujours il rejettera.

## Des ambitions pas encore assouvies

Options idéologiques? Questions marginales pour lui, en réalité... Ce qui compte, c'est le labeur pour la littérature. En effet, les choses bougent. Le paysage éditorial romand s'est enrichi, dans les années 1960, de nouveaux foyers actifs, notamment avec l'apparition du futur « géant », L'Âge d'Homme de Vladimir Dimitrijević, fondé en 1966, où se rencontrent des auteurs du cru, comme Georges Haldas, Jean Vuilleumier, Gaston Cherpillod, Étienne Barilier ou François Debluë, et de grandes plumes de l'Est européen. Cette maison devient la porte d'entrée des écrivains russes vers l'Occident francophone grâce aux apports de Georges Nivat, professeur à Genève, et à des traductions qui feront date. Cette maison crée également, sous l'impulsion de Pierre-Olivier Walzer, la collection « Le livre de poche suisse » en 1978. Dans cette « bataille » pour le leadership éditorial romand, Galland, ami de plusieurs auteurs de son collègue, affermit néanmoins sa position et mérite sans doute l'étiquette de « principal acteur » dans cette nouvelle démarche de l'édition romande que lui attribuent François Vallotton et Simon Roth dans *l'Histoire de la littérature en Suisse romande* (Francillon [dir.], 2015 : 782).

Daniel Maggetti et Jérôme Meizoz, dans le même ouvrage, reconnaissent en lui la « cheville ouvrière, sur le terrain même et quarante ans durant, de la majorité des entreprises dédiées à l'illustration de l'esprit romand » (1230). Avec une réserve cependant : on a vu que Galland se soucie comme d'une

guigne d'une Romandie qui exhalerait un esprit singulier et « unique ». Car la Suisse romande n'existe pas dans sa diaphane abstraction. En revanche, si l'on comprend cet « esprit romand » comme le fondement d'une certaine culture littéraire, source d'une originalité poétique qui mérite d'être connue, alors le jugement proposé par les deux observateurs s'avère des plus pertinents.

Les CRV peuvent-ils encore suffire à Bertil Galland ? Il a d'autres projets en tête, que son métier de journaliste au service d'un quotidien puissant lui permet d'élaborer. Son carnet d'adresses s'agrandit et, s'il est fasciné par la richesse créatrice des auteurs qu'il côtoie, il n'a pas perdu de vue que leur talent ne sera réellement reconnu que s'ils parviennent à défrayer la chronique dans la capitale des lettres, même tétanisée par le dernier vent de la mode, la condamnation du roman par Roland Barthes ou l'orthodoxie de l'engagement. Des auteurs ont certes réussi à s'y frayer un chemin, comme Chessex, Georges Borgeaud ou bien d'autres qui ont choisi de vivre à Paris, mais il est semé d'embûches. Or voici que le climat germanopratin, sans changer fondamentalement, donne subitement, en ce début des années 1970, des signes d'ouverture. On semble s'apercevoir que la vitalité de la langue française se déploie en dehors du magistère exclusif de Paris. Il serait inouï de ne pas en profiter ! Bertil Galland, tout comme Chessex ou Étienne Delessert, fréquente François Nourissier, souvent en séjour en Suisse dans son chalet de Caux. Il joue en France un rôle crucial qui le conduira à la présidence de l'académie



Goncourt, l'un des autels sacrés du Saint-Sépulcre littéraire. Et Nourissier n'est pas insensible à l'effervescence qui enflamme la création romande.

Tout semble ainsi se mettre en place pour le succès d'un projet que Galland caresse depuis longtemps et qui, à ses yeux, va être décisif pour une percée de « ses » auteurs sur la scène parisienne. Chessex, le plus doué des écrivains en lice, y a certes ses entrées, Jean Paulhan et Marcel Arland accueillant de longue date ses chroniques à la *NRF*, la *Nouvelle Revue française* de Gallimard. Mais c'est encore insuffisant. Galland, le « cheval fou », comme l'appelait Regamey qui suit encore sans mot dire le jeu d'échecs du directeur des CRV, apprend à se mouvoir avec aisance dans le microcosme parisien. Pour Georges Borgeaud, dont il est alors très proche, écrivain découvert avec plusieurs manuscrits en panne, il conclut un contrat de coédition général avec Grasset. Ce document prévoit la parution simultanée, aux CRV pour le marché suisse et à Paris, d'œuvres dont il suivra personnellement et de près, à Lausanne, la naissance et l'élaboration formelle. Et dans ce système de double publication simultanée va sortir, en 1971, *Carabas* de Jacques Chessex, récit largement autobiographique. Mais ce qui aurait dû constituer une apothéose se transforme en enfer : l'« affaire *Carabas* » commence (Bussard et Vallotton, 2011).

### **L'affaire *Carabas*, le temps des tempêtes**

Plusieurs éléments convergent vers une crise à la fois douloureuse dans ses conséquences humaines

et paradoxalement vivifiante pour la dynamique éditoriale de Bertil Galland. La fin des années 1960 voit la société occidentale vaciller dans ses modes de vie ; la révolution « culturelle » agite aussi la Suisse et le canton de Vaud. Le monde artistique local se laisse emporter par les espérances qui jaillissent d'une contre-culture dont se délecte la nouvelle génération. Nés pendant ou après la Seconde Guerre mondiale, ses ressortissants sont à la fois avides des innovations techniques du moment, émerveillés par les promesses d'une prospérité économique qui arrose l'Occident depuis les années 1950 de ses taux de croissance faramineux et horripilés par une société de consommation en train de dicter ses choix, ses conformismes, sa vision rétrécie de la liberté. Or cette liberté, la génération soixante-huitarde entend la secouer, la réinventer, se la réapproprier au nom d'une « Nouvelle gauche » qui veut réconcilier Marx et Freud et désaliéner la société. Féminisme, anti-colonialisme et écologie politique s'agrègent à des mouvements politiques allant du maoïsme à l'anarchisme en passant par les multiples variantes de la gauche. Cet univers idéologique a exercé une pression, on l'a vu, sur la majorité des auteurs de Galland, qu'ils aient pris ou non, comme Chessex, leurs distances avec des idées en vogue.

L'omniprésence au sein des CRV de cette génération d'auteurs rejoints par de grands anciens comme Chappaz, même contrôlés par un Galland vigilant, a sans doute contribué à ternir, comme le suggèrent Bussard et Vallotton, l'image que donnait cette honorable collection aux yeux de ses propres

abonnés. Une certaine irritation se met à poindre, la méfiance se durcit, la position de Galland se fragilise. Et l'idée d'étoffer par des coéditions avec des maisons parisiennes (Grasset puis d'autres) un catalogue des CRV désormais entièrement dévolu à la littérature, en rupture totale avec les essais politiques et théologiques qui faisaient l'ordinaire de la publication fondée par Regamey et ses associés, passe mal. En effet, comment tolérer l'inféodation d'un éditeur drapé dans son farouche nationalisme vaudois aux toutes-puissantes modes qui régissent la République des lettres ? Au-delà d'une internationalisation artistique scrutée avec scepticisme, n'est-ce pas aussi donner la main à une conception « économiste » de la littérature ? N'en viendrait-on pas, à la fin, à privilégier le marché par rapport à une création qui se sublimerait dans la description d'un ressenti local, imperméable à une réalité, vaudoise ou jurassienne : ce qu'on ne peut contempler que d'ici ?

La publication du *Carabas* de Chessex, en 1971, cette coédition avec Grasset, allume dès lors la mèche d'une bombe. Tous les composants chimiques étaient réunis pour une déflagration prodigieuse à l'échelle vaudoise. Pour les fidèles lecteurs des « Cahiers », où l'on compte, à côté des nouveaux lecteurs que Galland a acquis par ses audaces, nombre de fidèles de la Ligue vaudoise, qui avaient accueilli la production « gallandienne » avec tolérance, intérêt souvent, courtoisie en tous les cas, le choc est rude. Bussard et Vallotton ont déniché, dans la correspondance de Bertil Galland déposée aux Archives

littéraires suisses, certains messages qui révèlent non seulement le désarroi causé par la lecture de l'opus de Chessex, mais aussi, parfois, une haine recuite qui ne demandait qu'à exploser. Regamey aussi est consterné et le fait savoir à celui qu'il considère comme son subordonné: «[...] le talent n'excuse pas tout.» (*La Nation*, 9 octobre 1971)

Échauffée par un air du temps porté à la contestation, la Ligue brandit une fin de non-recevoir face au texte de Chessex. Dans sa *Littérature de la Suisse romande expliquée en un quart d'heure*, Galland n'a pourtant pas assez de mots pour louer cet auto-portrait où Chessex «célèbre, dans une fulguration baroque, la liberté des tendresses et des chahuts» (Galland, 1986: 26). Cet avis n'est pas partagé du côté de la Ligue... Apercevoir Dieu alors que l'on se fait uriner dessus par une femme ne relève en tout cas pas de la bienséance que doivent promouvoir les CRV. Chessex choque les protestants et conservateurs de la Ligue...

Galland est solide, il croit en ce livre pour lequel il se battra, mais il lui est difficile de s'opposer au diktat de la Ligue. Chessex le sait. En dédicçant à Galland le manuscrit original de cette œuvre écrite sur de petits cahiers d'école primaire, dont il lui fait cadeau, il lui marque sa profonde reconnaissance: «Les livres heureux ont une histoire. Donc celui-ci se voit loti. Je l'ai fait en six mois, c'est court, mais trente-six ans pressaient, criaient au feu! [...] À toi naturellement ce manuscrit, mon cher Bertil, c'est peu, je sais ce que je te dois, j'écirai d'autres livres pour te le dire. À toi. Jacques, le 4 août 1971 ».

Galland, le « cheval fou », le compagnon de route qui avait acquis une vraie stature au sein de la Ligue vaudoise, en présidant même certains offices religieux lors des rassemblements de Valeyres, est prié de s'asseoir sur le banc des accusés. Flanqué de deux collègues avocats membres du mouvement, Marcel Regamey le reçoit froidement. L'heure n'est pas à la discussion, mais à une mise au point. Le coupable est sommé de s'y soumettre, sous peine de devoir se démettre. Les conditions que les trois hommes de loi lui imposent sont draconiennes : rompre tout contrat de coédition avec Paris ; soumettre ses choix de publications à un comité composé de deux membres de l'Ordre national, le noyau dur de la Ligue ; ne pas éditer plus de trois titres par année, ce qui laisse la place à deux œuvres si la revue *Écriture* continue. Il doit en outre renoncer à assurer seul la direction financière des CRV.

Galland est outré, chez ses amis, de leur absence totale de reconnaissance à l'égard de son travail. N'a-t-il pas réussi à hisser une collection confidentielle au rang d'une maison réputée loin à la ronde, épicentre d'un renouveau de la littérature romande ? N'a-t-il pas fait rayonner le canton de Vaud ? N'a-t-il pas fait prospérer les « Cahiers » par sa sage gestion et son bénévolat ?

Les « censeurs », pour reprendre l'expression de Bussard et Vallotton (2011 : 214), n'en ont cure. Habilement, Galland feint d'accepter le diktat de la Ligue, à la surprise de ses « juges ». Mais il s'agit d'une abdication tactique. Il lui faudra vingt-quatre heures pour élaborer une nouvelle stratégie. Rentré

à son domicile, au Châtelard, avec sa famille, il écrit à tous ses auteurs qu'il leur rend le stock de leurs œuvres et leurs droits afin qu'ils puissent s'engager en toute liberté auprès d'une autre maison d'édition. Cette manœuvre accomplie, il peut démissionner le lendemain. Pour lui, le temps des tempêtes est arrivé, marqué par une triple rupture en deux ans : avec la Ligue vaudoise, avec son épouse Sylvie, mais sans rapport avec les événements littéraires, puis la mort de sa mère Märtha en juillet 1973.

### **Sur son propre navire**

L'idylle avec les CRV est rompue et prend même un tour juridique. Par une fâcheuse négligence (une malveillance ?), on ne fait pas suivre à Galland le courrier qui lui est adressé au siège de la Ligue vers sa nouvelle adresse commerciale, interrompant de précieuses commandes. Révolté, il sort de ses gonds... Les choses se calmeront, mais dénotent l'émotion qui a gagné les protagonistes de cette affaire. Les relations sont-elles pour autant coupées avec la Ligue vaudoise ? Avec ses idées sans doute pas, même si Galland revendique la liberté de pensée qu'il affiche en toutes circonstances.

Néanmoins, une certaine distance s'était déjà installée entre Regamey et lui dès la fin 1969, date du dernier article de Galland paru dans *La Nation*. Regamey avait alors tenté de profiter de son avantage apparent pour mettre celui qui était encore directeur des CRV devant ses responsabilités idéologiques. La *Feuille d'avis de Lausanne*, par la voix

de son rédacteur en chef Pierre Cordey, soucieux de défendre l'indépendance de la ligne éditoriale de son journal, avait affirmé tolérer les engagements de ses collaborateurs au sein de n'importe quel groupe politique à l'exclusion de ceux opposés à la démocratie parlementaire. Regamey mit alors Galland en demeure de «lever toute équivoque», comme le racontent Bussard et Vallotton (2011: 219), en somme de couper les ponts avec cette démocratie parlementaire qu'il exècre, idée que Galland n'a jamais partagée. Bref, de choisir son camp...

Galland n'avait pas répondu. *Carabas* a fait de cette distance un fossé mélancolique, la rupture avec Regamey est consommée, en dépit de vaines interventions de certains membres de la Ligue. Il ne reverra son grand ami que sur son lit de mort, en 1982, à la demande de l'avocat et grâce à l'intercession de deux hommes, Jean-Jacques Rapin et Henri Debluë. En outre, il lui rendra hommage sur les ondes de la radio romande le jour de son décès.

En fait, c'est sur le plan affectif que le divorce fut le plus brutal, mais Galland conserva des liens étroits avec un grand nombre de ses affidés qui l'accompagneront dans ses futures entreprises, comme l'enseignant Yves Gerhard. D'autres lui tourneront simplement le dos. Mais il en faut davantage pour le perturber. Au moment où il libère «ses» auteurs de leurs engagements contractuels envers les CRV, il a déjà en tête l'étape suivante.

Il est évidemment exclu d'abandonner le travail accompli jusqu'ici. Au bénéfice d'une structure très souple, compte tenu des frais fixes légers favorisés

par le bénévolat, Galland fonde en 1971 les Éditions Bertil Galland, sur un « modèle d'affaires » identique à celui en vigueur aux CRV, sans même une inscription de l'entreprise au registre du commerce. Galland y poursuit son travail artisanal, calibré sur un accompagnement d'œuvres poétiques en gestation, sur la recherche de la perle littéraire oubliée, dans le souci presque névrotique de remplir la mission d'une sage-femme au service d'un accouchement créatif. Mais ce n'est qu'une corde de plus à son arc polyphonique, car d'autres projets mijotent dans la bouilloire gallandienne...

Journaliste de métier, homme en vue au sein d'un journal au centre de la vie vaudoise, lui, l'arpenteur de la planète, veut aussi profiter de la vitrine que lui offre son activité. Au faîte de sa puissance éditoriale dans les années 1970 (Vallotton, 2014: 22), Galland détient encore plusieurs leviers dans les médias et la politique qui peuvent renforcer ses projets et susciter des jalousies. Dans l'immanence « vaudoise » que lui a inculquée la Ligue et que *Carabas* n'a pas effacée, mais aussi pénétré des nouvelles méthodes d'investigation sociologiques et journalistiques découvertes et expérimentées aux États-Unis, il s'attelle à son grand œuvre, voué à la connaissance intime du pays qui est le sien: l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*.

Le chantier démarre à la fin des années 1960. Nous reviendrons sur cet important chapitre de la vie et de l'action de Bertil Galland; retenons pour l'instant que, si la littérature fouille l'âme des peuples, de même l'*Encyclopédie* aura-t-elle pour tâche de creuser



les tréfonds de la réalité vaudoise, appréhendée sous toutes ses facettes. Les douze volumes seront publiés aux Éditions 24 Heures qui seront spécifiquement créées à cette occasion après le renoncement des Éditions Payot. Galland va se plonger dans cette nouvelle aventure avec enthousiasme et la concevoir comme le complément naturel de «ses» éditions, continuant son travail inauguré à l'enseigne des CRV.

Autre entreprise associant ses deux visages d'éditeur et d'homme de médias, la collection du «Livre du mois» est éditée de 1969 à 1971, grâce à un accord entre la *Feuille d'avis de Lausanne*, les Imprimeries Réunies et Payot, signe de vitalité et de concurrence, en parallèle à la création de la «Bibliothèque romande», lancée par Michel Dentan la même année. Ce projet vise à divulguer à grande échelle une œuvre peut-être déjà établie, mais qui mérite un accès à un public plus large. Vingt-quatre titres de littérature romande et alémanique trouveront place dans l'inventaire du «Livre du mois», sous la forme de rééditions préfacées. Chappaz, Chessex, Bille y figurent et ils sont rejoints aux éditions personnelles de Galland par Debluë, Borgeaud ou Bouvier, qui lui dédie son premier et unique recueil de poèmes, *Le dehors et le dedans*, paru en 1982. Robert Walser est traduit par Walter Weideli. Deux grandes dames de la vie littéraire romande, Alice Rivaz et Ella Maillart, sont attirées dans la petite maison d'édition ou la grande, avec Jean-Pierre Monnier, Jacques Mercanton, les anciens amis Voisard et Cuttat, ou des plumes montantes comme Anne Cuneo. Les Suisses alémaniques seront aussi les bienvenus,

comme Beat Brechbühl ou Hugo Loetscher, grâce à la « Collection CH », créée avec l'appui de la Fondation CH pour la collaboration confédérale à Soleure, dans laquelle Galland s'est engagé dès sa création en 1974 ; sous ce sigle paraîtra aussi le *Portrait des Vaudois* de Chessex en allemand et en italien (Pellegrino, 2015 : 102).

### **Vers le couronnement littéraire**

On a vu que les Éditions Bertil Galland s'inspirent des méthodes que leur fondateur avait testées aux CRV. Avec le même succès et dans le même climat, cet esprit de famille habite son labeur au service de la littérature romande. Cette famille, Chessex la met en scène avec finesse dans *Les Saintes Écritures* publié par Galland en 1972. L'écrivain et l'écrivaine – car Galland donne une large place aux femmes, ce qui lui sera reconnu – ne sont pas des artistes fragiles qu'il faudrait dorloter, ce sont surtout des proches, mieux encore des frères et des sœurs, parfois difficiles, mais faits du même bois, coulés dans une âme parente. Cet esprit les amène à la table familiale, mais aussi dans de grands rassemblements amicaux dont Galland est le maître d'œuvre, l'échanson, le centre et la périphérie à la fois. Au cœur d'une galaxie qu'il a façonnée dans le temple de la littérature, il s'en considère comme la vestale autant que le factotum. Les artistes du verbe auront toujours la priorité à ses yeux.

Avec énergie, mais conscient de ses limites, il rassemble, unit, inocule une vitalité au groupe qu'il estime, pas à tort, transcendé par la rencontre. La

première réunion de « ses » auteurs a lieu au signal de Bougy en 1970, alors que rayonnent encore les CRV. La deuxième se tient l'année suivante à Valeyres-sous-Rances, haut lieu de la Ligue vaudoise... tandis que les liens avec les CRV sont en train de se briser. Tout un symbole. Montricher accueille une troisième rencontre en 1972. Il y en aura encore d'autres, dont deux à Orta, un lac de Lombardie, en 1976 puis en 1981, où sera annoncée la fin des Éditions Bertil Galland, effective en 1983.

Mais on n'en est pas encore là. Ces éditions sont en pleine croissance, publient à tour de bras, accumulent les projets. Le principe des coéditions a montré son efficacité avec *Carabas*. Mais Galland est conscient que cela ne suffit toujours pas. Ce qu'il faut, c'est un grand prix français, pour faire passer un écrivain à une reconnaissance pleine et entière. Dans cette ambition, la coédition est un outil absolument central pour l'ouverture sur les maisons parisiennes qu'elle procure.

François Nourissier joue un rôle décisif en de tels efforts. *Carabas*, à ses yeux, présentait toutes les qualités littéraires requises pour mériter le Goncourt, prix dont il est lui-même un lauréat, décerné par l'académie du même nom qu'il influence déjà et dont il deviendra plus tard le président. Mais, à Paris, un obstacle technique s'était subitement dressé sur le chemin de la gloire qui s'ouvrait devant le Vaudois. Le testament des frères Goncourt est formel : leur prix doit consacrer un roman et non une autobiographie. Chessex, si proche du sommet, est abattu. Fort de l'appui discret des académiciens Robert Sabatier et

Hervé Bazin, il veut relever le défi. Il se remet aussitôt au travail et produit un autre livre, un roman.

C'est au tour de Nourissier et de Galland d'être effondrés: ce texte est bâclé et médiocre. L'auteur se fâche. Jérôme Garcin, l'influent critique littéraire, qui a noué une indéfectible amitié avec le professeur de gymnase vaudois, est du même avis. Chessex reprend le stylo et, cette fois, la satisfaction est au rendez-vous. Le Goncourt récompense *L'ogre* en 1973! Galland, coéditeur de *Carabas* avec Grasset, n'a pas été souhaité dans ce cas par Chessex, mais la frénésie des prix porte sa maison: le Prix de la nouvelle est décerné par l'académie Goncourt à Corinna Bille en 1975 (pour *La demoiselle sauvage*, en coédition avec Gallimard) et le Prix Renaudot récompense Georges Borgeaud en 1974 (pour *Le voyage à l'étranger*, publié avec Grasset); l'écrivain recevra aussi un prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 1983 et le Prix Médicis pour *Le soleil sur Aubiac* (avec des photographies de Marcel Imsand) coédité en 1986 par les Éditions 24 Heures et Grasset.

Bertil Galland est devenu une sorte de porte-parole de la littérature romande, et presque son incarnation pour certains à Paris, coéditant encore avec Gallimard *Le poisson-scorpion* de Bouvier en 1982. Il saisit chaque occasion de célébrer les mérites des écrivains qu'il aime. Lorsque le grand érudit René Étiemble, collaborateur à ses heures perdues de l'*Encyclopædia Universalis*, lui téléphone un beau jour de 1976, il est certes d'abord saisi d'une saine modestie. Le mandat de présenter les écrivains suisses actuels est délicat. Galland, vaillant

marcheur, hésite : comment condenser en un article succinct un panorama aussi dense dont il n'a cessé de vanter la diversité ? Mais au mandat que veut lui confier Étiemble s'ajoute une menace : s'il ne fait rien, il n'y aura pas d'article sur ce sujet dans la grande encyclopédie. En journaliste, Galland se lance dans un texte rapide qui sera réédité en 1986 chez Zoé sous le titre *La littérature de la Suisse romande expliquée en un quart d'heure (suivi d'une anthologie lyrique de poche)*.

Il y aborde la création littéraire canton par canton : le Valais avec Maurice Zermatten, « qui a cherché à se dégager du terroir par une œuvre romanesque ambitieuse », et Chappaz ; Fribourg, transfiguré sous la plume de Cingria, ce « pratiquant capricant » ; Genève, naturellement ouvert au monde ; Neuchâtel où fleurissent « les idées décapantes » ; le Jura où « l'âlâcrité du combat séparatiste a précipité le rythme de l'écriture » ; Vaud enfin, à « la lenteur assise », où trône discrètement Gustave Roud, dont la poésie porte « les interrogations du paysage, des oiseaux, des arbres, suspendues à l'attente d'une révélation absolue ». L'anthologie qui clôt le petit livre de Zoé se veut une esquisse vers d'autres approches plus fouillées. Se dessine néanmoins ainsi un panthéon poétique romand où l'on rencontre Ramuz, Cendrars, Pierre-Louis Matthéy, Roud, Werner Renfer, Crisinel, Bille, Claude Aubert, Chappaz, Cuttat, Haldas, Perrier, Schlunegger, Jaccottet, Bouvier, Voisard, Pierre Chappuis, Vahé Godel, Jean Pache, Chessex, Pestelli, Monique Laederach et Pierre-Alain Tâche.

Les Éditions Bertil Galland, les Éditions 24 Heures, l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, son métier de journaliste qu'il décline entre reportages asiatiques et chroniques locales, cela fait beaucoup, peut-être trop. Il a maintenant cinquante et un ans et encore tant de projets à lancer, tant de pays à découvrir: il est temps d'ouvrir un nouveau chapitre. La littérature se trouve sur des rails solides, il pourra la contempler de plus loin. Ses éditions sont fermées, au grand dam des auteurs avec une ultime parution en 1983: l'ouvrage d'Alice Rivaz *Traces de vie*. «C'était la première fois que vous me causiez de la peine, lui écrit l'autrice, une peine égoïste, une peine d'auteur qui s'éprouve sur le moment un peu abandonné.» (Rivaz, 1982) En revanche, il conserve la direction des Éditions 24 Heures jusqu'à la fin des années 1980.

Dès son adolescence, Galland s'est inscrit dans l'ici et l'ailleurs, forgeant une identité plus cosmopolite qu'enracinée, avec des élans odysséens. Journaliste, il le devient par choix. Non seulement pour des raisons alimentaires – car il faut nourrir une famille qui grandit dans les années 1960, avec la naissance de trois filles (Nicole, Martine et Corinne) qui rejoignent le fils Julien né en octobre 1958 aux États-Unis –, mais aussi en vertu d'un penchant intellectuel pour des savoirs pratiques, appliqués, empiriques. Dans le journalisme, le reportage répond à ses aspirations, car il peut en tout temps se rendre sur le terrain. Il a découvert cette proximité aux États-Unis, visitant au gré de ses nombreux voyages quarante-huit des cinquante États américains (à l'exception d'Hawaï et de l'Alaska), ce dont, il faut le dire, il est assez fier.

Jacques Pilet suspecte toutefois Galland d'avoir moins « aimé les journaux » que les livres, « sa passion » (*L'Hebdo*, 24 avril 2014). L'intéressé ne le dément pas dans les colonnes de feu le journal *La Cité* (février 2015) : « L'édition nous concentre sur des assemblages de mots et de sentiments qu'on approche hors de toute hâte. Certains s'ancreront en nous, et dureront peut-être, œuvres reconnues portées par une

littérature, quand les tonnes de papier de l'actualité, depuis longtemps, auront été réduites en compost.» Le livre pour se survivre à soi-même, la presse pour se consumer dans l'instant. *Perpetuum mobile*.

### **Le reporter et le chroniqueur : une double vie**

Parti (au grand dam de Marcel Regamey) avec la bourse américaine qui devait le mettre en relation avec le milieu syndical du Nouveau Monde, Galland a demandé à transférer les fonds alloués par l'Université de Columbia à une pratique du journalisme. Dans *Le Temps* du 21 février 2020, l'historien Luc van Dongen s'est interrogé sur tous ces intellectuels et artistes suisses qui, dans les années 1950 et 1960, obtiennent des bourses des États-Unis, comme François Masnata, qui deviendra professeur de science politique à l'Université de Lausanne, Max Frisch, Franck Jotterand ou Bertil Galland. Nul doute que la générosité américaine n'est pas désintéressée, qu'elle vise à contribuer à la formation des jeunes élites de l'Europe en reconstruction et à susciter un intérêt pour le « modèle » américain, voire à contracter une dette morale dans l'esprit des bénéficiaires. En lieu et place de Columbia, Galland revient formé par ses stages américains dans de petits journaux de province comme le *Louisville Courier-Journal* dans le Kentucky, le *Monterey Herald* en Californie ou *The Atlanta Journal-Constitution* en Géorgie, ainsi que par des enquêtes pour les rédactions du *Time* à New York ou de l'*US News and World Report* à Washington (Galland, 2015).



Outre l'expérience directe de l'«intolérable» ségrégation dans le Sud (Galland, 2015 : 155), il y découvre le poids des petites communautés locales en même temps que le politologue américain Robert Dahl, dont l'ouvrage emblématique *Who governs? Democracy and Power in an American City* paraît en 1961. Il rencontre à Washington de grands journalistes, Walter Lippmann et Joseph Alsop. Dans un entretien avec les auteurs du présent ouvrage en 2020, Galland établit un parallèle entre cette révélation et celle vécue quelques années plus tard par le sociologue suisse Michel Bassand qui, à l'occasion d'un séjour aux États-Unis dans les années 1960, découvre les recherches américaines sur le pouvoir local et les importe dans ses travaux de sociologie sur les communes de son pays (Jaccoud et Kaufmann, 2010).

Une fois de retour dans son pays, Galland occupe une place souvent à part dans les rédactions romandes. Non seulement en itinérant une partie de l'année dans des reportages qui le conduisent du canton de Vaud vers toutes les contrées de Suisse ou à l'international, mais aussi en obtenant des conditions d'engagement particulières : lors de son entrée à la *Feuille d'avis de Lausanne*, on l'a vu, il a convenu avec Pierre Cordey, rédacteur en chef, de pouvoir poursuivre en parallèle son travail d'éditeur. Ce qui lui fut accordé par contrat.

À cela s'ajoutera un aspect essentiel de sa vie professionnelle, le statut de chroniqueur, c'est-à-dire d'une plume qui n'est pas toujours associée aux travaux quotidiens de la rédaction. Cette situation présente l'avantage d'un usage moins contraint de

son temps et d'une liberté de mouvement, de même que d'une grande latitude dans le choix du ton et des sujets. Mais elle introduit également de la distance avec les petits et grands drames d'un journal. Dans un entretien radiophonique avec Christian Ciocca en 2012, son confrère Christophe Gallaz raconte de manière piquante comment les délices et les poisons de cette indépendance rédactionnelle dont il a lui-même bénéficié les a réunis, Galland et lui, dans le même bureau. Pour illustrer cette gémellité statutaire, Gallaz rapporte, avec humour, voire dérision, qu'il avait fusionné leurs noms sur la porte : « Bertoche Gallandaz ». Il exprimait ainsi ce sentiment d'extériorité qui peut susciter un peu de jalousie.

Depuis 1964, une année après son recrutement à la *Feuille d'avis de Lausanne*, Galland se déploie dans des reportages lointains. Il se rend d'abord à Dallas, aux États-Unis, après l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, puis en 1965 en Asie du Sud-Est (Vietnam, Laos, Thaïlande et Cambodge), et en 1966 au Pakistan et dans toute l'Afrique subsaharienne (Ghana, Côte d'Ivoire, Mali, Burkina Faso et Sénégal). En juin 1967, il assure un reportage sur la guerre des Six Jours et retrouvera Israël en 1973, au moment de la guerre du Kippour. Du reporter de guerre, les traces abondent, même si elles sont quantitativement moins nombreuses que ses chroniques hebdomadaires dans les journaux romands. Ni Rouletabille ni Tintin. Galland tout court. L'« un des plus grands journalistes du 20<sup>e</sup> siècle », proclame avec emphase *Heidi.news* du 2 octobre 2021. Qui se souvient qu'il a couvert d'importants

conflits militaires de la seconde moitié du siècle ? Il est aujourd'hui difficile de contextualiser certains articles de Galland dans certaines régions du monde aux populations ou lieux connus uniquement des spécialistes et dans des conflits actuellement oubliés (la guerre du Biafra, par exemple). Aujourd'hui, la presse écrite suisse n'engage plus de moyens pour couvrir les conflits armés avec des envoyés spéciaux. Elle s'en remet aux dépêches d'agence ou aux correspondants des radios et télévisions du monde entier présents sur les zones de combat.

Concomitamment avec ces grands reportages, Galland poursuit son activité de chroniqueur de la vie locale et nationale. À partir de 1970, il tient, dans la *Feuille d'avis de Lausanne* (qui devient *24 Heures* le 10 avril 1972), la rubrique « La Terre et l'Esprit » dans laquelle il rend compte de ses lectures et de nombreux travaux universitaires. En 1987, Jean-Marie Vodoz est alors rédacteur en chef de *24 Heures*. Sous la pression de Fabien Dunand, nouveau rédacteur en chef adjoint qui tente d'introduire de nouvelles règles, il demande à Galland d'en faire plus, de livrer une seconde chronique hebdomadaire ; ce sera « Les Pains des Jours », qu'il tient pendant deux ans.

Sa nouvelle situation ne lui convient cependant guère. Dans une lettre confidentielle du 4 septembre 1989, il fait une offre de service à son ami Jacques Pilet, alors à la tête de *L'Hebdo*, dans laquelle il dit vouloir s'éloigner « d'un rédactionnel en chef absurde » à *24 Heures*. Fabien Dunand s'est montré irrité par Galland et n'a manifesté aucun intérêt pour ses grands reportages, malgré celui ramené

d'Afghanistan, qu'il a parcouru, déguisé, sous l'occupation russe. Pilet l'accueille à bras ouverts au sein de la rédaction de *L'Hebdo*, sans chronique attitrée toutefois. Le transfert de Galland du groupe Edipresse à Ringier n'est pas anodin. Lors de la création du *Nouveau Quotidien*, où il suit Pilet en 1991, il retrouvera toutefois Edipresse, financièrement majoritaire, Ringier ne détenant que 20 % des parts. Il y travaillera (mais sans contact avec les Éditions 24 Heures) jusqu'à sa retraite en 1996.

Une retraite qui n'en est pas vraiment une ! Galland tiendra encore successivement trois chroniques : « D'un siècle l'autre » dans *Le Temps* (1996-1999), « Cartulaire » dans *24 Heures* (1999-2001), puis « L'arpenteur » dans *Coopération*, le journal de la Coop (2003-2008). Stopper ce rythme – devenu biorythme – d'une chronique hebdomadaire pendant trente-huit ans lui coûtera beaucoup. À partir de 2017, les colonnes de *La Nation*, l'organe de la Ligue vaudoise, l'accueillent à nouveau pour des recensions d'ouvrages (par exemple celui d'Alain Campiotti sur *La Suisse bolchévique*) ou des nécrologies (celle de Freddy Buache, parue en 2019, qui reconstitue le milieu culturel lausannois des années 1950-1960).

### **Trois années dans la vie d'un journaliste**

Le cumul de toutes ces activités paraît inimaginable dans le monde journalistique actuel. Pour se représenter l'hyperactivité du journaliste Galland, il est instructif de parcourir à titre d'échantillon trois années de ses articles de presse (en l'occurrence 1965, 1966 et

1967). Une telle démarche permet d'exhiber la diversité de ses centres d'intérêt et des savoirs mobilisés, du microlocal aux conflits internationaux. Cela révèle aussi les transformations générales de la presse : les maquettes des journaux avaient à l'époque un nombre de pages beaucoup plus élevé et une taille de caractères considérablement plus petite qu'aujourd'hui. Les articles s'en trouvent rallongés. Les reportages peuvent se décliner en cinq, six, voire huit volets.

### *1965 : reporter de guerre au Vietnam*

On l'a dit : au printemps 1965, l'envoyé spécial Galland parcourt l'Asie du Sud-Est, d'abord pour couvrir à Phnom Penh la Conférence des peuples indochinois organisée à l'initiative du prince Sihanouk (*Journal de Genève*, 20-21 et 22 mars 1965). Dans l'édition du 2 avril, il décroche son premier entretien avec le chef de l'État cambodgien. Ils deviendront « amis » et se reverront plusieurs fois, en Chine et à New York. Comme reporter de guerre, il connaît ensuite son « baptême du feu » au Vietnam. D'avril à mai, en huit épisodes parus à la fois dans la *Feuille d'avis de Lausanne* et le *Journal de Genève*, il décrit des scènes de guerre. Il survole le Vietnam en avion (C123 de l'US Air Force) ou dans un hélicoptère affrété par l'armée américaine au-dessus de ce qu'il appelle un « océan végétal » (*Journal de Genève*, 24 avril 1965). Transporté dans des avions américains, il oppose les forces « loyalistes » et « rebelles » (nommées péjorativement les « Vietcong »), mais n'en voit pas moins « l'anachronisme d'une telle guerre » (*Journal de Genève*, 27 avril

1965). Dans le Vietnam pris dans l'étau d'un conflit Est-Ouest, il dénonce les pertes humaines dans les deux camps (*Journal de Genève*, 3 avril 1965). Pour ne pas être confondu avec des soldats américains «qui portent le poil ras» (*Journal de Genève*, 4 mai 1965), il se laisse alors pousser les cheveux, comme il le raconte lui-même.

Au retour de son périple asiatique, Galland donne des conférences publiques comme celle sur «L'imbroglia vietnamien» le 18 mai 1965 à l'aula du Collège de Béthusy. Parfois épiques, iréniques et toujours vivants, ses reportages sur l'Asie, comme ceux, plus rares, réalisés en Afrique, n'ont pas fait – on peut le regretter – l'objet de l'un de ses ouvrages de mémoires. Les regards suisses sur ces conflits n'étaient pas légion.

### *1966: envoyé spécial en Asie et en Afrique*

Il est des lieux et des pays dans lesquels Galland s'est rendu avec prédilection. Ainsi en va-t-il de la Chine, du Sud-Ouest asiatique ou du Pakistan qu'il a visité à plusieurs reprises. À l'été 1966, sa mission consiste à faire connaître aux lectrices et lecteurs vaudois de la *Feuille d'avis de Lausanne* le Pakistan, «géant méconnu de l'Asie» et hôte d'honneur du Comptoir suisse cette année-là aux côtés de la Finlande. Quatre articles en pleine page parcourent ce qu'il appelle «les deux Pakistans – l'occidental et l'oriental – de la frontière de l'Afghanistan aux confins de la Birmanie» (*Feuille d'avis de Lausanne*, 6 septembre 1966), dressant une image aussi vaste

que possible de cet État alors récent, double et peu connu en Suisse.

De Karachi aux premières chaînes himalayennes, il propose à ses lecteurs une connaissance érudite des régions traversées et de leur histoire, recueillant des témoignages d'habitants, observant des savoir-faire locaux, croisant à l'hôtel Intercontinental de Karachi Ali Bhutto, qui vient d'être chassé de son poste de ministre des Affaires étrangères par l'autoritaire président Ayub Khan, pro-américain. Il rejoint ensuite, dans la province du Pendjab à Bhurban, la coopération suisse qui s'efforce de transférer en Asie une formation théorique et une pratique de la plaine de l'Orbe. Galland se passionne alors pour la pomme pakistanaise qui « aurait sans doute besoin d'un apôtre définitivement fixé au milieu des vergers bhurbanais » (*Feuille d'avis de Lausanne*, 21 septembre 1966). Il retournera au Pakistan en septembre 1986 et en mars 2004 (notamment dans le cadre de conférences de Pro Helvetia), dans la région de Peshawar, aux portes de la guerre en Afghanistan.

Au printemps, il a également lancé une série de reportages (dix-sept pleines pages) sur « l'Afrique des putschs », qu'il débute par un télex d'Accra au Ghana à la suite du coup d'État militaire contre le très marxiste président Kwame N'Krumah, dit « le rédempteur » (*Feuille d'avis de Lausanne*, 10 mars 1966). Ce fut le père de l'indépendance du pays. Galland poursuit son périple dans l'Afrique nouvelle, dans la Côte d'Ivoire de Houphouët-Boigny, en Haute-Volta et au Mali.

En mai, il obtient à Helsinki une interview exclusive du nouveau Premier ministre finlandais Rafael Paasio qui associe trois ministres communistes à son gouvernement (28-29 mai 1966). Ce faisant, il inaugure une série sur la Finlande, l'autre hôte d'honneur du Comptoir suisse, initiant son lectorat au sauna : « Pour les Finlandais, c'est même la manière authentique de goûter leurs paysages, quand le corps purgé de ses humeurs malignes, on le pose, sans qu'il soit couvert d'un fil, sur un petit ponton de bois. Et on regarde, soupirant d'aise, le soleil qui glisse au sommet des arbres en refusant de se coucher. » Il finit l'année au Québec, à Montréal qui prépare l'Exposition universelle de 1967, ramenant un reportage en six volets sur les transformations socioéconomiques du Québec catholique et multilingue.

Ces grands reportages s'insèrent au milieu de « petits reportages » sur des terres moins lointaines ou des chroniques de l'actualité régionale. Entre deux faits divers tragiques, tel l'écrasement d'un Boeing d'Air India sur le mont Blanc à 4680 mètres qu'il survole dans un avion affrété par la *Feuille d'avis de Lausanne* avec le photographe Jean-Paul Maeder (25 janvier 1966), ou le terrible accident dû à des gaz dans les galeries d'un chantier hydroélectrique de Robiei au Tessin (17 février 1966), Galland virevolte. Il rend aussi compte de l'élection du pasteur Eugene Carson Blake à la tête du Conseil œcuménique des Églises à Genève (19-20 février 1966), brosse un portrait du pasteur et historien Richard Paquier (figure de la Ligue vaudoise et auteur d'un des rares ouvrages d'ensemble



sur le passé du canton) à l'occasion de son départ à la retraite (22 février 1966), avant de s'intéresser «au virage atomique» de l'industrie suisse (Brown Boveri, Sulzer) (mai 1966).

En creux, l'éditeur apparaît également à travers une série de quatre articles intitulée «Petite analyse structurale de la littérature en Suisse romande» (juin 1966). Série dans laquelle il arrive, par un retournement dialectique ironique, à qualifier Paris de ville «provinciale» ne s'intéressant qu'à sa propre production littéraire: «La vraie province est celle qui est incapable d'exprimer un jugement littéraire de poids sur un auteur nouveau.» (*Feuille d'avis de Lausanne*, 28 juin 1966) Dès le 29 septembre, on le retrouve aussi à la Foire mondiale du livre de Francfort. Et le 1<sup>er</sup> décembre, on l'a vu, il proteste contre l'expulsion prononcée par le Conseil fédéral contre Nils Andersson, l'éditeur lausannois de La Cité.

### *1967: Galland est partout*

En parcourant les éditions de la *Feuille d'avis de Lausanne* de 1967, on est frappé par l'omniprésence de Galland dans les colonnes du journal. En janvier, il passe d'un sujet à l'autre sans trêve: de la «guerre des vaches» qui faisait rage dans le Jura vaudois (contrebande de vaches ou de semences montbéliardes pour «améliorer» les Simmental) à une grande interview du nouveau président du Conseil d'État vaudois Marc-Henri Ravussin, ou du transfert de l'impression des ouvrages des Éditions Rencontre en France à la dernière interview de

l'éditeur maoïste de La Cité, Nils Andersson, le 31 janvier, jour de son expulsion de Suisse malgré les protestations du journaliste.

Puis viennent la couverture de l'arrivée des rennes lapons dans la station hivernale d'Avoriaz en manière de publicité touristique, suivie en mars de l'analyse des discours de Robert Kennedy en campagne électorale (il en a écouté un à Washington) et d'une interview du professeur lausannois Charles Iffland «pour sortir de l'impasse l'aide aux pays pauvres» (*Feuille d'avis de Lausanne*, 13 mars 1967), avant une analyse de «la tenaille» dans laquelle est pris le prince Sihanouk au Cambodge (8-9 avril 1967). Ensuite, le sort des pêcheurs français le pré-occupe après le naufrage du *Torrey Canyon* au large de la Grande-Bretagne. Il va observer la marée noire sur les côtes bretonnes, avant de suivre, le 1<sup>er</sup> mai, les travaux de la Société d'études économiques et sociales au Mont-Pèlerin dans un séminaire de prospective sur «la Suisse et son horizon 80». Trois jours plus tard, il glose de façon détaillée sur «l'éclatement du Nigeria» – qui deviendra la guerre du Biafra –, révélant une connaissance fine des peuples et religions de cet État (6 et 7 mai).

Le 22 mai 1967, il rend compte, sur une page complète, du premier guide touristique publié sur la Chine de Mao alors que «les neuf dixièmes du territoire sont interdits aux étrangers, les plans des villes introuvables et les bouches cousues». Il couvre, le 29 mai, les festivités séparatistes des «Jurassiens de l'extérieur», à Moudon, en présence de Gonzague de Reynold et de Gustave Roud, avec plusieurs

écrivains de sa « bande », Maurice Chappaz, Jean Cuttat, Alexandre Voisard, et sera aussi présent les 8, 9 et 10 septembre à Delémont pour rendre abondamment compte des célébrations du vingtième anniversaire de la création du mouvement autonomiste jurassien, un combat qu'il aura soutenu. Début juin, il inaugure une série sur six grands architectes suisses à Bienne, Soleure et Bâle (Hermann Baur, Walter Förderer, Franz Füg, Fritz Haller, Otto Senn, Max Schlup), série momentanément interrompue par son départ au Proche-Orient en guerre, mais reprise dès le 30 juin.

#### LA GUERRE DES SIX JOURS

Du 5 au 10 juin 1967, la guerre des Six Jours éclate entre Israël, l'Égypte, la Jordanie et la Syrie. Comme envoyé spécial, entre le 12 et le 19 juin, Galland délivre dans la *Feuille d'avis de Lausanne* sept articles brochant un portrait presque clinique du conflit. Dans son reportage du 12 juin, intitulé « L'état-major d'Israël révèle sa tactique. La victoire-éclair expliquée par le menu », il raconte les attaques aériennes puis conjointement terrestres de l'armée israélienne presque minute par minute : « Au bout de trois heures, l'attaque initiale et décisive de l'aviation était terminée. » Il salue au passage des soldats égyptiens et jordaniens sacrifiés dans le désert. Il se rend également dans les camps de réfugiés palestiniens à Gaza où croupissent 315 000 d'entre eux, sans compter 140 000 au Liban, 120 000 en Syrie et 600 000 en Jordanie (*Feuille d'avis de Lausanne*, 13 juin 1967).

Emmené dans un bimoteur de l'armée israélienne, il survole le Sinaï qu'il qualifie de « plus grand cimetière du monde où les morts, fous de soif, sont encore vivants » (*Feuille d'avis de Lausanne*, 15 juin 1967). Dans ce reportage infiniment tragique, il estime entre 7000 et 10 000 le nombre des cadavres égyptiens qui, dans les sables, « sont en train de pourrir, dégageant l'odeur la plus infernale de la terre ». Dans son reportage du 16 juin, l'envoyé spécial Galland continue de survoler « les lieux de la bataille » et atterrit à Sharm-el-Sheikh, publiant le 19 le témoignage d'un officier égyptien qui a traversé le désert du Sinaï en « huit jours à boire l'eau aux radiateurs des camions détruits ». Il retrouvera le Sinaï en 1973 après la guerre du Kippour.

Dans la *Feuille d'avis de Lausanne* des 24 et 25 juin 1967, il tire plusieurs enseignements de la guerre des Six Jours sous le titre « Les sept péchés d'Israël » en s'efforçant de les discuter l'un après l'autre, tout en reconnaissant le droit à l'existence de l'État d'Israël. De toute façon, il n'a vu aucune « charité éclairée » entre les belligérants et révèle l'usage du napalm israélien contre les chars et les camions arabes dans le désert, découvrant avec effroi que les conventions internationales ne l'interdisent pas explicitement.

Ultérieurement, il continuera à suivre la situation au Proche-Orient. Il ira interviewer dans son palais le roi de Jordanie en septembre 1987. Le lendemain, pris d'une grande soif lors d'un périple en voiture en direction de Pétra, il s'arrête sous la tente d'une Bédouine, la félicitant pour son thé, peut-être meilleur que celui bu la veille dans « une tasse en or » chez son souverain. « Normal, lui répond-elle,

du côté d'Amman ils cuisent au gaz. Ici, c'est du thé au feu de bois.» (*Feuille d'avis de Lausanne*, 15 septembre 1987) Galland reprendra l'anecdote dans une chronique du *Temps* du 13 février 1999. Par la suite, il rendra compte des plans de paix (la «paix des horlogers» du Genevois Alexis Keller dans *Coopération* du 5 novembre 2003), s'indignant du misérable sort réservé aux Palestiniens qui doivent supporter l'érection d'un mur en 2003, «nouveau rideau de fer» (*Coopération*, 22 octobre 2003). Au printemps 2004, il retournera encore au Pakistan puis, en 2005, en Syrie, et au Liban en 2001 (Salon du livre francophone de Beyrouth) ainsi qu'en 2003.

La folle sarabande se poursuit les 8 et 9 juillet 1967 avec une réflexion «sur la difficulté d'être birman» – il tenta d'entrer en Birmanie à deux reprises, sans succès. Puis, le 9 août, Galland s'intéresse à un conflit plus proche concernant la construction du port de Cully. Il oppose des privés à la commune et à un médecin renommé, le docteur Charles Rochat, qui voudrait rehausser la tour de Gourze. C'est juste après que le reporter s'intéresse, à la suite de l'assassinat de Kennedy, à la précampagne électorale aux États-Unis à quelques mois du début des primaires. Mais la grande affaire de la rentrée, pour lui, a lieu en Suède, dans la nuit du 2 au 3 septembre 1967: c'est le passage de la circulation automobile de gauche à droite. Il est estomaqué non seulement par les moyens financiers mobilisés pour inverser les infrastructures routières à l'heure H, à cinq heures

du matin, « pas avant, pas après », mais surtout par « la discipline collective ». Dans un suivi minute par minute, il moque le régime social-démocrate à la manœuvre dans cette « opération sociale » qui « aime organiser la vie des masses jusqu'en ses menus détails ». Olaf Palme est alors ministre des Communications (*Feuille d'avis de Lausanne*, 2-3 et 4 septembre 1967).

Avant de célébrer les quarante ans des Éditions de La Baconnière le 13 octobre, Galland lance au début du mois, avec son confrère Vincent Philippe, une série d'articles en cinq volets sur « Le grand réveil de la banlieue ouest » de Lausanne, parcourant Renens, Crissier, Écublens et Chavannes. À main levée il dessine déjà ce que Crissier sera devenu en 2020, c'est-à-dire une ville, « une banlieue qui, une fois n'est pas coutume, est en passe de bien tourner », écrit-il le 3 octobre.

Mais déjà Galland arrive au Cambodge fin octobre pour un entretien avec le prince Sihanouk qui accueille simultanément, de façon un peu surprenante, la veuve Jackie Kennedy durant la première semaine de novembre. Il parcourt de part en part le pays khmer, faisant le point sur la situation après son reportage de 1965 où il avait observé les tentatives de Sihanouk de maintenir son pays « neutre » face aux Américains, Chinois et Vietnamiens qui tentaient de l'impliquer dans leur conflit.

Dans ses cinq reportages sur « Le Cambodge revisité », avec des photos prises par ses soins le long des frontières sud et nord avec le Vietnam en guerre au son du « grondement sporadique et lointain des

bombes» (*Feuille d'avis de Lausanne*, 6 décembre 1967), Galland ne dissimule pas son admiration pour le prince Sihanouk, «neutraliste» qu'il considère comme un rempart «contre les longs doigts de l'Amérique et la main insinuante du communisme» (*Feuille d'avis de Lausanne*, 29 novembre 1967). Il s'interroge: «Quel autre État, face à la Chine, a su manier avec plus d'habileté la trique et le calumet de la paix?» (*Feuille d'avis de Lausanne*, 30 novembre 1967) Dès la mi-novembre, il est de retour dans les colonnes de la *Feuille d'avis* pour examiner «la crise démographique des campagnes vaudoises», encenser la sortie de deux ouvrages de Corinna Bille (*Théoda* et *Entre hiver et printemps*) et, en décembre, celui d'Anne Perrier, *Le temps est mort*.

Durant ces trois années, sa présence dans les colonnes du journal est tout simplement étonnante. Il la doit à ses reportages, à sa capacité à écrire sur n'importe quel sujet, pour peu qu'il retienne son attention. Cette polyvalence et cette ubiquité frappent aujourd'hui. Il s'agit d'une autre conception du métier, d'une vision du journaliste appelé à couvrir de nombreuses rubriques. À l'évidence, Galland se déploie plus largement que ses confrères, du local à l'international. Au bénéfice d'un statut spécial de chroniqueur, il casse les frontières professionnelles. C'est tout Galland que l'on trouve dans ce condensé de ses écrits journalistiques entre 1965 et 1967: on y décèle les prémices, plutôt véhémentes, de la curiosité et de l'esprit encyclopédique à l'œuvre lors de la décennie suivante, dans le périmètre beaucoup plus restreint et apaisé du canton de Vaud.

## D'autres reportages au long cours

En janvier 1970, Galland arrive à Lagos, au lendemain d'un conflit alors très médiatisé, mais curieusement oublié aujourd'hui : la guerre du Biafra, du nom de la province sécessionniste du sud-est du Nigeria, à majorité chrétienne, qui s'était autoproclamée République du Biafra en 1967. À l'époque, les drames de la famine qui découlaient de la guerre avaient frappé les esprits. Les photos des enfants tragiquement affamés, le nombre de morts et l'action des organisations humanitaires ont contribué à la visibilité internationale de cette guerre. Du 21 au 26 janvier, Galland téléaxe à sa rédaction plusieurs articles intitulés « Comment j'ai vu enterrer le Biafra ».

Il retourne au Vietnam à l'hiver 1973. Entre autres aventures, il y est dépouillé de tous ses habits à Tay Ninh, ne conservant que ses deux Leica et un caleçon pour se vêtir. Il raconte cet épisode de façon cocasse dans un article de *24 Heures* du 26 février 1973 (« Comment j'ai été dévalisé ») alors que sa vie y a été probablement en danger. Il s'y rend encore au printemps 1976, une année après la chute de Saïgon et la victoire du Vietnam du Nord communiste. Dans le cadre de son reportage « Dans l'Orient rouge tout bouge », son voyage le conduit également au Laos et en Chine. Durant les décennies 1970 et 1980, il suit à intervalles réguliers les développements des conflits régionaux, en particulier l'invasion du Cambodge par le Vietnam en 1978, qui conduit au renversement en janvier 1979 des Khmers rouges au pouvoir depuis 1975. Il les avait rencontrés, parlant



en français avec eux, en Chine et en Mandchourie, en 1972.

Par ses reportages et chroniques sur l'Asie – il y en eut tant durant ces deux décennies –, Galland suit avec attention les va-et-vient au pouvoir de Norodom Sihanouk, renversé par le pro-américain Lon Nol, en exil en Chine, y retrouvant ses ennemis khmers rouges et contraint par la Chine de s'accorder avec eux jusqu'à leur conquête impitoyable du Cambodge en 1975. Sihanouk est dès lors enfermé par eux dans son palais, témoin de leurs massacres jusqu'à leur défaite en 1978, mais il survit, défend un Cambodge nouveau à l'ONU, et devient roi en 1993 à Phnom Pen sans être en mesure d'exercer un pouvoir effectif.

Dans de nombreuses chroniques « La Terre et l'Esprit » de la *Feuille d'avis de Lausanne* puis *24 Heures* (7 mars 1972, 13 juin 1972, 25 mars 1975, 1<sup>er</sup> février 1977, 24 janvier 1978, 16 janvier 1979, 3 décembre 1985), Galland montre un Cambodge pris en tenaille entre les influences chinoise et américaine (« Les Grands Soirs concurrents », comme il les surnomme dans *24 Heures* du 3 décembre 1985). Les deux grandes puissances se disputent cette partie de l'Asie par Vietnam interposé. Galland a toujours été bienveillant à l'égard de Sihanouk, admiratif de sa volonté d'indépendance face aux grands blocs, alors que d'autres ont reproché au prince sa naïveté face aux Khmers rouges qu'il croyait aussi attachés que lui à l'indépendance du Cambodge, mais à quel prix !

En 1986, il retourne en Chine, traverse l'Asie centrale chinoise sur les traces d'Ella Maillart et, via le

Pakistan, pénètre clandestinement en Afghanistan pour son reportage à pied, affublé d'un « costume local », vers Khost, dans ce pays encore occupé par les troupes soviétiques (24 Heures, 2 septembre 2021). Enfin, en septembre 1989, Galland se rend en Angola, en guerre civile depuis quatorze ans, soutenu militairement entre autres par le régime d'apartheid d'Afrique du Sud et les États-Unis de Reagan, pour assister à un congrès de l'UNITA (l'Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola) dirigé par un ancien étudiant de l'Université de Lausanne, Jonas Savimbi. Il dénonce l'utilisation d'armes chimiques par les forces de Luanda (24 Heures, 24 octobre 1989).

Aventurier tonique et parfois intrépide, le reporter n'est pas découragé par les obstacles qui surgissent nécessairement sur des territoires déchirés par la guerre: on l'a découvert dépouillé de ses habits au Vietnam, caché de longues heures, malade et empoisonné dans des hangars à Lagos, secoué dans des camions sur des pistes au Maroc pendant la Marche verte pour la reconquête du Sahara espagnol. Il se décrit éreinté par d'interminables déplacements à pied dans la poussière rouge des forêts cambodgiennes ou dans « les montagnes couvertes de jungle » du Laos à la découverte du peuple des Méo, « les cultivateurs d'opium qui vivent haut perchés » (*Feuille d'avis de Lausanne*, 11 mai 1965).

Dans ses écrits de reporter, Galland est l'homme de son temps, celui de la Guerre froide, anticomuniste et d'une culture qu'il sait largement redevable aux États-Unis, lecteur de leur presse, mais pas nécessairement pro-américain en politique, aux

antipodes en tout cas du maccarthysme qu'il dénonçait déjà dans *La Nation* du 12 août 1954. Après la Guerre froide, sa pensée et ses écrits se diversifient et se complexifient. Une constante : sur place, le marcheur s'intéresse toujours aux « savoirs indigènes locaux » (Callon, 1999 : 44), mais sans qu'il oppose le génie du lieu à des « savoirs universels » qu'il va chercher chez les philosophes (Herder, Kierkegaard) opposés aux systèmes unitaires hégéliens.

### L'énigme Erice

Toujours adepte d'une connaissance née de l'observation des réalités de terrain, il apprécie le contact avec des scientifiques, attaché à leurs démarches exigeantes, compléments légitimes de l'approche poétique. C'est un tel environnement qu'il trouvera à Erice.

Comment l'homme qui vient de fermer sa maison d'édition d'auteurs romands se retrouve-t-il, dès 1983 et chaque été durant trente-six ans, au milieu des Prix Nobel de physique en Sicile ? Il le doit au controversé professeur Antonino Zichichi, résident lausannois. L'année précédente, en 1982, l'ancien physicien du CERN et professeur à l'Université de Bologne a lancé, avec deux autres physiciens et mathématiciens, Paul Dirac et Piotr Kapitza, l'« appel d'Erice », du nom de cette petite ville sicilienne perchée au sud de Palerme, pour « une science sans secrets ni frontières » (Galland, 2014a : 92 ; *Le Temps*, 5 septembre 1998). Comme « une mouche ignare, introduite en catimini par le professeur

Zichichi» (Galland, 2014a: 89), le journaliste Galland devient dès lors son invité aux Séminaires internationaux sur les urgences planétaires qui s'y dérouleront annuellement, pendant quatre jours en août, dans les murs de la fondation Ettore Majorana (Centre pour la culture scientifique), créée en 1963.

Invariablement, à la fin août ou au début septembre, de retour d'Erice, Galland rend compte, dans *Le Nouveau Quotidien*, puis *24 Heures* et *Le Temps*, des débats qui se sont tenus dans ce forum Est-Ouest et Nord-Sud qui réunit des chercheurs de pointe. Il goûte leur compagnie et profite d'une occasion inespérée d'apprendre l'état des travaux scientifiques de tous les continents, les découvertes les plus récentes, guettant leur sérendipité, ce qu'on trouve quand on cherche autre chose. L'esprit encyclopédique n'est jamais très loin. Selon son propre décompte, il a assisté, entre 1983 et 2019, à plus de deux mille exposés scientifiques. Il participe de façon active aux travaux de groupes sur les mégapoles et le terrorisme. Dans ses comptes rendus annuels, malgré son aveu d'ignorance, on le découvre fasciné par l'antimatière, le cosmos, la trajectoire des astéroïdes, les menaces nucléaires sur la planète, les épidémies, la désertification du Sahel, la disparition de l'eau potable au Moyen-Orient, la prévention des cataclysmes naturels, etc.

Galland consacre deux chapitres de son ouvrage *L'Europe des surprises* à Erice et au World Lab qui en découle. Deux moments l'ont particulièrement frappé. D'abord, en août 1983, la rencontre entre Edward Teller, physicien nucléaire, l'un des

pères jusqu'au-boutistes de la bombe à hydrogène américaine, conseiller de Ronald Reagan, et Evgeny Velikhov, conseiller scientifique de Mikhaïl Gorbatchev, qui s'affrontent à Erice sur « la nouvelle initiative stratégique » des États-Unis, surnommée « Guerre des étoiles ».

La rencontre avec le pape Jean-Paul II, le 8 mai 1993, le marque aussi beaucoup. Devant des savants venus du monde entier, le pape réhabilite en quelque sorte Galilée, soucieux de réconcilier « science et foi ». Lors du repas, Galland est placé à côté de la voisine directe du souverain pontife, la présidente suédoise du jury Nobel de physique, car il parle le suédois. Il peut donc observer à loisir le pape manger « penché sur son assiette comme un paysan, avec une petite succion à chaque montée d'une cuillerée à sa bouche » (Galland, 2017 : 217). La Suédoise n'est pas séduite. Mais Galland sort de cette rencontre convaincu par Jean-Paul II que « science et foi sont l'un et l'autre des dons de Dieu ». Il conclut son ouvrage : « Ainsi suis-je ramené aux frontières, non seulement entre science et foi, mais entre diverses cultures et entre les pays. Distinguer, c'est apporter la clarté par une bonne limite, celle qui consacre la pleine valeur de ce qui se trouve d'un côté et de l'autre. Le Rideau de fer, funeste et disparu, fut la balafre indigne de l'Europe. » (219)

Un lien existe entre Erice et Lausanne. Bien que créé en 1986 à Genève et financé notamment par le gouvernement italien, le World Laboratory (dit « World Lab ») aura son siège au palais de Rumine à Lausanne. Antonino Zichichi, le physicien italien qui le dirige,

s'est ainsi constitué un réseau lémanique et lausannois que l'on retrouve en plusieurs circonstances à Erice. Parmi eux, on entrevoit le professeur Henri Isliker, fondateur de l'Institut suisse de recherche expérimentale sur le cancer (ISREC), qui devient consultant du World Lab. Après une année, comme le rapportent ses mémoires en ligne (Isliker, 2006 : 47), il en démissionne toutefois pour divergences de vues sur les projets à soutenir scientifiquement.

Plusieurs professeurs lausannois ont aussi été invités à Erice ou ont contribué au World Lab. C'est le cas d'Henri Rieben (UNIL), Solange Ghernaouti (UNIL) ou René Berger (UNIL et Musée cantonal des beaux-arts), ainsi que de Michel Bassand, directeur de l'Institut de recherche sur l'environnement construit (IREC) de l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Dans le cadre du World Lab, ce dernier collabore avec l'Université de Buenos Aires à l'informatisation de sa Faculté d'architecture (Jaccoud et Kaufmann, 2010 : 65). Cette connexion avec la Sicile et Lausanne fut, conjointement avec les projets déployés par le professeur Borthagaray en Argentine, l'une des premières voies de la pénétration de l'informatique universitaire en Amérique latine, quand bien même certains développements métropolitains n'y ont finalement pas abouti. Dans ses mémoires, Edgar Morin (2019 : 429) dit également avoir participé à l'un de ces raouts d'Erice. Au 21<sup>e</sup> siècle, la réputation de Zichichi devient plus sulfureuse avec ses prises de position sur le changement climatique qui en ont fait une figure climatosceptique, dénoncée ou célébrée sur divers blogs.

Des savants, Galland apprécie la compagnie. Dès les années 1990, il se rend aussi régulièrement en janvier au Symposium international sur la créativité et le leadership à Zermatt organisé par le psychiatre valaisan Gottlieb Guntern. On y rencontre des Prix Nobel comme Donald Glaser (physique) en 1997, Samuel Ting (physique, présent aussi à Erice) en 1998 ou Derek Walcott (littérature) en 2000. Dans ses rubriques du *Nouveau Quotidien* ou de *24 Heures*, Galland, à chaque retour de Zermatt, évoque de nouveaux développements scientifiques et les vertiges de la connaissance. Mais s'interroge : « Créons-nous du nouveau ou sommes-nous mieux armés pour percer de vieux mystères ? » (*24 Heures*, 24 janvier 2000)





# DES MARGES DE LA POLITIQUE À LA DÉFENSE DE LA NATURE

## Entre convenances et anticonformisme

Nous avons rencontré jusqu'ici un Bertil Galland à la fois ferme et flexible dans ses convictions, qu'elles soient politiques, philosophiques ou éditoriales, et où se conjoignent loyauté et indépendance d'esprit. Mais aussi doué d'une affection presque sans limites pour les marginaux de la pensée, ces «princes des marges», ces rebelles, comme l'avait deviné Christian Ciocca. Cette attirance pour les esprits indépendants, aux parcours parfois cabossés, prêts à en découdre avec la fatalité, enclins à chercher ailleurs le chemin qui les ramènera vers leur «soi», renvoie à l'image qu'il a de lui-même.

Rappelons la complicité plus que confraternelle avec Nils Andersson, qui a le courage de rééditer *La question* d'Henri Alleg censuré en France, et avec Grisélidis Réal, que la misère a poussée à la prostitution et à qui il ouvre, en l'invitant à Orta, les colonnes d'*Écriture*. Ou le lien qui le rendra proche du pasteur Nicole, le premier maître de Crêt-Bérard, le frère de Georges, le critique éminent. Lui aussi était fasciné par ces «marges» qui ne sont pas périphériques. Galland se sent parmi les siens avec ces anarchistes

de l'intelligence, ces contestataires, même ceux et celles qui s'égarent dans des contrées idéologiques qu'il réproouve. Avec une certaine naïveté? Plutôt une volonté farouche de ne pas se laisser emprisonner dans la superficialité des convenances: ne pas être conformiste, voilà un leitmotiv implicite de la vie et de l'activité débordante de Galland.

Avec cette vision, la création instille dans la société l'élixir d'une contestation revitalisante. Mais elle ne peut que le placer en porte-à-faux avec l'officialité politique. Non que Galland dénie tout mérite à des libéraux, à des radicaux ou à des sociaux-démocrates. Mais ceux qu'il juge dignes de son estime, ce sont ceux qu'il voit se hisser au-delà de leurs déterminants politiques, chez qui il croit distinguer l'envie et la capacité de ne pas s'abstraire d'une pensée créative et de l'imagination. Les représentants de l'officialité sont tributaires d'un contexte politique et intellectuel, mais n'ont-ils pas contribué à le façonner, ou à le corriger? Dans le milieu politique de son canton, l'homme de la Ligue vaudoise en rupture de ban sait aussi nouer des amitiés et des connivences solides, aussi bien du côté radical que du côté socialiste.

## **Quelques radicaux**

Plus que de l'amitié, sans doute, Galland éprouve du respect pour Jean-Pierre Pradervand, le conseiller d'État radical, chef de l'instruction publique vaudoise et de la culture de 1966 à 1974. Ou une admiration reconnaissante. Pradervand est l'homme qui, avec Maurice Cosandey, va organiser le passage de l'EPUL

(École polytechnique de l'Université de Lausanne) au rang d'école polytechnique fédérale en 1969, l'homme qui va penser le transfert de l'Université de Lausanne à Dorigny (Leresche *et al.*, 2012). Voilà un personnage qui a l'ambition du large, de la grandeur dans ce Pays de Vaud qu'on dit adorable mais parfois si vite satisfait de lui-même. C'est aussi un homme qui sait écouter les lamentations discrètes des artistes qui ont sacrifié leur vie matérielle à la noblesse de leur art. La détresse financière dans laquelle vit Gustave Roud, au crépuscule de sa vie, dans sa ferme de Carrouge, alerte Bertil Galland, qui se rend immédiatement chez le conseiller d'État chef de la culture. Comment un pays, une nation, peut-il laisser le prince de ses poètes, l'interprète de son âme, croupir dans le dénuement ? Pradervand entend le message, trouve une solution par un fonds que la transparence érigée en dogme de notre modernité considérerait sans doute comme fort suspect. Pradervand a discrètement aidé le poète et s'est acquis un allié.

Le courage, l'audace : Galland fond devant ces qualités. Le déménagement de l'*Alma mater* lausannoise retient toute son attention. Il va, dans *Fortes têtes* paru aux Éditions de l'Aire en 2005, défendre jusqu'au bout l'un de ses constructeurs, le banquier Roger Givel, qui tire nombre de ficelles au sein du Parti radical encore tout-puissant à la fin des années 1960 et au début des années 1970, mais qui, dans les années 1990, est empêtré dans le scandale de la Banque Vaudoise de Crédit. Doit-on incendier le bien qu'il a fait sur l'autel de ses erreurs ultérieures ? s'interroge Galland. Ainsi Givel se retrouve-t-il dans

ses amitiés à côté des maoïstes et des communistes comme l'objet d'un respect réel des mérites, au-delà des errements financiers ou idéologiques qui pourraient leur être reprochés...

Un autre radical s'attire le respect de Galland : Georges-André Chevallaz. Malgré son hostilité, en 1992, à l'adhésion de la Suisse à l'Espace économique européen, celui qui se sent comme un enfant du Pays-d'Enhaut reste l'archétype du radical qui n'aurait pas trébuché dans les travers de son parti. Ce que l'on peut discuter, Chevallaz étant connu pour son sens aigu de l'autorité, un goût si souvent reproché à ses coreligionnaires... Mais Chevallaz est aussi l'historien, l'observateur ironique de la vie politique qu'il brocarde avec ses amis bellettriens, l'homme « austère et populaire » qui « aimait penser et marcher seul », comme Galland le présente dans ses *Destins d'ici* (2018 : 115), un « meneur », comme le lui décrit sa collègue journaliste Madeline Chevallaz, sœur du futur conseiller fédéral. Un chef à qui l'on peut bien pardonner son autoritarisme radical lorsqu'il est capable d'insuffler équilibre et harmonie dans la vie politique locale, notamment grâce au tandem qu'il forme à la Municipalité de Lausanne avec son collègue le socialiste Pierre Graber, originaire de La Chaux-de-Fonds, et lui aussi futur conseiller fédéral.

Chevallaz, apprécié par Galland aussi comme homme de culture, accepte de prendre sous son aile *Supersaxo*, le film d'animation de son ami Delessert, tiré du livre *Le match Valais-Judée* de son autre ami, Maurice Chappaz... Un soutien hélas inutile, car les producteurs du film, qui tablaient sur un budget de

plusieurs millions de francs, sont abandonnés par leurs partenaires américains. Ce devait être le premier long métrage d'animation suisse, ce sera une faillite retentissante, prononcée en 1985. Elle laissera un profond traumatisme dans le milieu cinématographique suisse, comme le raconte Thierry Jobin dans *Le Temps* du 8 février 2008. Ce n'est pas cet épisode, mais d'autres interventions salvatrices qui poussent Galland à continuer ses démarches pour le bien-être matériel des artistes, comme auprès de Pradervand en faveur de Gustave Roud, et même avant pour un soutien aux œuvres complètes d'un autre poète, Pierre-Louis Matthéy. Il agira également pour son ami Marcel Imsand dans un groupe qui, on l'a vu, pilota le dépôt de son œuvre au Musée cantonal de la photographie.

Ce souci l'avait déjà incité à des égards, dans ses maisons d'édition, pour le respect des droits d'auteur, au détriment peut-être d'une opulence financière à laquelle il a renoncé. Galland appartient au temps où le bénévolat était érigé en dogme de la logique éditoriale... Mais, en 1987, à son instigation et sous l'égide du conseiller d'État radical Pierre Cevey, naît la Fondation vaudoise pour la culture dont il « bricole », selon ses termes, les statuts dans l'urgence, dans un train. Elle attribue depuis lors des prix destinés à des acteurs majeurs ou nouveaux de la culture ; son Grand Prix annuel de 100 000 francs destiné à des écrivains, peintres et cinéastes vaudois d'un mérite exceptionnel sera coupé en deux, en 2019, à la grande indignation de Galland (24 Heures, 30 octobre 2019), lui-même lauréat d'un des prix de la Fondation, celui du rayonnement, en 2007 !

Troisième radical « bon teint » à apparaître dans le radar gallandien : Jean-Pascal Delamuraz. Lui non plus ne peut échapper à son regard admiratif. Certes, cet homme d'État peut difficilement être appréhendé comme étranger au conformisme radical encore prégnant à l'époque, mais la sympathie que Galland lui voue s'explique à deux titres. Il y a d'abord la « force taurine » du bonhomme qui impressionne le chroniqueur-journaliste, comme il le décrit dans *Fortes têtes* (Galland, 2005 : 69) ; peut-être aussi une complicité académique, puisque lui et le futur conseiller fédéral ont partagé le même cursus universitaire en science politique. Mais ce qui inspire la sympathie de Galland, c'est surtout l'héroïque combat que mène Delamuraz, déjà malade, en faveur de l'option politique européenne abominée par son prédécesseur à Berne, son mentor Chevallaz. Sa verve n'abandonnera pas Delamuraz alors qu'il est interrogé dans le cadre d'un documentaire consacré au conseiller fédéral et diffusé à la télévision romande en 2017. Nous reparlerons de la relation de Galland à la question européenne, plus ouverte qu'on ne l'attendrait du père spirituel de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, apôtre des « petites patries ».

### **Amitiés socialistes**

Des personnalités sociales-démocrates entrent aussi dans le cercle des politiciens du cru dont Galland apprécie la fréquentation. Ainsi Pierre Duvoisin, enseignant de profession, syndic d'Yverdon-les-Bains de 1973 à 1982, conseiller national de 1979 à 1995 et

conseiller d'État de 1982 à 1994. Leur amitié est née avec la création de l'association Films *Plans-Fixes*, précisément domiciliée dans la ville du politicien. On sent aussi chez Galland une profonde sympathie pour Marx Lévy dans le *Plans-Fixes* qui lui est consacré. Est-ce l'histoire forcément complexe de ce fils de commerçant juif originaire d'Alsace et installé dans le Jura bernois qui le séduit particulièrement? Est-ce sa jeunesse baignée dans un anarchisme toujours présent dans l'arc jurassien et qui mènera le jeune architecte autodidacte dans l'entourage parisien des surréalistes, d'André Breton et de Le Corbusier? Est-ce la Chine qui les rapproche? Marx Lévy parle le cantonais et sa femme est chinoise. Ou est-ce sa capacité à former, au sein de la Municipalité lausannoise, un duo des plus performants avec le radical Delamuraz, rappelant celui composé par Chevallaz et Graber? Ou enfin est-ce l'action visionnaire de Lévy dans l'urbanisme lausannois et dans l'aménagement du territoire vaudois qui se met en place, lentement, dans les contreforts de l'Exposition nationale de 1964, avec l'achèvement de la première autoroute de Suisse reliant Genève à Lausanne? À Lausanne, les rapproche en particulier l'avenir du quartier du Flon, futur cœur de la capitale vaudoise.

On touche ici à l'essence de la vision politique de Bertil Galland, guidée non par une idéologie *a priori*, mais par l'élection des amitiés et l'occasion des combats locaux, à l'image de son action en littérature. La littérature n'est politique que par certains engagements, et ne vaut que si elle demeure de manière absolue un art. La littérature dite engagée, celle qui

ne jaillirait pas du plus profond de soi, il la bannit par définition. Et les idées auxquelles il croit ne peuvent être soustraites à un examen critique, comme ce fut aussi le cas pour les positions de la Ligue vaudoise, même au temps où il en était le plus proche. Si la littérature devient projet politique, c'est comme arme destinée à imposer les écrivaines et écrivains romands. De manière analogue, Galland s'épanouit pleinement dans son métier de journaliste en ce qu'il exige de lui une attitude de recul vis-à-vis du débat politiquement militant. Il incite plutôt à la médiation entre les idées.

À l'exception d'un domaine: la protection du paysage. À travers cette exigence, il noue une forte amitié avec un autre socialiste: Jean-Pierre Vouga, d'origine neuchâteloise. Cet architecte joue un rôle capital dans l'organisation spatiale du canton de Vaud en devenant en 1960 le chef du Service de l'urbanisme et des bâtiments et l'architecte cantonal. Il aura entre autres pour mission de mettre en œuvre la loi sur l'aménagement du territoire, entrée en vigueur en 1964 après d'épiques débats parlementaires. S'il s'oppose aux projets plus audacieux des jeunes architectes de gauche réunis autour de Lévy dans le cadre de la préparation de l'Expo 64, c'est parce qu'ils bafouent, selon lui, le principe de l'autonomie communale. Vouga va repenser l'avenir du territoire vaudois en aspirant dans son sillage des géographes de son parti et promis à un bel avenir, comme Laurent Bridel ou Victor Ruffy.



## **La passion romantique du paysage**

La passion de Galland pour la nature ne date pas de sa rencontre avec ces « aménagistes » dont il salue l'entrée en scène. On a vu qu'elle perce comme une évidence dans son amour pour la poésie, dans cet élan romantique qui l'accompagne depuis ses jeunes années. Son émerveillement pour une poésie de la nature se nourrit de ses excursions avec son frère aîné Jean-Denis, futur ingénieur agronome qui l'initie à l'observation des oiseaux. Celui-ci suscite chez son cadet un grand intérêt pour Robert Hainard, peintre de la nature et du monde animal, mais aussi philosophe et écrivain, souvent classé parmi les pionniers du mouvement écologiste. Mais Hölderlin et Novalis ne sont jamais loin lorsque l'on suit le parcours de Galland, qui resterait obscur sans ces références auxquelles Gustave Roud a donné la forme la plus épurée en langue française. Leur présence obsédante se manifeste tout particulièrement lorsque l'on tente d'analyser le lien passionnel que Galland entretient avec la nature. En fait-il une sorte de religion de substitution à l'instar de certains écologistes modernes ? Non. Justement parce qu'il croit en Dieu, Galland veut préserver le patrimoine naturel qui a été confié aux humains.

L'engagement, cette fois totalement militant, pour une défense de la nature trahit le romantisme sous-jacent à sa pensée, non seulement par ses allusions indirectes à des poètes allemands, mais aussi par un fond d'antimodernisme qui rejoint certains présupposés idéologiques de la Ligue vaudoise. Dans

un article publié le 14 avril 1960 dans *La Nation* et sobrement intitulé « Paysages », il ne cache pas que « l'amour des paysages est une étrange passion ». Cet article revêt une certaine dimension programmatique pour celui qui est alors encore secrétaire syndical. Galland avoue son angoisse face à notre pays en train de « se zébrer de voies de communication et se couvrir de maisons comme un eczéma ». « Il y a des horizons nus pour lesquels on tremble », se lamente-t-il. La situation est grave : « Nos paysages privilégiés, on le devine, sont en sursis. » Devant cette déchéance menaçant la nature, sous les coups de boutoir du consumérisme carnassier et d'une prospérité éphémère, tous deux électrisés par l'effervescence économique que les Trente Glorieuses ont portée à leur paroxysme, c'est de nouveau vers l'art qu'il se tourne.

Pour conjurer ce désastre qu'il pressent imminent, il convoque, une fois n'est pas coutume, non pas des poètes et des écrivains, mais un peintre : Jean-Baptiste Corot. L'exception mérite d'être signalée : Galland sort rarement du pré carré de sa chère littérature. Même lorsqu'il en réfère à d'autres arts, c'est pour mieux les y ramener. En peinture, il positionne Cézanne en précurseur de Ramuz, comparant – dans *La littérature de la Suisse romande expliquée en un quart d'heure* (1986) – le Vaudois disant la vigne, la montagne, le lac, le tragique et l'imaginaire à l'artiste provençal peignant le mont Sainte-Victoire, « par petites touches ». En musique, encore moins de références, sinon – dans le même ouvrage – à Arthur Honegger travaillant pour René Morax. Certes,

l'intérêt de Galland pour les musiciens n'est plus à démontrer, en particulier pour Éric Tappy, présent pour les soixante ans de Gustave Roud, Victor Desarzens et Ernest Ansermet, sans compter son amitié pour le chef d'orchestre Jean-Jacques Rabin. Mais son langage demeure celui de la littérature, de la poésie. Ne faut-il donc pas que l'heure soit dramatique pour que Galland en appelle à Corot ?

Corot, pour lui, est le peintre du paysage par excellence, celui qui sait sélectionner des tonalités transcrivant « une mélancolie propre aux campagnes de toujours, et propre aussi au XIX<sup>e</sup> siècle qui présentait peut-être que ces paysages, dans leur immémoriale solitude, appartenaient à un monde condamné ». La mélancolie qui inonde l'œuvre de Corot traduit la sienne dans un constat froid qu'il cherche, lui, à transcender par la poésie dans laquelle il s'immerge en protégeant celles et ceux qui en connaissent les mystères mieux que lui. Corot est alors le « révélateur » de cette passion du paysage dans laquelle il se mire avec avidité. Il en livre les secrets, à travers la terre « couverte d'une végétation confuse et de sentiers à l'abandon, des ciels, des troncs d'arbres », « véritables intelligences reliant à la lumière le chaos trouble et vague de la terre ». Et, plus romantique que jamais, Galland ausculte l'œuvre de Corot comme « un dialogue de la terre et du ciel qui manifeste devant les yeux respectueux, à l'oreille attentive, à la narine inquiète, ou sous les doigts délicats, la double nature à laquelle tout homme participe ».

## **En première ligne pour la protection de la nature**

Galland s'explique sur le combat qu'il entend mener contre la destruction programmée des espaces et des sites, à travers lesquels l'individu parvient, même inconsciemment, à la pleine réalité de son être : « Il faut bien étudier particulièrement en Suisse les liens des gens avec certains paysages intériorisés, ou sublimés, ou simple cadre, dans la vie quotidienne et les trajets de travail, mais chargés de résonances intimes », écrit-il dans *Une heure en Lavaux sur les pas de Franz Weber*, paru chez Xenia en 2011 (Galland, 2011a : 24). Adversaire du mouvement soixante-huitard à cause des thèmes « Nouvelle gauche », nimbés de marxisme ou de maoïsme, il le rejoint dans son refus d'une modernité négatrice d'une humanité en harmonie avec son environnement. Galland, conservateur soixante-huitard ? Il incarne dans une certaine mesure cette dimension paradoxale du mouvement que les lieux communs libertaires ont souvent empêché de percevoir dans son originalité. Galland met sa plume de journaliste au service des causes environnementales et architecturales qu'il juge importantes.

Mais cet engagement, il le vit, il le ressent encore et toujours à travers une poésie que seuls les maîtres de l'indicible parviennent à exprimer, par des sensations touchant au suprasensible, unique porte d'accès à l'énigme de l'humanité. Galland puise son énergie dans la mystique de la Création qu'illumine le regard du poète, en communion avec la nature. Ce

chemin, Gustave Roud lui en a dévoilé les beautés étranges et les tourments pudiquement claquemurés sous l'apparente impassibilité de la terre vaudoise. Mais son guide le plus sûr, lorsque la pente se redresse, est le Valaisan Maurice Chappaz. Dans leur « 68 » à eux, leurs visions du monde dialoguent, s'entretiennent dans le dégoût d'une société inerte face à l'irréversibilité des dégâts, et débouchent sur *Les maquereaux des cimes blanches* que Galland édite en 1976 avec l'empathie que l'on devine.

Le cri du cœur de Chappaz, adressé aux montagnes que l'on défigure, est aussi celui de Galland. Celui-ci le rappelle dans sa *Littérature de la Suisse romande expliquée en un quart d'heure* : Chappaz sait qu'il doit dire adieu à la vieille civilisation montagnarde, mais ce constat, peut-être désabusé, ne doit pas empêcher de fustiger la rapacité des acteurs d'un tourisme qui gangrène le Vieux Pays. Ce sera le thème du *Match Valais-Judée*, publié en 1968 aux « Cahiers de la renaissance vaudoise » et qui aurait dû déboucher sur le film *Supersaxo*. Mais Galland le sait, la poésie seule ne sauvera pas les paysages : comme d'habitude chez lui, l'action aussi sera déterminante. Il l'a prouvé dans son combat pour la littérature romande, il le démontre à nouveau dans la lutte pour la nature.

Son palmarès en la matière est impressionnant : la colline du Mormont, la sauvegarde des rives sauvages de la Venoge, le quartier du Flon à Lausanne, le lac de Bret où il n'a cessé de louer le succès de l'intervention précoce de Vouga pour sauvegarder les rives, le cours rectifié de la Broye, le vallon d'Orgevaux, le château de Chillon, la campagne du Désert

à nouveau à Lausanne. Et Lavaux, la grande bataille. À Lutry, il se bat contre un quartier d'habitation dessiné au mépris de l'enceinte historique de la localité, de nouveau avec Weber. Chaque fois, son journal lui sert de tribune. Il n'est pas de la partie à Féchy, dans le vignoble de La Côte, dans les années 1970. Mais, dans le *Plans-Fixes* qu'il consacre à son ami Jean-Pierre Vouga, dont il partage la passion pour les Celtes, le peuple premier de la Suisse historique, on sent qu'il vibre avec lui lorsque l'architecte cantonal lui raconte comment il a pu amener les autorités politiques et les propriétaires à la raison et, plus largement, comment il a pu introduire, peu à peu, des limitations à l'extension des zones villas. Galland, admirateur des « petites patries », n'est-il toutefois pas sensible aux plaintes des communes, à cette autonomie du développement local que l'autorité cantonale bafoue à coups de restrictions et de législation étatique ? « Il faut momentanément violenter les communes », proclame-t-il doctement dans son journal, en 1972. La liberté n'est qu'une illusion sur une terre que l'on ne respecte pas, susurre Galland à ceux qu'il irrite désormais par ses combats incessants. À Lutry, il devra s'avouer battu même si le projet a été modifié, à la suite d'un compromis...

### **Un combat de tous les instants**

Le journaliste recherche, pour les louer ou les soutenir de son amitié, les précurseurs, ceux qui ont compris la nécessité de changer les mentalités et les attitudes. Il se tourne vers Vouga, bien sûr, mais

aussi vers Olivier Delafontaine, agriculteur sur les pentes de Gourze, un ancien de la Ligue vaudoise, proche du parti des agrariens d'où sort le conseiller d'État Marc-Henri Ravussin. Celui-ci, paysan lui aussi, à Baulmes, a adhéré, parfois contre l'avis de nombreux ruraux, aux principes de son chef de service... Jean-Pierre Vouga. À Delafontaine, le paysan-philosophe, comme Galland l'appelle dans *Les pôles magnétiques*, il consacre une pleine page dans la *Feuille d'avis* du 14 février 1972. Dominant le lac de Bret, celui-ci a vu comment le paysage pouvait basculer sous les constructions anarchiques. Il a propagé ses craintes et sa pugnacité. Il plaide pour un système légal d'aménagement du territoire qui dissuaderait ses confrères de vendre au premier venu. Il dénonce au café du Pigeon la tentation des gains rapides; la spéculation foncière le hérissé. Il lance une initiative «pour un aménagement équitable du sol», justement en 1972, qui veut bousculer le monde politique en train de s'arranger sur un compromis qui ne le satisfait pas (Boggio, 1972). Seule la gauche le soutient. Galland aussi, mais c'est la défaite, avec le refus des Vaudois, en 1976, en votation populaire.

La même logique anime son combat avec Weber, ce «chevalier d'un autre temps», comme il le surnomme dans *Une heure en Lavaux* (Galland, 2011a: 18). Dans ce pamphlet en appui au fougueux Bâlois, défenseur de l'Engadine et des bébés phoques, Galland n'hésite pas à dégainer sa plume de polémiste, sans craindre l'emphase. Lavaux le vaut bien... Il retrouve les thèmes qui lui sont chers: pour

«ce mouchoir de poche sacré», il se fait poète lui-même et chante cette «harmonie où la force exprime la paix qui se dégage de cette mosaïque de petits clos où chaque saison répand sa couleur» (7). Mais «la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle a ravagé les campagnes helvétiques» (8): «On suivait la logique de la croissance économique et démographique» (11), déplore-t-il alors, pour mieux dénoncer la «rurbanisation» qui fait croire que la ville peut s'inviter à la campagne sans changer ses habitudes, et la complaisance des syndicats dont les yeux brillent lorsque de nouvelles perspectives de développement surgissent. Puis il lâche l'artillerie: «Les hélicoptères qui aspergent leur sulfate sur les vignes rappellent furieusement le Vietnam» (12), assène-t-il après avoir affirmé, jamais à cours de métaphores guerrières, que «le passage des divisions blindées et les bombardements n'avaient pas éliminé plus brutalement l'ancien aspect des choses» (8)...

Il reconnaît tout de même avoir douté de l'efficacité de l'absolutisme de Weber. Mais il affirme en fin de compte, après le succès de l'initiative «Sauver Lavaux» en 1977, que celui-ci avait raison, car «parfois l'absolu est nécessaire». Galland, un écologiste inconditionnel? Une fois de plus, ce serait trop simple. Il aime le mouvement, salue les inventeurs, les scientifiques, le progrès. Le 13 septembre 1988, dans *24 Heures*, il renvoie dos à dos les producteurs d'électricité et les écologistes qui «ont commis une erreur stratégique en s'opposant au nucléaire», relançant le fait que les «centrales à charbon et à huiles lourdes» sont beaucoup plus désastreuses.



Les premiers, il les supplie de renoncer à leurs chantiers pharaoniques, d'un autre temps. Aux seconds, il reproche d'avoir, par leur attitude, fait «resurgir des projets de barrages qui posent un problème régional». Faut-il, par peur de l'atome, «noyer de manière irréversible bon nombre de nos dernières vallées intactes»? Il est également opposé à la multiplication des éoliennes. De ses séjours annuels au Centre pour la culture scientifique à Erice, où il rencontre depuis 1983 physiciens et intellectuels à l'invitation d'Antonino Zichichi, il est devenu partisan du nucléaire, qui peut être accepté, comme il l'écrit dans la revue *Ingénieurs et architectes suisses* du 2 novembre 1988, s'il contribue à sauver les paysages.



Bertil Galland se définit volontiers comme un « cosmographe » : « La pauvreté de ma capacité d'aborder les problèmes métaphysiques m'a précipité vers la cosmographie. » En cela, il dit se distinguer d'un Regamey très « métaphysique » : « Je ne pouvais suivre la dimension du parfum sectaire et du repli vaudois. » Dans l'entretien filmé de 2003 déposé aux archives de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, il évoque plutôt le modèle de l'explorateur du 18<sup>e</sup> siècle ou celui de Bouvier.

Son identité de cosmographe, Galland pourrait la rattacher au travail de son arrière-grand-père paternel, Eugène Renevier, géologue et professeur à l'Université de Lausanne. Stratigraphe de la planète, ce scientifique a été choisi par ses confrères internationaux en congrès pour établir la liste des périodes géologiques qui différaient d'un pays à l'autre. Ce goût de préciser et de systématiser les choses lui vient peut-être de cet ancêtre savant. Rappelons qu'il a tenu à visiter presque tous les États américains. Non qu'il visât à recueillir en spécialiste des données pour chacune des régions, mais parce qu'il voulait palper, percer, impulser, sur le terrain, comme pour lancer un nouveau chantier de connaissance. Dans ses

diverses entreprises encyclopédiques, il s'entoure si possible des meilleurs spécialistes, sans se soucier de leur orientation politique ou épistémologique. Le but, on l'a vu, c'est la connaissance, la volonté d'en savoir plus sur un sujet, au risque de s'attirer une certaine méfiance de scientifiques qui, le sachant étranger aux milieux initiés, redoutent quelquefois d'être instrumentalisés par ses entreprises.

### **L'épopée de l'*Encyclopédie illustrée* du Pays de Vaud**

Que l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* soit une sorte de produit de la socialisation de Galland au sein de la Ligue vaudoise paraît assez évident. Le récit qu'en fait Yves Gerhard (2011) est à cet égard précis. Mais, si l'on approfondit la question, les faits sont plus compliqués... comme toujours avec Galland. Les influences subies sont multiples. Dans un entretien accordé au journal *Le Temps* du 13 janvier 2012, il déclare que l'idée de l'*Encyclopédie* est née en Suède. Dans ce même entretien, il exprime cette extériorité plus brutalement en disant qu'il a eu besoin de découvrir les pays scandinaves pour «prendre conscience des richesses de la Suisse qu'adolescent, [il] méprisai[t]», mot qu'il juge absurde aujourd'hui. Dans un entretien avec les auteurs, il précise l'origine de l'idée de l'*Encyclopédie*. Arrivant, nous l'avons vu, en 1952 à l'Université d'Uppsala pour un semestre de mobilité, il suit des cours de langues et de cultures nordiques. Pour s'y préparer, il découvre l'ouvrage *Vårt Land* de Jalmar

Furuskog, une somme géographique et historique suédoise présentée comme populaire, publiée chez Albert Bonniers en 1943 et rééditée plusieurs fois. Parmi les inspirations de Galland pour cette aventure, Gerhard (2011) mentionne également les *Heimatbücher* de certains cantons alémaniques et des livres sur l'histoire du Tessin. De son côté, Galland (2016a: 226) insiste aussi sur l'influence des ouvrages de synthèse que le reporter a dû lire pour accéder aux pays dont il couvrait l'actualité.

À son image, cette entreprise à la fois culturelle et politique concrètement lancée en 1968 poursuit une double visée locale et encyclopédique: mieux connaître le coin de pays où il accepte de s'ancrer et considérer la plus large palette des savoirs sur ce territoire. Douze volumes seront finalement nécessaires pour couvrir la matière, alors qu'une *Histoire vaudoise* aurait suffi à la Ligue. Le projet dépasse donc clairement l'ambition manifestée dans la sphère intellectuelle de Regamey. Galland le dit en 2003 dans l'entretien filmé de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe: la doctrine le « fatiguait un peu ». Il lâche même un cri: « J'y étouffe. »

Après la rupture de 1971 avec la Ligue, il est clair que l'*Encyclopédie* ne paraîtra pas dans les « Cahiers de la renaissance vaudoise », ce qui du reste n'avait jamais été envisagé. Longtemps, il a été convenu que les Éditions Payot publieraient l'ensemble des volumes, mais, *in extremis*, elles se sont rétracées, probablement affolées par l'ampleur du projet. Avec le recul, on peut deviner là l'un des signes de l'affaiblissement de cette maison d'édition. Paul

Ruckstuhl, figure radicale vaudoise qui a exercé de hautes responsabilités dans de nombreuses institutions vaudoises (le Comptoir suisse, l'Exposition nationale et, dans le cas qui nous intéresse, les Imprimeries Réunies, liées aux journaux des familles Payot et Lamunière dans Edipresse), est convaincu par le projet. Il le sauve. Les démarches aboutissent à la création, comme département du grand quotidien, des Éditions de la *Feuille d'avis de Lausanne*. Elles deviendront, en 1972, les Éditions 24 Heures. Elles vont ainsi commencer leurs activités avec des tirages étonnants en Suisse romande et sans savoir que l'œuvre comporterait douze volumes.

*De facto*, de bout en bout, l'aventure de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* est atypique: elle dure plus de vingt ans, elle réunit environ trois cents auteurs d'horizons très différents et des étudiants enthousiastes qui s'engagent dans cette folle équipée. Elle rencontre un succès public incroyable, atteignant plus de 30 000 exemplaires vendus pour le volume 4, le plus prisé (*L'histoire vaudoise*). Galland dirige la publication jusqu'à la fin du projet. Il vérifie l'ensemble des textes et notices, les réécrivant si nécessaire, et rédigeant quelques contributions signées, notamment sur l'histoire de l'Université de Lausanne (volume 5). Laurent Pizzotti, graphiste, et Marcel Imsand, photographe, sont les deux autres piliers de l'entreprise. Le comité de publication, lui, variera dans sa composition au gré du renouvellement des générations. On y trouve des figures aussi différentes que Christophe Gallaz (journaliste et écrivain) ou Yves Gerhard (membre de la Ligue

vaudoise), qui préside le comité de l'*Encyclopédie* à partir du volume 8.

Il est passionnant de reconnaître dans la liste des contributeurs aux douze volumes des hommes politiques, des journalistes et des professeurs, une sorte de *who's who* vaudois de l'époque. Le seul volume 5 consacré aux institutions du canton rassemble à lui seul septante-quatre auteurs d'obédiences intellectuelles aussi différentes que Paul Chaudet (ancien conseiller fédéral), Jacques Pilet ou Myriam Meuwly (journalistes) et Maurice Cosandey, Roland Ruffieux ou Marcel Bridel (professeurs). Chaque volume a également son directeur scientifique attitré, venant de l'Université de Lausanne (les professeurs Jean-Charles Biaudet, Henri Meylan, Claude Reymond ou Henri Rieben), du journalisme (Pierre Cordey) ou de l'administration cantonale (Jean-Pierre Vouga).

Ce chantier colossal a été mené avec des contributeurs bénévoles, y compris Galland, rémunéré alors comme journaliste d'Edipresse, tandis que les professionnels du livre et des images ont été normalement payés. Aucune subvention publique n'est venue soutenir la démarche. Il est vrai que les professeurs engagés dans l'aventure l'ont fait sur leur temps académique. Le premier volume sort en 1970, soit deux ans après le lancement du projet, période au cours de laquelle sont recensés les futurs souscripteurs et réunis les noms des personnes qui seront sollicitées pour décrire l'histoire, les institutions, l'économie, les arts et la vie quotidienne des Vaudois. Le dernier volume sort de presse en 1987 sous la forme d'une bibliographie générale (3846 références). Il est

rappelé que seuls quatre ouvrages s'étaient risqués jusque-là à présenter une histoire du Pays de Vaud (ceux de Juste Olivier en 1837, Auguste Verdeil et Eusèbe Gaullieur en 1949-1952, Paul Maillefer en 1903 et Richard Paquier en 1942). Galland assure la promotion de plusieurs tomes dans les colonnes de sa rubrique « La Terre et l'Esprit », s'accordant au passage quelques discrets *satisfecit*.

Mais le journaliste est conscient des limites de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* (Galland, 2016a: 228). Il fustige la communauté des historiens pour l'impossibilité d'en trouver un qui ose y traiter l'histoire vaudoise du 20<sup>e</sup> siècle. Cette lacune sera comblée en 2003 par un petit ouvrage d'Olivier Meuwly au « Savoir suisse », puis en 2015 par la monumentale *Histoire vaudoise* que le même historien a dirigée. Il regrette également l'absence d'un ethnologue qui manifeste de l'intérêt pour une enquête sur la vie quotidienne des Vaudois, ce qui obligera le comité de la publication, en vue du volume 11 (*La vie quotidienne*, 1984), à entreprendre lui-même une très vaste enquête sous la direction scientifique du professeur Paul Hugger de l'Université de Zurich. En revanche, le regret, exprimé par Pierre Jeanneret dans l'*Histoire vaudoise* de 2015, relatif à l'absence des mouvements ouvriers et à la sur-représentation des milieux patronaux dans l'*Encyclopédie* est nuancé par Galland lui-même (2016a), qui renvoie notamment au chapitre du professeur André Lasserre, spécialiste de la classe ouvrière vaudoise dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle.

Si la Ligue vaudoise a donné l'impulsion initiale de l'*Encyclopédie* (Gerhard, 2011), les fondateurs s'en



sont progressivement affranchis, non seulement par la rupture de Galland avec Regamey à la suite de l'affaire *Carabas* en 1971, mais aussi par le choix des auteurs réunis au fur et à mesure, reconnus d'abord comme spécialistes de leur domaine d'études et par les cautions universitaires qu'ils apportaient au projet. L'aventure de l'*Encyclopédie* est couronnée par le titre le plus prestigieux qu'une université puisse décerner : le 29 avril 1983, Bertil Galland reçoit un doctorat *honoris causa* de l'Université de Zurich.

La *laudatio* du diplôme fait clairement mention de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* et de l'éditeur romand. Implicitement, elle fait également référence à la « Collection CH » qu'il a contribué à créer en 1974 en attribuant cette distinction à « *dem Initianten der Encyclopédie vaudoise und dem Verleger, der seit zwanzig Jahren das literarische Leben der Romandie nachhaltig bereichert und darüber hinaus zu einem besseren gegenseitigen Verständnis verschiedenen Kulturen der Schweiz Bedeutendes geleistet hat* » (« l'auteur de l'*Encyclopédie vaudoise* et l'éditeur qui, depuis vingt ans, enrichit durablement la vie littéraire de la Suisse romande et qui, en outre, a contribué à une meilleure compréhension mutuelle entre différentes cultures de la Suisse »).

### **Une encyclopédie vivante : le « Savoir suisse »**

La nature ayant horreur du vide et Galland aussi, un nouveau projet éditorial germe dans son esprit au tournant du siècle. Deux de ses chroniques, parues

les 7 et 14 août 2000 dans *24 Heures*, ont lancé l'idée du «Savoir suisse». Celle-ci repose sur l'expérience de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, à une différence près, celle des subventions publiques et privées qui ont afflué pour le «Savoir suisse».

«Parmi nos livres une collection manque: "Le savoir suisse"», le titre de la première chronique, ne laisse aucun doute sur la détermination de Galland. Un diagnostic est posé sur la Suisse: «Nous retrouvons un pays en crise, en mal d'intelligence, isolé du reste de l'Europe, éclaté en communautés linguistiques en contacts décroissants et qui doute. [...] Il ballote sous la poussée de techniques nouvelles et d'appétits financiers anonymes.» Puis sur la recherche: «[...] des hommes et des millions [sont] investis dans les hautes écoles, [mais] nous voyons sortir peu d'études qui guident l'opinion. Les recherches des étudiants, en particulier la source vive que constituent leurs mémoires, restent en cercles fermés. [...] nous manquons, en bien des domaines, de références mises à jour, bien exprimées, aisément disponibles.»

Et l'argumentaire se poursuit avec une comparaison: «Les grandes nations disposent toutes de collections de monographies brèves à fort tirage qui popularisent et réactualisent sans cesse les connaissances [...]. En Suisse, on préfère les rapports. Plus gris tu meurs. Et dites-nous dans quel bureau les dégoter. On nage dans les plaquettes publicitaires illustrées. Les bonnes études régionales et les rares essais traitant de nos affaires politiques suscitent la condescendance, sortant sans tapage en ouvrages isolés.»

Il en termine par une exigence : « La seule voie qui nous dotera d'une série de courtes monographies sur des questions d'intérêt public [...] passe par une concentration des moyens de lancement, par une variété soutenue des domaines abordés [...]. » Galland liste ensuite une série de propositions de sujets à traiter dans des ouvrages de 120 pages, dont plusieurs paraîtront en effet ultérieurement comme il les décrit.

Cet appel ne reste pas sans réponse. Galland lui-même reprend la balle au bond et s'emploie à réunir une « bande » pour mener à bien ce projet. La méthode qui avait présidé à la construction des comités de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud* et de l'association *Films Plans-Fixes* est mise en œuvre. Un premier groupe de travail très resserré se réunit déjà le 11 septembre 2000 à Lausanne. Autour de Bertil Galland, il comprend son beau-fils Robert Ayrton, étudiant en science politique, Olivier Babel, directeur des Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR), Anne-Catherine Lyon, alors doctorante à la Faculté de droit de l'Université de Lausanne, future conseillère d'État. Le groupe s'élargit le 2 novembre à Jean-Christophe Aeschlimann, rédacteur en chef du journal *Coopération*, et à Jean-Philippe Leresche, professeur à l'Université de Lausanne et directeur de l'Observatoire science, politique et société alors domicilié à l'École polytechnique fédérale de Lausanne, où le comité siégera, avant son transfert à l'Université de Lausanne en 2005.

Devenu comité d'édition, ce petit groupe se réunit le 30 avril 2001 dans un bâtiment des sciences

humaines de l'Université de Lausanne pour l'assemblée constitutive de l'association sans but lucratif Collection Le savoir suisse. Présidé par Galland et vice-présidé par Leresche, le comité accueille ce jour-là le journaliste Nicolas Henchoz alors en charge de la communication de l'EPFL.

Le directeur des Presses polytechniques et universitaires romandes, Olivier Babel, lie par contrat sa maison d'édition à ce projet pionnier. Il avait d'abord dû convaincre son conseil de fondation, composé de professeurs en ingénierie plus familiers des traités d'électricité en douze volumes que des livres en format de poche sur des sujets culturels, historiques, économiques ou sociaux. De fait, réuni le 13 mars 2001, le conseil de fondation des PPUR avait, malgré le préavis positif de son bureau, manifesté de fortes réticences, imaginant le « loup » des sciences humaines et sociales entrant dans la « bergerie » de l'ingénierie. Bien qu'il ait fini par approuver le « lancement » du projet à la condition de réunir des financements propres, le conseil redoutait à la fois l'absence d'auteurs capables de maîtriser le style de la collection, un « flop » commercial et la dissolution des responsabilités dans un comité hétéroclite, tout en s'interrogeant sur la légalité de l'utilisation du label « suisse » (message électronique de Bertil Galland du 17 mars 2001). À l'évidence, l'enthousiasme n'était pas au rendez-vous, mais le cap était franchi ! Heureusement, car ce lien avec les PPUR était capital pour valoriser les savoirs développés dans les hautes écoles, visant un public plus large que le cercle captif et parfois « autoréférentiel » des milieux scientifiques.

Le lancement officiel a lieu ensuite par voie de conférences de presse. La première se tient à l'Université de Lausanne le 29 mai 2001 et la seconde à la sortie des quatre premiers titres le 12 novembre 2002 à l'École polytechnique fédérale de Lausanne devant un parterre de journalistes très fourni; elles suscitent des échos médiatiques en grand nombre. Ces opérations de communication intensive ont été précédées par la constitution d'un comité de patronage de cinquante personnalités suisses, à commencer, à l'échelon romand, par les conseillers fédéraux latins, les responsables des départements cantonaux de l'instruction publique, les rédacteurs en chef et les recteurs des universités, supposés conférer une sorte de « crédit moral » à la collection et en appuyer les demandes de subvention.

Agissant comme directeur de collection, le comité d'édition se réunit cinq à six fois par an. Les statuts de l'association prévoient une composition maximale de neuf membres. L'esprit de la collection, qui cherche à concilier la fiabilité d'ouvrages issus de la recherche universitaire ou écrits par des journalistes spécialisés avec la lisibilité nécessaire pour cibler un public plus large, implique de réunir en son comité d'édition des personnalités issues des mondes académique et de la presse ou de la communication dans un souci des équilibres régionaux et disciplinaires, mais également d'une représentation équitable des hommes et des femmes.

Ce souci de diversité et de coopération préside aujourd'hui encore à la composition du comité d'édition. Après le départ de Galland en 2013,

Jean-Philippe Leresche accepte la présidence du comité, secondé par Véronique Jost Gara désormais vice-présidente. Plusieurs générations de journalistes se sont succédé au comité : Jean-Christophe Aeschlimann, Nicolas Henchoz, Thierry Meyer, Éléonore Sulser et Éric Hoesli. À leur présence fait écho le soutien médiatique que la collection reçoit dès ses premières parutions par des encarts offerts à titre gracieux (*Le Temps*, *Coopération*, *24 Heures*) en échange de différentes prestations comme la mise à disposition sous embargo d'un manuscrit.

Outre des membres du comité comme les professeurs Nicole Galland-Vaucher ou Giovanni Ferroluzzi, les académiques se retrouvent en première ligne comme conseillers scientifiques des neuf séries qui permettent de structurer la collection : « Politique », « Société », « Économie », « Histoire », « Arts et culture », « Sciences et technologies », « Nature et environnement », « Figures » ainsi qu'une série « Opinion » accueillant des essais d'inspiration plus libre. À celles-ci s'ajoute, dès 2012, la série des « Grandes dates ». Depuis les débuts de la collection, ces conseillers scientifiques expertisent chaque projet une fois que le comité a accepté d'entrer en matière sur la base d'un synopsis. La collection prévoit en effet une double expertise, interne et externe, selon un modèle scientifique standard.

### **L'empreinte de l'éditeur et ses « dados »**

La démarche est claire, marquant le rapport au savoir de Galland qui s'accommode des procédures propres

à la communauté scientifique. Dans le prolongement de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, le «Savoir suisse» devient de ce point de vue un acteur à part entière du chaînage de la recherche qui va de la production de connaissances à leur valorisation à travers divers supports de publication. Rigoureusement évalués, les ouvrages sont abondamment cités à la fois dans la littérature scientifique, comme références de cours dans les hautes écoles et par les journalistes pour consolider ou mettre en perspective un article. Ils contribuent aussi à animer le débat public et, ce faisant, conduisent à une certaine notoriété médiatique des auteurs les plus prolifiques.

Dans la systématique du «cosmographe», Galland suit avec attention le programme de chaque série, imagine, insuffle des thèmes qui trouvent un écho dans l'opinion et la presse. Dans cet esprit stimulé par les politologues du comité et les dynamiques conseillers de la série «Politique», une vingtaine d'ouvrages ont porté sur l'analyse de politiques fédérales (politique étrangère, neutralité, Suisse-Europe, coopération au développement, immigration, santé, social, recherche, enseignement supérieur, cinéma, agriculture, langues, labels alimentaires, etc.). Des volumes de la série «Société» ont quant à eux popularisé des travaux de groupes de chercheurs et chercheuses actifs dans les hautes écoles (sur les familles, les parcours de vie, la mobilité, le genre, etc.). Des journalistes sont également invités à consacrer un livre à des domaines qu'ils ont suivis activement (la question jurassienne, le secret bancaire, le non à l'Europe, etc.).

Des personnalités majeures de la science helvétique ont fait confiance au «Savoir suisse». Lorenza Mondada ou Giuliano Bonoli, récipiendaires du prestigieux Prix Latsis, ainsi que des figures de la recherche en sciences humaines et sociales comme Michel Bassand, Biancamaria Fontana, Irène Herrmann, Anne Marie Jatton, Gilbert Kaenel, Jean Kellerhals, Daniel Kübler, Christine Le Quellec Cottier, Étienne Piguet, Martine Rebetez, Claude Reichler, René Schwok, Dario Spini, François Vallotton, Éric Widmer. Et tant d'autres talents, à l'instar de l'écrivain Étienne Barilier, auteur à lui seul de cinq magnifiques ouvrages à ce jour et de six traductions, qui a ainsi trouvé dans le «Savoir suisse» un format et le registre de la biographie dans lesquels il excelle avec érudition et sensibilité.

Le «Savoir suisse» donne aussi sa chance à de jeunes universitaires qui délivrent leur premier ou second manuscrit (Claire Balleys, Antoine Chollet, Matthieu Gillabert, Marc-Antoine Kaeser, Olivier Moeschler, Juan-Francisco Perellon, Melissa Rérat...). Galland recrute également des journalistes (Jürg Altwegg, Daniel S. Miéville ou Alain Pichard). Des personnages publics comme Laurent Flütsch ou Olivier Guéniat rejoignent à leur tour la collection.

Parmi les auteurs, on retrouve aussi des représentants de diverses «bandes à Galland» (Jean-Pierre Beuret, Hervé Dumont, Roger Francillon, Paul Hugger, Jean-Jacques Langendorf, Jean-Jacques Rapin). Dans les sujets retenus, on reconnaît surtout quelques-uns de ses «dadas» présents depuis son affiliation à la Ligue vaudoise et qui figurent



aussi dans son activité d'éditeur. À commencer par *Les Burgondes* de Justin Favrod, qui met Galland en joie et qu'il cite très régulièrement dans les médias. Le succès public de cet ouvrage issu d'une thèse à l'Université de Lausanne s'inscrit dans la durée. C'est le cas aussi du *Royaume de Bourgogne* de François Demotz, sujet qui fait écho à une vision historique portée par la Ligue vaudoise.

Depuis sa rencontre avec Jean-Pierre Vouga, le monde celte fascine également Galland. Dans la collection «Jaune soufre» des Éditions Bertil Galland, Vouga publie en 1981 *L'Europe à l'heure des Celtes*. Des Celtes que l'on associe souvent aux «sociétés mégalithiques», à tort, précise Alain Gallay dans son ouvrage sur le sujet paru au «Savoir suisse». Avec de telles préoccupations, Galland rejoint les visions planétaires qui lui sont chères à travers des savoirs archéologiques et ethnologiques que l'on retrouve dans le second ouvrage de Gallay consacré au Sahel précolonial, *De mil, d'or et d'esclaves*, paru en 2011. La thématique de la protection de la nature et du paysage est également présente dans le «Savoir suisse» avec plusieurs titres et auteurs (Martine Rebetez, René Longet, Christophe Clivaz, Blaise Mulhauser...).

Devrait-on pour autant voir dans la collection «Jaune soufre» évoquée plus haut – créée en 1976 et elle aussi au format de poche – une première intuition ou mouture du «Savoir suisse»? Non, car la visée de «Jaune soufre» était bien différente: on était là dans une veine essayiste, éristique, provocatrice. Il s'agissait de «foutre le feu à la maison»,

dit Galland dans un entretien paru dans la revue *Le Regard libre* en février 2019. Deux ouvrages ont ainsi décoiffé une Suisse romande alors plutôt conservatrice et pudibonde : *Les maquereaux des cimes blanches* de Maurice Chappaz, paru en 1976, et *Éros en Helvétie* de Mary-Anna Barbey, sorti en 1981. Le « Savoir suisse », lui, privilégie l'analyse des faits.

Plus ou moins lourdement, Galland intervient pratiquement sur tous les manuscrits jusqu'aux parutions du printemps 2014, avec le titre phare *Les batailles du livre* de François Vallotton (numéro 100). De très rares auteurs se sentent brutalisés par son interventionnisme sur la forme. Galland pourchasse en effet les formulations par trop académiques, obscures, les sigles et mots d'initiés, il fait respirer les textes avec des titres et intertitres plus nombreux et vifs destinés à retenir les lecteurs. Bref, Galland pratique le *rewriting* avec gourmandise, comme dans les maisons d'édition réputées visant le grand public.

Sa générosité et son abnégation devant certaines écritures plus ardues lui valent la reconnaissance de la plupart des auteurs. Il est quelques fâcheux qui s'étonnent de l'outrecuidance de l'éditeur qui, indirectement, les questionne sur le message peu clair qu'ils ont voulu faire passer, qui se sentent remis en cause tant sur la forme que, *in fine*, sur le fond. C'est ici que l'hybridité des savoirs de Galland se manifeste avec le plus de force : il contraint les scientifiques à s'exprimer clairement pour leur permettre d'être compris. Ce faisant, il entre dans le savoir en question, le travaille avec l'auteur et, d'une certaine manière, le coproduit.

## **Un savoir (véritablement) suisse est-il possible ?**

Dans le même esprit que celui qui avait présidé à l'aventure de la « Collection CH », Galland a d'emblée cherché à privilégier des traductions en allemand et en italien. Dans les faits, grâce au soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS) et de la Fondation Oertli, de nombreuses traductions permettent de toucher un lectorat dans les différentes langues nationales avec les biographies d'Escher, Dürrenmatt ou Klee. L'ouvrage *Bâtir pour les tsars* a été publié en français et en italien. Des ouvrages d'Étienne Barilier, Anne Marie Jaton, Christine Le Quellec Cottier, Kaj Noschis, Étienne Pignet, Ola Söderström ou Daniel Fink ont été traduits en italien et ceux de Stéphane Boisseaux, Élisabeth Graf Pannatier, René Schwok en allemand. À la fin de la présidence de Galland, en 2013, plus d'une trentaine de titres avaient été traduits, soit un tiers des ouvrages parus : une dizaine de ces publications en allemand, une dizaine en italien ou dans une autre langue. Réciproquement, la collection avait alors publié dix ouvrages traduits principalement de l'allemand (Galland et Leresche, 2013).

Galland a également souhaité trouver un pendant alémanique au comité d'édition et à l'éditeur romands. Des négociations ont eu lieu avec des éditeurs à Berne et Zurich, étonnés de l'esprit de milice de l'équipe du « Savoir suisse » et incapables d'en constituer l'équivalent germanophone. L'idée d'une collection de nature encyclopédique apparaît

étrangère à la tradition du livre en Suisse allemande. L'échec est retentissant. Aucun éditeur alémanique n'a été en mesure de monter un comité d'édition qui lui soit propre. La tentative de l'éditeur bernois Haupt de créer un « *CH Wissen* » s'est arrêtée après quelques titres, ne trouvant pas son public, avec des auteurs francophones de surcroît.

Il faut reconnaître que même en Suisse romande, les ouvrages du « *Savoir suisse* » n'atteignent pas les tirages de l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*. Le rapport au livre a changé, le marché s'est diversifié, l'offre devient toujours plus concurrentielle, à travers les canaux traditionnels mais aussi sur Internet, entraînant la fermeture de très nombreuses librairies en Suisse romande ces trente dernières années. Mais les titres phares lancés par Galland et le comité d'édition entre 2002 et 2013, que ce soit *La Suisse se réchauffe* de Martine Rebetez, *Les Burgondes* de Justin Favrod, *L'immigration en Suisse* d'Étienne Piguet, *Planète, sauvetage en cours* de René Longet ou *La délinquance des jeunes* d'Olivier Guéniat, dépassent 5000 exemplaires vendus ou s'en approchent aujourd'hui. Paru en 2014, *Mourir* de Gian Domenico Borasio atteint près de 8000 exemplaires vendus.

Au-delà du succès individuel de chaque titre importe le souffle d'une collection qui, prise dans sa globalité, totalise quelque 165 titres vingt ans après sa création. L'étendue des savoirs ainsi réunis confirme que la naissance de la collection au tournant du 21<sup>e</sup> siècle était clairement dans l'air du temps. En 1998, la votation populaire sur le génie

génétique et la campagne passionnée qu'elle avait suscitée ont conduit le Conseil fédéral et les hautes écoles à prendre conscience d'une demande sociale pour une plus grande participation aux choix scientifiques et technologiques. Le secrétaire d'État Charles Kleiber crée alors la Fondation Science et Cité dans le but de renforcer le dialogue entre la population et les milieux de la recherche. En 1999, la création de l'Observatoire science, politique et société dirigé par Jean-Philippe Leresche à l'École polytechnique fédérale de Lausanne partage la visée de mieux comprendre ce qui se joue entre les citoyens et la science en action.

Nulle réécriture de l'histoire n'est à soupçonner en inscrivant l'idée du «Savoir suisse» dans la lignée d'une volonté de démocratisation des savoirs, d'une meilleure communication entre les mondes de la science et un public plus large de non scientifiques. Telle est bien l'atmosphère de l'époque. Agitée par le double mouvement d'hyperspécialisation des savoirs et d'augmentation des demandes budgétaires des institutions scientifiques, l'exigence d'une plus grande transparence sur les ressorts et les résultats de la production scientifique s'est progressivement imposée aux pouvoirs publics à la fin des années 1990. La science y trouve elle-même son compte, non seulement avec l'espoir d'une confiance accrue du public et, consécutivement, de budgets plus importants, mais aussi avec l'idée de débouchés nouveaux et plus larges pour la publication de résultats qui, sinon, pouvaient rester tristement confidentiels.

Loin de toute référence « blochérianne » à une Suisse claquemurée et nombrilique dans le choix du nom de la collection, ou d'une exaltation de qualités supérieures à toutes de la recherche helvétique, Galland a senti ce courant profond, a réuni des personnalités engagées dans ces préoccupations d'ouverture de la science sur la société. Il l'a fait avec les méthodes éprouvées dans ses précédents chantiers éditoriaux, avant de passer le relais à une nouvelle génération devenue l'une de ses nouvelles « bandes ». Il a compris que l'enjeu n'était pas de faire aimer la science « à bas prix », mais de la servir sans privilégier une discipline ou une « chapelle » théorique, idéologique ou politique. La valorisation « sociale » de la recherche permet de nourrir le débat public avec des travaux fiables et validés comme tels. Cela a clairement rapproché Galland des savoirs académiques, le transformant en héraut d'une cause remarquable dont de nombreux scientifiques lui savent gré.

Galland ne saurait être réduit à quatre aventures éditoriales et à sa double vie de journaliste et de reporter, aussi amples et respectées soient-elles. Il a encore ouvert d'autres portes, rejoint d'autres projets dans des registres aussi différents que l'association Films *Plans-Fixes* qu'il préside dès sa création formelle le 12 octobre 1979 à Yverdon-les-Bains (soutenue par son syndic socialiste Pierre Duvoisin), l'*Histoire de la littérature en Suisse romande*, les rencontres d'Erice que nous avons évoquées et, surtout, la publication de ses propres *Écrits* à partir de 2012. En 2001, il succède par ailleurs à Jacques Chessex dans le conseil du Prix littéraire de la Fondation Prince Pierre de Monaco qui se réunit chaque année au mois d'octobre sous la présidence de la princesse Caroline de Monaco. Étrange attelage qui fait coexister les lettres parisiennes avec celles de la francophonie dans les fastes de la Principauté. Galland y représente « les lettres suisses de langue française ». En 2017, c'est le poète François Debluë qui lui succédera.

### **Les années 1990, une période de transition**

L'*Encyclopédie* achevée, le départ du journal *24 Heures* acte, en 1989, à la fois le retrait du chroniqueur du

grand quotidien vaudois et celui du directeur littéraire des Éditions 24 Heures regroupées avec les Éditions Payot au siège du journal. La démission de Galland du groupe Edipresse sonne aussi le glas d'un projet de dictionnaire suisse baptisé *Dicosuisse* qui associait une nouvelle génération de chercheurs et de journalistes vaudois. Après un quart de siècle flamboyant au sein du groupe 24 Heures et avec l'effacement progressif de Jean-Marie Vodoz, Galland se met désormais au service d'un nouveau collectif chez Ringier. Comme il l'écrit à Pilet le 4 septembre 1989: « J'ai pris dans ma vie quelques virages et il est encore temps d'en assumer un. »

Son futur départ en France se prépare avec l'achat, en 1991, d'une maison à Rimont (au nord de Cluny, en son cher Royaume de Bourgogne). Cette période de transition est également marquée par des voyages et un nombre élevé de tournages de *Plans-Fixes*, parmi lesquels on retrouve des membres éminents de ses différentes « bandes » (Georges Borgeaud et Jean Cuttat en 1990, Roger Givel en 1991, Nicolas Bouvier en 1996, Marcel Imsand en 1998, Claude Reymond en 1999, Jean-Jacques Langendorf en 2000 ou Jean-Jacques Rabin en 2001). Auparavant, il avait déjà attrapé dans les filets de *Plans-Fixes* ses plus proches auteurs comme Corinna Bille et Maurice Chappaz en novembre 1979, unis dans deux films (à titre posthume pour la première), Ella Maillart en 1983, Jacques Chessex en 1988, entre lesquels il a intercalé d'autres figures auxquelles il est attaché comme Pierre Arnold (1983), encore directeur de la Fédération des coopératives Migros, ou Jean-Pierre Vouga (1985), déjà croisé dans d'autres chapitres.



Au début des années 1990, il contribue activement à l'ouverture d'un nouveau chantier avec la création de l'Association pour une histoire de la littérature en Suisse romande le 31 mai 1991. Les statuts sont signés par Roger Francillon, lui-même, Jacques Scherrer des Éditions Payot et un ami avocat, Philippe Jaton. Cette aventure va déboucher sur la publication de l'*Histoire de la littérature en Suisse romande* en quatre volumes illustrés en couleurs entre 1996 et 1999. Comme de coutume, Galland joue un rôle crucial dans l'obtention de subsides, en particulier auprès de la Confédération. Il apparaît également, dans le volume 3 *De la Seconde Guerre mondiale aux années 1970*, comme l'un des conseillers scientifiques de l'entreprise et participe avec constance à la promotion des ouvrages dans différentes manifestations tenues dans les villes romandes (Lausanne, Sion, Genève et Neuchâtel). Il sera en revanche plus en retrait dans la réédition de l'ouvrage en un seul volume paru en 2015 chez Zoé.

Galland avait déjà collaboré avec Roger Francillon et Philippe Jaton dans le cadre de l'*Encyclopédie* : Jaton avait assuré la notice sur le tennis dans le tome 2 et son épouse, l'artiste Claire Nicole, y était également présente avec la photo d'une de ses œuvres dans le tome 12. Le nouveau carrefour que constitue l'*Histoire de la littérature en Suisse romande* confirme une fois encore, s'il en était besoin, les fidélités mutuelles entre celles et ceux qui ont collaboré avec succès dans les divers chantiers dans lesquels Galland s'est investi et que l'amitié unit durablement.

Cette période lui permet enfin de renouer avec la publication de ses propres ouvrages comme *Princes*

*des marges* en 1991, dans lequel il brosse le portrait de figures amies ou respectées comme Henri Debluë, Jacques Mercanton, Éric Tappy, Gustave Roud, Marcel Regamey, Roger Givel, Georges Borgeaud et l'incontournable Jacques Chessex. Des marginaux ? « Il faut oser », sourit le journal satirique *La Distinction* (27 juin 1992), qui parle de « contrebande lexicale » tant ces figures sont largement reconnues et centrales. Ce goût du portrait parfois acéré et souvent admiratif se retrouvera en 2018 dans *Destins d'ici*, centré non plus sur des parcours d'artistes romands, mais sur des figures politiques (Jean-Pierre Pradervand, Georges-André Chevallaz ou Jean-Pascal Delamuraz) et journalistiques (Benjamin Romieux, Frank Jotterand, Claude Torracinta ou Jacques Pilet). Surtout, dans cette dernière décennie du 20<sup>e</sup> siècle, il publie son unique, incandescent et presque hypnotisant roman *Luisella*, paru en 1999 chez Zoé et réédité par Slatkine en 2014.

### **Le souffle de ses *Écrits*, l'écrivain reconnu**

Si Galland se dit journaliste et éditeur, il refuse toujours la casquette d'écrivain et de poète. Contre toute évidence, il la conteste encore dans la revue *Le Regard libre* en février 2019, se distinguant des auteurs « dans la mesure où [il] les admire encore bien trop fort aujourd'hui ». Or, malgré ses dénégations, Galland est écrivain. Le premier volume de ses *Écrits* a du reste reçu le Prix Nessim-Habif décerné par l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Parmi les récipiendaires de ce prix, il rejoint des figures d'écrivains et poètes suisses comme Jean Starobinski,

Philippe Jaccottet et Georges Haldas. Ironie de l'histoire : il obtient cette distinction attribuée pour l'ensemble de son œuvre alors même qu'il vient juste de publier le premier des huit volumes de ses *Écrits* !

Comment cette nouvelle aventure naît-elle ? De façon presque fortuite. Dans une lettre adressée à Bertil Galland au printemps 2012, Jean-François Tiercy, un ancien responsable éditorial aux Éditions 24 Heures, regrette l'absence d'une analyse de son œuvre dans l'ouvrage *Bertil Galland ou le regard des mots* dirigé par Jean-Philippe Leresche et Olivier Meuwly, publié à l'occasion de ses huitante ans. Il entend combler cette lacune en revisitant les écrits de Galland. Le diagnostic établi, cette nouvelle aventure éditoriale peut commencer.

À l'instar des précédentes, l'aventure des *Écrits* commence avec la constitution d'une association. L'avocat Philippe Jatton est approché pour en prendre la tête et en rédiger les statuts. Un petit groupe d'amis et de professionnels de l'édition est invité à une assemblée générale qui se tient le 3 juillet 2012 et porte création de l'Association pour la publication des écrits de Bertil Galland. Une fois n'est pas coutume, on y retrouve des membres issus de plusieurs « bandes à Galland », celle de *l'Histoire de la littérature en Suisse romande* (Roger Francillon et Philippe Jatton), celle d'*Écriture* (Françoise Fornerod), celle de la presse (Thierry Meyer) et celle du « Savoir suisse » (Jean-Philippe Leresche, qui devient vice-président de la nouvelle association), ainsi qu'une représentante de la famille, Martine Galland (légataire littéraire). Plus tard, Yves Gerhard de *l'Encyclopédie*

*illustrée du Pays de Vaud* rejoint ce groupe. Un mandat est confié à Jean-François Tiercy pour assurer la responsabilité éditoriale du projet et la récolte de fonds. Il avait déjà été recruté par Galland aux Éditions 24 Heures comme responsable éditorial.

Tant Jatton que Galland ne souhaitent pas constituer d'associations au recrutement trop large. Ils privilégient l'efficacité des petits groupes et la diversité des compétences (juridiques, littéraires, universitaires, communicationnelles, familiales). Le premier enjeu consiste à trouver des fonds pour soutenir une telle entreprise qui, de prime abord, pourrait paraître déraisonnable : donner carte blanche à un auteur d'âge respectable pour l'élaboration de huit ouvrages, avec la liberté de choisir ses thématiques. À cette mission particulièrement ambitieuse est ajoutée une cautèle supplémentaire : délivrer les huit ouvrages en quatre ans ! Avec le recul de la parution de l'ensemble, on peut se demander si l'association n'a pas exagéré et épuisé Galland en lui demandant l'impossible. Un neuvième titre avait même été envisagé sur ses reportages de guerre. En tout état de cause, il a réalisé l'impossible dans un calendrier légèrement plus humain porté de quatre à six ans.

Il est vrai que le projet initial visait à réunir ses articles de presse dans des ouvrages thématiques avec la réédition de plusieurs de ses titres. Galland a très vite pensé que ce projet mémoriel et archivistique n'était pas si enthousiasmant et qu'il le bridait. Il souhaitait se remettre à la tâche, publier des ouvrages inédits, d'autres réactualisés, en livrant un regard d'aujourd'hui sur des événements ou des

causes qu'il avait eu à connaître comme journaliste ou éditeur. Dans ce cadre redéfini, il fait œuvre de mémorialiste, de portraitiste, de reporter, d'encyclopédiste, de romancier, de poète, de traducteur de la poésie suédoise, notamment Lars Gustafsson.

Parmi ces huit volumes, quatre sont profondément nouveaux et originaux. Galland propose des mémoires de sa jeunesse dans *Les pôles magnétiques*, qui ouvre une farandole de voyages et d'amitiés et relate ses années de formation et le rôle des figures tutélaires renvoyant à la construction de soi. Ce premier opus donne à voir une petite société lausannoise qu'il dit désormais « détester », des voyages épiques dans une Europe d'après-guerre dévastée, la (re)découverte de la Suède et des Nordes mais aussi des Suds (Italie, Grèce), et la naissance très jeune, comme « foudroyé », du goût de la poésie, « supérieure et plus importante que tout le reste ». L'ouvrage se termine sur la fête à Roud du 20 avril 1957.

L'accueil est d'emblée très bon. Outre le prix de l'Académie royale de Belgique, *Le Courrier* du 31 mai 2014 titre : « Bertil Galland mythique ». Le 14 juin, *Le Temps* ne ménage pas ses compliments, sous la plume de celle qui suivra toutes les sorties des *Écrits* : Lisbeth Koutchoumoff observe Galland « grandir à la belle étoile » et écrire « avec une ferveur contagieuse ». Les lecteurs redécouvrent le sens de la description des paysages qu'ils avaient apprécié dans *Le Nord en hiver*. Sous la plume de Pierre Jeanneret, feu *Domaine public* du 16 juin 2014 en fait aussi une recension élogieuse. Dans sa chronique hebdomadaire de *L'Hebdo* du 24 avril 2014, l'ami Jacques Pilet

n'est pas en reste : « Ce texte, plus qu'une biographie, est une invite à la liberté. » Jean-Jacques Roth est lui aussi dithyrambique : « L'intégrale d'un géant », titre-t-il dans un article du *Matin Dimanche* (8 juin 2014).

Également paru en 2014, *Une aventure appelée littérature romande* reçoit un accueil tout autant enthousiaste : « Un texte éblouissant », dit Gilbert Salem dans *24 Heures* du 16 décembre 2014. Galland « grand rassembleur », dit *Le Nouvelliste* (9 mars 2015) ; « à l'essence même de la littérature romande », proclame *Le Quotidien jurassien* (15 janvier 2015). C'est précisément cette « essence » romande qui fait, depuis longtemps, débat. En 1986, dans un livre d'entretiens, Mercanton affirmait haut et fort : « [...] une littérature se définit par la langue dans laquelle elle est écrite. Or, il n'y a point de langue romande [...] » (*24 Heures*, 16 décembre 2014) Position aujourd'hui partagée à l'Université de Lausanne où la distance avec une création qui serait romande par nature est désormais clairement affichée dans un Centre dédié aux « littératures en Suisse romande », rebaptisé ainsi pour échapper aux « lettres romandes » qui suggéraient une vision plus essentialiste.

Parmi ces ouvrages, on trouve un bijou célébré dans les médias, mais peu connu du public, une sorte d'acmé décapant des *Écrits* de Galland. « Ode au gai savoir », s'enthousiasme Lisbeth Koutchoumoff dans sa recension du volume *Les choses, les bêtes et les langues. Petite encyclopédie intime* dans *Le Temps* du 11 juin 2016. Ce livre dévoile un Galland amateur d'un humour presque britannique qui raconte « la joie et le goût des choses », surtout des petites choses

qui ouvrent sur des mondes extraordinaires. Dans *Le Matin Dimanche* du 12 juin 2016, Michel Audétat en célèbre aussi la langue « savoureuse » : « Du prosaïque surgit le poétique. » Dans *L'Hebdo* du 9 juin, Isabelle Falconnier confie également avoir aimé cette « collection de textes courts », « vifs, jouissifs, impertinents », « une curiosité aussi illimitée qu'opiniâtre ».

Les titres suivants sont reçus avec moins d'emphase par la presse romande. À commencer par l'ouvrage très confidentiel consacré à *Deux poètes du XXI<sup>e</sup> siècle*, William Barletta et Lars Gustafsson. *États-Unis, Chine, les régions cardinales* se présente comme une réédition de deux ouvrages assez datés : *La machine sur les genoux*, sur les États-Unis durant la présidence Eisenhower à la fin des années 1950, et *Les yeux sur la Chine*, relatant le voyage de Galland en train dans la Chine de Mao après une traversée de l'URSS par le même moyen de transport. Ce dernier avait paru en 1972, sous forme de reportage quasi ethnographique ; la nouvelle édition n'a pas trouvé son public.

Mentionnons ici, au passage, que cette fascination de Galland pour la Chine que Mao a su rendre indépendante a pu interpeller : dans l'émission télévisée *La voix au chapitre* du 15 février 1973, Galland, qui avait reçu de l'ambassade de Chine à Berne un visa pour voyager seul dans ce pays, déclarait : « Le maoïsme s'exprime par des prescriptions de bon sens. » Aussi surprenant soit-il, ce témoignage sur la Chine de l'après-Révolution culturelle, par un Galland pourtant conscient de la politique criminelle de Mao envers son propre peuple, manifeste une position particulièrement ouverte qui, si elle semble alors

converger avec les positions de milieux politiques et économiques officiels, tranche avec celle de la plupart des autres journalistes suisses spécialistes de l'Asie (Cordoba, 2020 : 53). Il exprime surtout ce qu'il a pu observer dans les pratiques des paysans chinois rencontrés lors d'un séjour d'une semaine dans une commune populaire. Parenthèse chinoise refermée.

En plein débat sur la gestion des conséquences du vote sur l'immigration de masse du 9 février 2014, la parution de *L'Europe des surprises* étonne par la période qu'il couvre, celle des changements des années 1980 et 1990, avant et après la chute du mur de Berlin. Les spécialistes des études européennes ne lui consacrent ni recensions ni débats auxquels Galland aurait volontiers participé. D'autant plus qu'il exprimait clairement son adhésion à l'Europe en 2003 dans un entretien filmé de deux heures déposé aux archives de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe. Du reste, son long compagnonnage avec le professeur Henri Rieben l'avait conduit à lui rendre hommage en la cathédrale de Lausanne lors de ses obsèques le 16 janvier 2006, saluant un « grand » Vaudois et « grand » Européen dans lequel il s'est probablement reconnu.

Le dernier titre, paru en 2018, *Destins d'ici. Mémoires d'un journaliste sur la Suisse du XX<sup>e</sup> siècle*, boucle la boucle avec un accueil terminal chaleureux. Dans un livre qualifié de « vibrant » (*Le Temps*, 24 novembre 2018), Galland se déchaîne en portraitiste « hors pair » et reprend le débat européen là où il l'a abandonné dans *L'Europe des surprises*. À distance, il oppose radicalement la pensée européenne de deux anciens conseillers fédéraux vaudois et syndic de



Lausanne, Georges-André Chevallaz et Jean-Pascal Delamuraz. Il y met en évidence le paradoxe que, pour l'instant, la pensée de Chevallaz, moins célébrée publiquement que celle de Delamuraz, l'a emporté dans la politique européenne de la Suisse. Grand numéro d'acrobatie et de dialectique que l'ancien journaliste pro-européen de *L'Hebdo* et du *Nouveau quotidien* réalise dans cet hommage à l'anti-européen convaincu qu'a été Chevallaz.

Pro-européen, Galland l'est devenu après avoir quitté la Ligue vaudoise profondément hostile à la construction européenne, au contact du professeur Henri Rieben, titulaire à l'Université de Lausanne de la première chaire d'intégration européenne. Il le côtoie étroitement lors de l'aventure de *l'Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, se familiarisant avec la pensée de Jean Monnet dont les archives sont déposées à la Ferme de Dorigny.

Galland répond à toutes les invitations pour promouvoir ses ouvrages et surtout conter ses souvenirs. L'une des plus mémorables, une conférence intitulée «De La Sallaz à la découverte du monde», est organisée le 21 mars 2019 par une association de quartier de La Sallaz (L'Escale des voisins). Dans une salle trop petite pour accueillir un public extrêmement nombreux, Galland captive l'audience en faisant de La Sallaz, le temps d'une soirée, le centre du monde ! Il retrouvera un contact étroit avec le public lors des projections dans l'ensemble de la Suisse romande du film de Frédéric Gonseth et Catherine Azad *La Saga Bertil Galland*, en septembre et octobre 2021, l'année de ses nonante ans.

Notamment grâce à Thierry Meyer, alors rédacteur en chef de *24 Heures*, la réception médiatique des huit opus se révèle, on l'a vu, généralement très bonne. Par encarts de pages entières, le journal vaudois soutient avec vigueur et détermination chacune des sorties. Le journal *Le Temps* est tout aussi émerveillé par la prolixité de Galland. Le feu d'artifice a lieu le 8 décembre 2018 à Montricher à la Fondation Jan Michalski où, devant une salle comble, Galland, très en verve, répond pendant plus d'une heure à Lisbeth Koutchoumoff, qui a suivi avec attention et bienveillance toutes les sorties de presse. Ses propos sont repris dans *Le Temps* du 21 décembre 2018 à l'occasion de la parution du dernier volume, *Destins d'ici*.

Cette unanimité dans le dithyrambe finit par agacer. Le journal *La Distinction* de mars 2020 s'étonne de l'écho médiatique donné aux *Écrits* de Galland. Il rappelle ses attaches avec la Ligue vaudoise, observe Galland construire son « mythe », s'étonne des évolutions de son jugement sur l'œuvre de Chessex dans *Destins d'ici*, qui rompt avec son enthousiasme habituel pour ses auteurs. En fait, l'omniprésence médiatique de Galland ne date pas de la publication des *Écrits*. Jacques Pilet revient lui aussi, dans *L'Hebdo* du 24 avril 2014, sur la compagnie de Galland avec des « réactionnaires distingués », « d'un conservatisme hors d'âge ». Mais il crédite Galland d'une dimension autrement plus internationale et intellectuelle que la Ligue, loin des « idéologies », que son parcours atteste. Plus proche de « la sensualité de la terre, l'écoute des hommes ». Il regrette toutefois que Galland, dans ses mémoires, ne parle pas davantage de « sa relation à Dieu, au sexe, à l'argent (dont il se moque) ».

En fin de compte, n'y aurait-il pas deux Galland, l'un zélateur du Pays de Vaud, pro-système, anticommu-niste, l'autre plus cosmopolite, libre, européen, qui questionne les systèmes, voire s'y oppose ? À vrai dire, couper Galland en deux serait trop simple. Notre enquête biographique aura montré qu'il ne faut surtout pas l'enfermer dans un ou deux cénacles, assujettis à de « petits chefs ». Il n'est pas dans le sui-visme ni dans les modes politiques et intellectuelles. S'il faut trouver le sens de sa pente principale, il se situerait plutôt à contre-courant. Au croisement de plusieurs pensées, espaces politiques ou sociaux et expériences de vie, ou dans une trajectoire d'apparence sinusoïdale, Galland apparaît comme un être hybride qui se complexifie par sédimentation, au fur et à mesure des rencontres intellectuelles et politiques, des voyages et des écrits. Une sorte de phénix aux vies multiples. « Je n'ai pas eu moi-même ma propre définition de ce que je voulais être », confia-t-il au micro de la RTS le 1<sup>er</sup> mars 2012. Parti d'une idéologie, il évolue vers un syncrétisme, une pensée plus dialectique, scientifique à sa manière.

Curieux des avancées de la recherche sans jamais mépriser les savoirs amateurs ou profanes, Galland

incarne en effet une certaine « culture scientifique ». Assurément, à travers son travail éditorial ou dans ses écrits journalistiques, il fait parfois œuvre de communication scientifique. À l'évidence, il est passionné par toutes les sciences et tous les savoirs, ou presque, du passé, du présent ou du futur, de façon à la fois boulimique et conquérante. La science « officielle » a peut-être sous-estimé le rôle de passeur, de découvreur de talents que des figures comme la sienne ont joué dans la presse écrite.

En disant son goût pour les travaux scientifiques, en les popularisant, à l'abri de tout langage sabir, il a clairement contribué au rayonnement de chercheurs et de chercheuses qui n'en ont pas toujours été conscients, ni peut-être reconnaissants (on pense à une controverse avec le directeur de l'Institut d'archéologie et d'histoire ancienne de l'Université de Lausanne qui lui reproche, dans *24 Heures* des 25 juin et 10 juillet 1985, un intérêt sélectif et trop personnalisé pour les travaux de son institut). En aimant la science, des figures médiatrices comme lui contribuent à faire aimer la science. Qui aurait connaissance des travaux menés dans les « arcanes » des hautes écoles (Galland, 2016 : 226) sans ces passeurs, éditeurs ou journalistes ? Le grand public n'en saurait peut-être rien.

Galland a reçu beaucoup d'honneurs. Il ne les dédaigne pas, il ne les sollicite pas non plus. Nous avons déjà mentionné le doctorat *honoris causa* de l'Université de Zurich (1983) et le prix de l'Académie royale de Belgique (2014). En ces pages conclusives, il faut également citer de nombreux prix et décorations de portées différentes : le Prix de l'État de

Berne en 1978, le Prix Alpes-Jura attribué à Paris en 1986 par l'Association des écrivains de langue française (ADELF), le Prix Montaigne remis à Lausanne par l'Université de Tübingen et la Fondation Goethe (1992), le Prix du rayonnement par la Fondation vaudoise pour la culture (2007), le Prix culturel de la Fondation Leenaards (2008), le titre de commandeur dans l'ordre du Mérite culturel de la Principauté de Monaco (2008), le Prix des écrivains vaudois (2021).

En quoi ces distinctions nous renseignent-elles sur Galland ? Elles viennent de sources tellement variées qu'elles confirment le portrait du passeur polyvalent aux horizons pluriels esquissé dans ces pages. Elles expriment des reconnaissances et des réceptions diversifiées. Reconnaissance pour l'œuvre. Réception par des publics et en des lieux différents : Lausanne, Paris, Zurich, Tübingen, Monaco, Bruxelles. Dans cette géographie improbable, ses multiples savoirs sont récompensés. L'éditeur, le traducteur, l'encyclopédiste, l'écrivain, le reporter, autant de figures dans lesquelles on retrouve à la fois l'audace, la densité, la qualité, la sensibilité et l'intelligence de son travail.

À l'évidence, Galland est un humaniste et, à coup sûr, un esprit libre, parfois voltairien et irénique. Il incarne « une liberté aristocratique qui m'a toujours enchanté », dit de lui Jacques Chessex (1991 : 14). Pas dogmatique ni doctrinaire, mais séduit un temps par un courant qui l'était. Il y a, chez Galland, la croyance dans un État culturel, le rejet d'un libéralisme débridé et désincarné et, en même temps, des valeurs construites au gré des civilisations croisées dans ses périples. Anti-hégélien d'abord,

anticommuniste constant et pour le moins peu sensible à l'extrême gauche, dénonçant les « fantoches sartreux » dès 1956 (*La Nation*, 22 mars 1956), mais toujours soucieux de donner la parole à l'autre, en quête de la personne derrière l'idéologie, il a pratiquement « désidéologisé » sa pensée dans ses *Écrits*. « Cœur à droite, raison en partie au centre gauche, ou bien l'inverse ? » s'interroge Poget (2021 : 14).

Si Galland a défendu le « nationalisme » (*La Nation*, 20 août 1965), les « petites communautés » et la « tradition » (*La Nation*, 20 octobre 1955), ce n'est pas par goût du repli, mais en vertu d'une « inquiétude » de la « pluralité » selon Bouvier (1993 : 179). On peut aussi y voir l'influence du romantique allemand Herder, contemporain de Goethe, avec sa passion pour la variété des langues et des cultures qui fonde l'humanité. Dans une optique identitaire et culturelle, Galland célèbre ainsi les micro-nationalismes vaudois et jurassien ou le patriotisme de Sihanouk au Cambodge. Mais, au fond, que signifie le nationalisme pour quelqu'un qui se déclare tout à la fois vaudois, romand, suisse, suédois et européen et qui se demande s'il n'aurait pas dû, comme son père, demander la nationalité du Royaume-Uni dont son grand-père était le consul à Lausanne ? Est-ce celui de l'épigraphe de Régis Debray dans *Les pôles magnétiques* : « Chaque culture dialoguera d'autant plus profitablement avec les autres qu'elle sera son propre centre » ?

Au final, il arrive à Galland, homme de paradoxes, de se déclarer « anarchiste » et « anti-bourgeois » (RSR La Première, *Dans les bras du figuier*, 17 décembre 2011) – une réminiscence probable du

déclassement social subi par sa famille et de la précarité vécue dans les années 1940. Reconstruit-il ici *a posteriori* l'évolution d'un parcours dans un monde vaudois, national et international qui n'est à l'évidence plus celui des années 1950 et 1960 ? Tout se passe comme si, dans son intrinsèque pluralité et à travers les différentes forces gravitationnelles qui le travaillent, Galland était à la fois anarchiste et partisan de l'ordre. Il est longtemps le complice de Chessex, il aime profondément des figures transgressives et rebelles comme Charles-Albert Cingria et Jean Eicher, un enraciné vagabond comme Chappaz ou encore un voyageur poète comme Bouvier. Mais il apprécie également des figures plus « militaires » comme Langendorf, Rapin ou Chevallaz.

Au-delà de ces distinctions, la captation d'un lectorat pour ses auteurs d'abord, et lui seulement ensuite, constitue sa principale ambition. Probablement aurait-il souhaité davantage de ventes de ses *Écrits*. Mais, *tempi passati*, l'état du marché du livre n'est plus aujourd'hui ce qu'il était dans les années 1960 et 1970, dynamisé par toute l'effervescence culturelle lausannoise après la Seconde Guerre mondiale (Fornerod, 1993) qui s'est poursuivie dans le monde de l'édition (Francillon [dir.], 2015). Mais sa présence médiatique persiste au 21<sup>e</sup> siècle, lors des sorties de titres du « Savoir suisse » jusqu'en 2013 ou avec ses *Écrits*. Au décès de ses compagnons ou aux anniversaires de ces décès, il est le premier contacté par les médias pour témoigner, raconter, célébrer avec générosité et finesse. L'« ange terrestre », disait-il déjà au décès de Corinna Bille (Meizoz, 2020 : 28).

Homme de passions, Galland a horreur des échecs, même s'il lui en est arrivé (comme *Dicosuisse*). Il se met tout entier dans ses chantiers, dans une sorte de croisade vers une terre promise. Cette ferveur est sa marque. Homme de rencontres, il cherche toujours à dialoguer avec ses auteurs, qu'il pousse parfois dans leurs retranscriptions, avec les personnes croisées au hasard de ses reportages, avec les personnalités de *Plans-Fixes*, saisissant l'occasion de ces tournages pour de longs entretiens préalables. Homme de fidélités, il éprouve que ses origines multiples lui prescrivent des devoirs, en particulier envers la Suède, ou à l'égard des écrivains, ses amis. Près de son lit à Rimont se trouvent une photo de Corinna Bille et un portrait du jeune Chappaz par Gérard de Palézieux. En revanche, Chessex ne figure pas dans ce petit panthéon intime – il lui a « fait avaler trop de couleuvres » (24 Heures, 9 septembre 2019) –, mais il ne supporte pas qu'on décrie l'une des plus fortes plumes qu'a comptées la Suisse romande.

« Un politique religieux », a dit de lui ce dernier (Chessex, 1991 : 13). Il y a en effet chez Galland ce protestantisme qui lui interdit de parler de sa vie intime, qui l'amène élégamment à s'effacer devant les hommes et les femmes souvent célèbres dont il a cherché le contact, à illuminer la pensée des autres avant d'exprimer la sienne. Sa vie personnelle et familiale reste non pas une énigme, car les protagonistes sont connus, mais nimbée d'un pudique voile que le film *La Saga Bertil Galland* a partiellement levé. S'il n'a pas voulu censurer l'impudeur des aveux de Chessex ou celle, plus mesurée, des récits de Chappaz, il n'est pas, lui, homme à exposer des expériences ou des sentiments



intimes, sinon par la grâce de la poésie enchâssée au plus profond de lui-même comme moteur d'une vie intérieure, probablement encore plus riche que celle qu'il a donnée à voir dans son œuvre. Sa part de mystère ? Peut-être l'idée que l'on peut concilier l'inconciliable dans les contradictions assumées de toute existence multiple. Ou la conviction que la littérature dépasse les divisions idéologiques.

### Vagabond d'ici et de partout

Le mystère Galland se condense-t-il dans le nom étrange qu'il a donné au vélo de son adolescence : « Knulp » ? Lecteur dès seize ans de Hermann Hesse, Galland semble avoir calqué son parcours existentiel sur celui du héros de l'écrivain germano-suisse, poussant à son paroxysme l'art du vagabondage artistique et philosophique. Choisisant dans la vie les petites routes, fureteur impénitent et primesautier de la science et de l'art en germination, il navigue entre les savoirs, sautille entre les disciplines comme entre les continents, les pays, les cultures. Imprégné de ce romantisme à connotation anarchisante qui est aussi celui de Hesse, le chantre du néoromantisme allemand au tournant du 19<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle. Vagabond-prophète sympathique, Karl Eberhard Knulp n'est que l'une des figures de son créateur, en quête de lui-même dans chacun des personnages en lesquels il a insufflé une vie littéraire comme projection d'une psyché toujours inquiète. Projection de Galland aussi ?

Knulp dit de l'âme humaine qu'elle est comme une fleur, *« an ihrem Ort angewurzelt, und keine kann zu*

*der anderen kommen, sonst müsste sie ihre Wurzel verlassen, und das kann sie eben nicht* ». Seul le vent transporte parfum et semence. Chaque âme est enracinée en un lieu et ne peut le quitter. N'est-ce pas curieux dans la bouche d'un personnage qui a fait profession de moissonner, de voyager de village en village au gré de l'amabilité des personnes qu'il y rencontre ? Comme Galland virevolte de discipline en discipline, de lieu en lieu : ses auteurs sont ses hôtes, les lieux qu'il visite sont des domiciles éphémères où il aime se ressourcer en y plantant de nouvelles racines. Non, rien d'étonnant en cela, car vagabonder ne prend sens que si l'âme sait où elle est. Pour Galland, les racines dans lesquelles il puise son être sont celles qui le placent à un endroit sur cette planète qu'il aime arpenter et d'où son âme peut rayonner, faire fructifier le savoir et le talent des autres, en définitive s'épanouir grâce aux autres et avec les autres. C'est le Pays de Vaud. Une contrée qui, dans son imaginaire, peut aller jusque non loin de Cluny, dans ce Second Royaume de Bourgogne si fascinant.

C'est ce qui rend Galland à la fois lisible et insaisissable, sorte d'éternel étranger pleinement encastré dans son monde. Dans son *Hermann Hesse. Sein Leben und sein Werk*, publié en 1927, le poète dadaïste Hugo Ball, qui rejoindra Hesse au Tessin et sera enterré non loin de lui au cimetière de Montagnola, à côté de Lugano, décrit son ami à travers Knulp – et par ricochet Galland : « *Auch in eigenem Hause ist er ein Fremder, den man beherbergt.* » Oui, même en ses quatre murs, Galland voyage, happé par l'inédit. Il se sent toujours celui qui est en dehors, un *outsider*, comme

Ball qualifie le *Steppenwolf*, ce loup des steppes traînant son anarchisme enivré de rédemption, lui aussi héros d'un célèbre roman de Hesse.

Galland, d'abord déclassé économiquement, devenu ensuite maître des cérémonies littéraires de la Suisse francophone, ne cesse d'errer, non dans le vide, mais à la recherche du talent qui doit bien exister quelque part dans le paisible canton de Vaud, dans le trépidant pays des Allobroges, dans le sauvage Valais, dans le révolté Jura, dans Neuchâtel l'aristocratique ou encore dans la pieuse Fribourg. Derrière les étiquettes, tant de virevoltante originalité, de paradoxe subtil d'où jaillit la poésie, concaténation du savoir porté à sa métaphysique effervescence.

*Ein Fremder.* Un étranger... Pas celui qui n'est pas d'ici : Galland est de partout parce qu'il est de quelque part. Il est étranger parce qu'il accepte que tout soit étrange et mérite d'être étudié. De ces scientifiques ou écrivains qu'il admire, il est devenu un médiateur, mais transcendé lui-même par la poésie qu'il vénère. Accepter d'être étranger pour pouvoir dire le monde, le lire dans son artistique absurdité. Et le décortiquer par l'ironie romantique qui crée la distance, mais saisit au plus près une vérité derrière toute chose. Car distance ne veut pas dire indifférence. Elle se traduit au contraire par une inextinguible soif de savoir et d'agir, par la poésie et une recherche accessible à tous. Comme un acte de rébellion contre l'indifférence au beau. Un vagabond voyageur, poète, érudit, soucieux de se trouver des racines pour aider les autres à s'implanter dans leur propre univers. Une sorte de démiurge de l'écriture.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOGGIO Maurice, *Aménagement du territoire et vie politique. Le cas du canton de Vaud*, mémoire de licence, Université de Lausanne, 1972.
- BOUVIER Nicolas, « Bertil Galland », *Écriture*, 41, 1993, pp. 175-179.
- BUENZOD Michel, « Une revue de paix et de démocratie pendant la Guerre froide », *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, 19, 2003, pp. 103-114.
- BUSSARD Denis et VALLOTTON François, « L'« affaire Carabas » ou le divorce avec la Ligue vaudoise », dans LERESCHE Jean-Philippe et MEUWLY Olivier (dir.), *Bertil Galland ou le regard des mots*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011, pp. 213-224.
- BUTIKOFER Roland, *Le refus de la modernité. La Ligue vaudoise : une extrême droite et la Suisse (1919-1945)*, Lausanne, Payot, 1996.
- CALLON Michel, « Des différentes formes de démocratie technique », *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, 38, 1999, pp. 35-52.
- CHESSEX Jacques, « Un fort volume. Pour un portrait de B. G. », *Écriture*, 38, 1991, pp. 11-16.
- CORDOBA Cyril, *Au-delà du rideau de bambou. Relations culturelles et amitiés politiques sino-suisse (1949-1989)*, Neuchâtel, Alphil, 2020.
- FORNEROD Françoise, *Lausanne, le temps des audaces. Les idées, les lettres et les arts de 1945 à 1955*, Lausanne, Payot, 1993.
- , MAGGETTI Daniel et ROCHE Sylviane, « Espaces de découverte : la revue *Écriture* et le Prix Georges-Nicole », dans LERESCHE Jean-Philippe et MEUWLY Olivier (dir.), *Bertil Galland ou le regard des mots*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011, pp. 113-121.

- FRANCILLON Roger (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, nouvelle édition, Genève, Zoé, 2015.
- GALLAND Bertil, *La machine sur les genoux. Portrait des États-Unis à la fin du règne d'Eisenhower*, Lausanne, Cahiers de la renaissance vaudoise, 1960.
- , *Les yeux sur la Chine*, Lausanne, Payot, 1972.
- , *Retrouver l'Islande*, Lausanne, Centre de recherches européennes, 1979.
- , *Le Nord en hiver. Parcours du haut de l'Europe de Reykjavik à Moscou*, Lausanne, Éditions 24 Heures, 1985.
- , *Lausanne et le pays de Vaud: Suisse = Schweiz = Switzerland*, Lausanne, Banque cantonale vaudoise, 1988.
- , *La littérature de la Suisse romande expliquée en un quart d'heure*, Genève, Zoé, 1986.
- , *Anthologie lyrique de poche*, Genève, Zoé, 1989.
- , *Princes des marges. La Suisse romande en trente destins d'artistes*, Lausanne, Éditions 24 Heures, 1991.
- , *Jacqueline Veuve. 25 ans de cinéma*, Lausanne, Cinémathèque suisse, 1992.
- , *Luisella*, Genève, Zoé, 1999.
- , *Une femme de cinéma. Jacqueline Veuve et le nouvel envol du film documentaire*, Yverdon-les-Bains, Éditions de la Thièle, 2003.
- , *Fortes têtes*, Lausanne, Éditions de l'Aire, 2005.
- , *Une heure en Lavaux sur les pas de Franz Weber*, Vevey, Xenia, 2011 [2011a].
- , «La levée des frontières. Sur Gustave Roud et un parcours vers la poésie», postface à Daniel MAGGETTI et Nicolas GEX (éd.), *Correspondance Gustave Roud – Bertil Galland, 1957-1976*, *Cahiers Gustave Roud*, 14, 2011, pp. 137-162.
- , «Claude Reymond et l'Encyclopédie vaudoise», *Annales Benjamin Constant*, 36, 2011, pp. 11-15.
- , *Les pôles magnétiques*, Genève, Slatkine, 2014 [2014a].
- , *Une aventure appelée littérature romande*, Genève, Slatkine, 2014 [2014b].
- , *Deux poètes du XXI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine, 2014.

- , *États-Unis – Chine. Les régions cardinales*, Genève, Slatkine, 2015.
- , « De l'*Encyclopédie vaudoise* à *Histoire vaudoise* : 1973-2015 », *Revue historique vaudoise*, 124, 2016, pp. 223-246 [2016a].
- , *Les choses, les langues, les bêtes*, Genève, Slatkine, 2016.
- , *L'Europe des surprises. À l'effondrement du Rideau de fer, parcours de Prague à Moscou*, Genève, Slatkine, 2017.
- , *Destins d'ici*, Genève, Slatkine, 2018.
- , « L'École des sciences sociales et politiques de Lausanne vécue au début des années 1950 », dans LERESCHE Jean-Philippe (dir.), *Récits facultaires. De l'École à la Faculté des sciences sociales et politiques (1902-2022)*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2022, pp. 285-290.
- et LERESCHE Jean-Philippe, « La collection Le savoir suisse : des sciences en publics », *Bulletin de la Société suisse de sociologie*, 144, 2013, pp. 24-27.
- GERHARD Yves, « L'aventure de l'*Encyclopédie vaudoise* », dans LERESCHE Jean-Philippe et MEUWLY Olivier (dir.), *Bertil Galland ou le regard des mots*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011, pp. 79-87.
- GOTTRAUX Philippe et VOUTAT Bernard, « La science politique à l'Université de Lausanne : tribulations d'une discipline improbable », dans LERESCHE Jean-Philippe (dir.), *Récits facultaires. De l'École à la Faculté des sciences sociales et politiques (1902-2022)*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2022, pp. 179-199.
- ISLIKER Henri, *Historique de la recherche sur le cancer à Lausanne. Souvenirs professionnels rassemblés par Henri Isliker*, Lausanne, 2006, en ligne : [http://ftp.isrec.ch/\\_library/pdf/Historique\\_final.pdf](http://ftp.isrec.ch/_library/pdf/Historique_final.pdf).
- JACCOUD Christophe et KAUFMANN Vincent (dir.), *Michel Bassand. Un sociologue de l'espace et son monde*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.
- JAQUIER Claire, *Gustave Roud et la tentation du romantisme. Fables et figures de l'esthétique littéraire romande, 1930-1940*, Lausanne, Payot, 1987.
- LERESCHE Jean-Philippe, « Bertil Galland, un savoir vivant », dans LERESCHE Jean-Philippe et MEUWLY Olivier (dir.),

- Bertil Galland ou le regard des mots*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011, pp. 13-24.
- et MEUWLY Olivier (dir.), *Bertil Galland ou le regard des mots*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011.
- , JOYE-CAGNARD Frédéric, BENNINGHOFF Martin et RAMUZ Raphaël, *Gouverner les universités. L'exemple de la coordination Lausanne-Genève (1990-2010)*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2012.
- LUNDQUIST-ROSENQVIST Ulla, « Personnel », dans LERESCHE Jean-Philippe et MEUWLY Olivier (dir.), *Bertil Galland ou le regard des mots*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011, pp. 167-171.
- MAGGETTI Daniel et GEX Nicolas (éd.), *Correspondance Gustave Roud – Bertil Galland, 1957-1976*, *Cahiers Gustave Roud*, 14, 2011.
- MEIZOZ Jérôme, *Faire l'auteur en régime néo-libéral. Rudiments de marketing littéraire*, Genève, Slatkine, 2020.
- MEUWLY Olivier (dir.), *Histoire vaudoise*, Gollion, Infolio, 2015.
- MORIN Edgar, *Les souvenirs viennent à ma rencontre*, Paris, Fayard, 2019.
- PELLEGRINO Bruno, *Outsider de l'édition. Bertil Galland et les Cahiers de la Renaissance vaudoise (1952-1972)*, mémoire de master, Université de Lausanne, 2015.
- PESTRE Dominique, *À contre-science. Politiques et savoirs des sociétés contemporaines*, Paris, Seuil, 2013.
- POGET Jacques, *Bertil Galland expliqué en un quart d'heure*, Gollion, Infolio, coll. « Presto », 2021.
- RIVAZ Alice, « Lettre ouverte à Bertil Galland », *Écriture*, 17, 1982, pp. 180-181.
- SINTOMER Yves, « Du savoir d'usage au métier de citoyen? », *Raisons politiques*, 31, 2008, pp. 115-134.
- VALLOTTON François, *Les batailles du livre. L'édition romande de son âge d'or à l'ère numérique*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Savoir suisse », 2014.
- , « Les éditeurs comme personnages médiatiques. L'exemple de Bertil Galland et Vladimir Dimitrijevic (1960-1985) »,

*Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 10/2, printemps 2019, en ligne : <https://doi.org/10.7202/1060969ar>.

— (dir.), *Livre et militantisme. La Cité Éditeur, 1958-1967*, Lausanne, Éditions d'En Bas, 2007.

VIREDAZ Nicolas, *Les Galland. 4 générations de régisseurs : 120 ans de présence économique et sociale à Lausanne*, Lausanne, Galland & Cie Régie immobilière / La Bibliothèque des Arts, 2009.

## Entretiens et sources audiovisuelles

Entretiens des auteurs avec Bertil Galland, 27 mai 2020, 18 juin 2020, 2 février 2021 et 3 février 2022.

Entretien de Catherine Charbon avec Bertil Galland, *La voix au chapitre*, Télévision Suisse Romande, 15 février et 12 avril 1973.

Interviews filmées de Bertil Galland de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, 1<sup>er</sup> septembre et 4 novembre 2003.

Entretien de Sonia Zoran avec Bertil Galland, *Dans les bras des figuiers*, Radio Suisse Romande, 17 décembre 2011.

Entretiens de Christian Ciocca avec Bertil Galland, *Entre les lignes*, Radio Suisse Romande, 27, 28, 29 février et 1<sup>er</sup> mars 2012.

*La Saga Bertil Galland*, film documentaire de Frédéric Gonseth et Catherine Azad, 2021.

## Archives

Archives de presse des journaux suivants : *Feuille d'avis de Lausanne / 24 Heures*, *L'Hebdo*, *Le Nouveau Quotidien*, *Le Temps*, *La Nation*, *Coopération*.

Archives de l'association Collection Le savoir suisse.

Archives de l'Association pour la publication des écrits de Bertil Galland.

Archives de l'Université de Lausanne, procès-verbaux de la Commission universitaire (1950-1955) et du Conseil de l'École des sciences sociales et politiques (1953-1955).



## LES AUTEURS

**Jean-Philippe Leresche** est professeur ordinaire de science politique à l'Institut d'études politiques (IEP) et à l'Observatoire science, politique et société de l'Université de Lausanne. Ses travaux concernent principalement les politiques de l'enseignement supérieur et de la recherche en Suisse ainsi que les politiques urbaines et régionales en Suisse et en Europe. Auteur et co-auteur de plus de vingt ouvrages, il est président du comité scientifique de la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, président du comité d'édition de la collection « Savoir suisse » et a été vice-président de l'Association pour la publication des écrits de Bertil Galland entre 2012 et 2018.

**Olivier Meuwly** est historien, docteur en droit et ès lettres de l'Université de Lausanne, et auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire vaudoise et suisse, ainsi que sur les idées et les partis politiques. Il a également organisé plusieurs colloques scientifiques en lien avec ces thématiques. Chroniqueur au journal *Le Temps*, il est membre du comité de la Société d'histoire de la Suisse romande et conseiller scientifique de la série « Histoire » du *Savoir suisse*, dans laquelle il a par ailleurs publié cinq ouvrages sur ses domaines de spécialité.

Les deux auteurs ont dirigé un volume collectif consacré à Bertil Galland (*Bertil Galland ou le regard des mots*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011).

### Quelques ouvrages récents de Jean-Philippe Leresche

*Récits facultaires. De l'École à la Faculté des sciences sociales et politiques (1902-2022)*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2022 (direction).

*Manger suisse. Qui décide ?*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Savoir suisse », 2018 (avec Rémi SCHWEIZER, Stéphane BOISSEAU et Sophie REVIRON).

*Le gouvernement des disciplines académiques. Acteurs, dynamiques, instruments, échelles*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2017 (direction, avec Martin BENNINGHOFF et Cécile CRESPIY).

*Inégalités sociales et enseignement supérieur*, Bruxelles, De Boeck, 2012 (direction, avec Martin BENNINGHOFF, Farinaz FASSA et Gaële GOASTELLEC).

*Gouverner les universités. L'exemple de la coordination Lausanne-Genève (1990-2010)*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2012 (avec Frédéric JOYE-CAGNARD, Martin BENNINGHOFF et Raphaël RAMUZ).

### Quelques ouvrages récents d'Olivier Meuwly

*Secrétan. Un libéralisme utopique ?*, Gollion, Infolio, coll. « Presto », 2022.

*La Régénération. Le libéralisme suisse à l'épreuve du pouvoir (1830-1847)*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Savoir suisse », 2022.

*L'UDC vaudoise, 1921-2021*, Gollion, Infolio, 2022.

*Pour une régénération du libéralisme* (avec Enzo SANTACROCE), Genève, Slatkine, 2021.

*Une histoire politique de la démocratie directe en Suisse*, Neuchâtel, Alphil, 2018.



# Bertil Galland

## Vagabond des savoirs

Jean-Philippe Leresche

Olivier Meuwly

Journaliste, éditeur et écrivain, Bertil Galland a inlassablement arpenté le monde comme chaque recoin du canton de Vaud et de la Suisse. Homme de savoirs, de passions, de rencontres et de fidélités, il a cumulé plusieurs vies que ce portrait biographique cherche à rassembler pour rendre compte d'un parcours hors du commun et protéiforme. S'il ne s'inscrit pas dans les modes politiques et intellectuelles, Galland est souvent à contre-courant, au croisement de plusieurs pensées et expériences, au carrefour de multiples espaces politiques, culturels ou sociaux. Sa part de mystère ? Peut-être l'idée que l'on peut concilier l'inconciliable. Ou la conviction que la littérature dépasse les divisions idéologiques.

ISBN 978-2-88915-490-6



9 782889 154906 >

Presses polytechniques et universitaires romandes